

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PASSAGES
CARNETS DE LA MONTAGNE

SUIVI DE

LES PIEDS SUR TERRE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MARIE-EVE DESROCHERS HOGUE

DÉCEMBRE 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

À mes parents Denise et Pierre.

À mon grand frère Benjamin.

À Maëlig, qui m'aide à suivre mon chemin.

À Soazig, dont la route croise parfois la mienne.

Je remercie aussi ma directrice, Denise Brassard, professeure au Département d'études littéraires de l'UQÀM, pour la justesse de sa lecture; Alain Guyot, enseignant-chercheur à l'Université Stendhal – Grenoble 3, travaillant notamment sur la représentation littéraire et picturale du paysage alpin, qui m'a accueillie lors de mon stage de recherche à l'automne 2008; Rachel Bouvet, professeure au Département, qui m'a offert son aide lors de la préparation de ce stage; André Carpentier, lui aussi professeur au Département, pour sa présence tout au long de mon parcours universitaire; ainsi que les membres de La Traversée – Atelier québécois de géopoétique, qui, par leur travail et leurs voyages, constituent une source d'inspiration.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
PREMIÈRE PARTIE	
PASSAGES : CARNETS DE LA MONTAGNE	
Matin : Carnet 1	1
Midi : Carnet 2	46
Soir : Carnet 3	94
Postface	115
DEUXIÈME PARTIE	
LES PIEDS SUR TERRE	117
Toucher	118
Bifurcation	120
Retour	121
Va-et-vient	121
Glissement	122
Oscillation	122
Passage	123
Pointillé	123
Traits	124
Exploration	125
Avancée	126
Régression	127
Circulation	127
Enracinement	128
Déménagement	128

Éclosion.....	129
Contemplation.....	130
Reprise	130
L'espace moderne	131
L'histoire d'une séparation	133
Le romantisme : Une tentative de rapprochement	136
Le paysage comme objet théorique.....	139
Le paysage de l'histoire de l'art.....	140
La pratique de l'espace.....	143
La quête d'une relation I	150
Vers une éthique du paysage I	152
La quête d'une relation II.....	156
Vers une éthique du paysage II.....	159
Engagement.....	162
Reflet.....	162
Arrêt sur image.....	163
Ratures	163
Transformation.....	164
Chute	165
Effacement	165
BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE.....	167

RÉSUMÉ

Ce mémoire comporte deux parties : *Passages*, *Carnets de la montagne* et *Les pieds sur terre*, toutes deux nées d'un voyage dans les Alpes, le long du chemin de grande randonnée n° 10, qui relie Nice au mont Blanc, et nourries par un stage de recherche à l'Université Stendhal – Grenoble 3. Pour explorer la relation qui se nouerait entre la géographie montagnaise et moi, j'ai pris des notes au fil des jours, que j'ai ensuite réécrites en tentant de rester fidèle à mon expérience et à l'espace singulier qui les avait suscitées. Cette démarche a donné lieu à des carnets (en prose) où la narration est au présent et à la première personne du singulier. Les thèmes abordés y sont, entre autres, la marche, le corps, le paysage et le campement. Séparés en trois temps, *Matin*, *Midi* et *Soir*, ces *Passages* témoignent, à la manière d'un récit initiatique, de l'appropriation difficile de la montagne, du dépassement de soi à travers sa fréquentation, puis d'un échec qui ouvre sur un élargissement de la conscience. Le choix du fragment, résultant d'abord des impératifs de la randonnée, a été maintenu de manière à rendre compte de la perception (toujours parcellaire) de notre environnement. De plus, les ellipses, en conférant au récit un caractère discontinu, permettent de mettre l'accent sur l'instant plutôt que la durée; autrement dit, sur l'espace plutôt que le temps. D'autre part, ce texte se présente comme une description. La fonction dénotative du langage l'emporte sur la connotation. Comme c'est le cas dans le haïku, on ne lit nul commentaire ou interprétation, leur préférant une syntaxe et un vocabulaire simples, qui vont au plus près des choses. L'ensemble de ces préférences formelles pointe, en définitive, le caractère indicible du réel et les limites du langage, tout en faisant la part belle au silence de la montagne.

Le second volet est lui aussi composé de fragments, titrés et traitant chacun d'un problème spécifique, mais tous reliées à la question générale du rapport à l'espace. Dans un premier temps, je fais un retour sur mes carnets, c'est-à-dire sur les rares comparaisons utilisées pour dépeindre la montagne (qui appartiennent aux vocabulaires de la mer, de la peinture, du théâtre et des monstres) ainsi que sur mes principaux choix formels : le fragment et la description. Sur le plan de ma démarche, j'aborde les problèmes de l'habitation, de la mémoire et de la marche. Dans un second temps, j'accède à une pensée plus théorique. Je définis brièvement l'espace moderne (rationnel et scientifique) et relate l'histoire de la pensée occidentale qui a mené à cette définition, avant de traiter du romantisme comme tentative de réconciliation avec la nature. Je critique par la suite le paysage de l'histoire de l'art, en mettant notamment en relief son parti pris idéaliste et subjectiviste. Prenant mes distances par rapport à ces différents discours, je me rapproche d'une pratique du paysage ou de l'espace qui s'accorde avec ma démarche, et me propose de renouer avec la matière dans une perspective éthique. Dans un troisième temps, je m'adonne à une réflexion plus personnelle – liant la théorie à ma pratique – sur les aspects suivants : l'écriture et l'engagement, les répercussions des contraintes formelles et psychologiques sur l'écriture, la représentation en tant que répétition créatrice de réel, et, enfin, la subjectivité inhérente au travail de création.

Mots clés : Écriture, espace, fragment, marche, paysage, phénoménologie

PREMIÈRE PARTIE

PASSAGES

CARNETS DE LA MONTAGNE

il y a toujours ce jeu du paysage issu de la nuit

Roland Giguère

Entrevue accordée à *Voix et images*, 1984

Matin

Carnet 1

À travers la vitre du train, je vois apparaître la mer, son étendue calme en comparaison de l'Atlantique dont les rouleaux aiment se briser sur la côte; et par les fenêtres de gauche, les premiers dénivelés. Les falaises bordant le rail sont parfois retenues par des filets de fer solidement amarrés à la roche. Dans les cailloux rougeâtres poussent des graminées bleutées, des cactus, des épinettes, des oliviers, et d'autres arbres au feuillage si délicat que j'en viens à me demander s'il ne s'agit pas plutôt d'épines

△ △ △

Nous portons nos sacs pour la première fois, à travers les rues, jusqu'à la terrasse d'un café. La ville est bondée d'étrangers vêtus de vêtements dernier cri. Je voudrais donner à un sans-abri le pain au chocolat qu'il me reste, mais il semble qu'ils aient été chassés jusqu'au dernier

△ △ △

Des gens sortent et entrent d'un hôtel; d'autres, bronzés, se pavanent. Mes jambes sont déjà un peu poilues, je porte mes lunettes, et un feu sauvage est apparu sur ma lèvre supérieure. En venant ici, j'ai mis une croix sur la coquetterie et le confort. J'ai d'ailleurs déjà un bref aperçu de ce qui attend mes épaules, mes hanches, mes pieds, qui bouillent dans mes bottes de randonnée malgré mon inactivité et l'ombre du parasol.

M. est parti acheter un guide pour le premier segment de l'itinéraire, histoire de nous réhabituer en douceur aux multiples dimensions de l'expérience, qui émergent peu à peu de l'oubli. Je ne sais pas encore pourquoi je suis là, mais je dois avoir une bonne raison...

Il y a deux ans environ, nous avons terminé une longue randonnée non loin d'ici. Nous avons ensuite pris le train jusqu'à cette ville, où l'on construisait la ligne de tramway (maintenant en service).

J'ai l'impression que nous repartons de notre point d'arrivée, après un moment d'errance, pour poursuivre un cheminement aussi crucial que hasardeux

△ △ △

M. m'apprend que le guide n'est plus disponible. J'hésite un instant entre la nécessité d'écrire ma phrase et l'impératif de mettre en place les moyens pour ne pas me perdre en montagne. Nous achèterons une carte.

La terrasse s'emplit tranquillement. Nous faisons à tour de rôle le plein d'eau dans le lavabo des toilettes, rangeons nos gourdes et partons

△ △ △

Les regards qui se portent sur nous ne sont déjà plus les mêmes, à cause de notre bagage énorme et de nos vêtements inadaptés à une station balnéaire, en pleine canicule

△ △ △

Nous photographions une carte topographique comme des espions. J'ai gardé mon sac pour ne pas avoir à hisser une autre fois les dix-sept kilos sur mon dos. La libraire verrouille sa porte derrière nous

△ △ △

Nous longeons la ligne de tramway, bordée d'immeubles de pierre jaune aux fenêtres sculptées, puis nous rejoignons le point de départ du chemin de grande randonnée (GR) : une place ronde entourée d'arbres. Sur leurs branches sont posées de grosses mouettes noires, pareilles à des bouquets de pommes de pin. Une dame en camisole, assise sur le banc d'en face, les mains sur la nuque, semble se faire sécher les aisselles, et nous observe de derrière ses lunettes noires, j'en suis sûre.

Nos sacs ouverts et notre matériel éparpillé m'entourent. Les panneaux métalliques sont rabattus devant l'entrée des commerces

△ △ △

Nous disons où nous comptons nous rendre. Dans la pizzeria mobile, le cuisinier ventru éclate de rire. Son ami, vieux et maigrichon, nous suggère fortement de prendre la navette, en hochant la tête, l'air de désapprouver notre conduite

△ △ △

L'ombre des arbres, la brise soudaine, l'odeur de poubelle, le chant des grillons, des cigales, à moins que ce ne soit des criquets, les fleurs, un immense palmier, les HLM au loin, le bruit des voitures qui bondissent vers nous sur la route sinueuse, mon corps qui refroidit lentement maintenant que je suis assise en train d'écrire, mes épaules cessent de craquer. La fraîcheur de l'eau par le tube de la gourde

△ △ △

Nous empruntons un chemin – enfin! – menant à une chapelle. Ses volets de bois ont la même couleur gaie et fatiguée que les murs de stuc. Le clocher de tuiles multicolores se repose contre le ciel vide.

Mon premier panorama : les toits orangés de la ville, la mer au loin et, à l'avant-plan, un olivier

△ △ △

Blonde, bronzée, les épaules larges comme ça, la conductrice adore justement la randonnée, mais ne peut plus en faire depuis quelques semaines, parce qu'à force elle a enrayé le cartilage de son genou.

Elle ne comprend pas notre choix d'itinéraire. Il y en a, semble-t-il, de bien plus beaux dans la région. Nous ne savons pas pourquoi nous sommes ici plutôt qu'ailleurs

△ △ △

La femme nous laisse à un stationnement où la première balise du parcours semble nous attendre, miraculeuse et familière : sur un poteau, une bande blanche peinte au-dessus d'une rouge.

M. étudie la carte. Des pompiers discutent, assis sur un muret, tandis que d'autres sont adossés au camion. Un jeune garçon les regarde, de loin, comme s'il voulait être l'un d'entre eux et mesurait l'espace qui l'en sépare.

La mer a disparu.

Les silhouettes des monts se découpent les unes sur les autres

△ △ △

D'une villa bien tapie derrière une forteresse, des notes jouées au piano

△ △ △

Je me change, hésitant entre chasser les mouches de la main ou les laisser se poser sur moi pour ne plus les entendre voltiger, quand M. me crie de venir voir

Il ne porte plus que son caleçon. Un puissant jet d'eau s'abat sur lui, avant d'emplir une fosse creusée dans la terrasse. J'enfonce à mon tour mes pieds dans la boue. Je hurle de saisissement et de satisfaction quand l'eau glacée touche ma peau moite.

S'il n'y avait pas de mouches, il n'y aurait pas d'eau non plus

△ △ △

L'eau déborde de la gamelle, le campement est en bataille. Nous n'avons pas de gobelets.

Je suis à présent avide de la chaleur restée en suspens dans l'air, elle qui m'a tant fait suer durant la journée!

△ △ △

Le chant arithmique d'un crapaud solitaire parmi les harmonies des grillons. Une multitude de petites lampes sont apparues dans le vallon gris. De la musique en vient, sous l'étoile du berger

△ △ △

J'ai froid et envie. Je sors.

Ma corde à linge improvisée, fixée à la branche du pin, se balance dangereusement. La brume s'interpose entre le camp et les étoiles. Ensommeillé, M. sort à son tour pour que nous installions le double toit.

Nous avons chaud en pénétrant sous la tente. Le vent est tombé. Il ne pleuvra pas

△ △ △

Je m'éveille, brûlante comme dans une serre, et me bats pour faire entrer mon attirail dans mon sac. Au cours du duel, ma peau se couvre de perles brillantes.

Je mange six biscuits aux céréales et quatre figues sèches, en buvant goulûment entre chaque bouchée de l'eau tiède, traitée avec une pastille.

Nous défaisons la tente, la plions et la roulons. On dirait qu'elle a grossi depuis le dernier voyage

△ △ △

J'entends les cris d'un berger et les clochettes d'un troupeau se rapprochant. « Deux minutes et il sera là », dit M. Je range les dernières choses en vitesse, prête à déguerpir. Sous la pancarte *Propriété privée*, il ne reste que nos deux sacs. Nous prétexterons que nous cherchions de l'eau.

Le berger apparaît, suivi d'une ribambelle de biquettes, noires, brunes, blanches, aux cornes plus ou moins longues et recourbées; il nous salue et nous souhaite une bonne promenade. Sa voix, le bêlement des bêtes et le son des clochettes s'éloignent peu à peu.

Un moteur se fait entendre. Nous comprenons qu'il s'agit du véritable propriétaire des lieux : « Qu'est-ce que vous faites chez moi? » Avec l'attitude arrogante et moqueuse de qui a quelque chose à prouver au monde, il nous questionne, nous offre « généreusement » l'eau fétide d'un réservoir, fait un exposé sur son système d'irrigation d'eau, « l'or noir de demain ». Nous nous esquivons aussitôt que possible.

En nous faisant avec fierté la démonstration de ses tests de débit, il ne s'est même pas aperçu que nous avions complètement vidé ses réserves! La vengeance est douce...

△ △ △

Le chemin, qui débouche sur une profonde vallée verdoyante, ne présente pas beaucoup de dénivelé. Nous souffrons tout de même. Je penche mon corps à angle droit pour faire reposer mon sac sur toute la longueur de mon dos, et que mes épaules et le cartilage de mes hanches aient un moment de répit

△ △ △

L'ombre d'un bosquet vient me distraire de ma douleur. Un vent frais. De l'écorce craquelée. Une sauterelle bondissant sous l'impact de ma botte. J'ai l'impression d'être noyée dans mon propre corps, submergée par l'espace; je ressens l'urgence d'écrire en même temps que j'en suis rendue incapable par l'effort. Des papillons jaunes et noirs se font la cour, par groupe de deux, ou trois

△ △ △

J'aime le sentier qui se transforme sans cesse, et mon corps, aidé des deux bâtons, qui cherche péniblement son rythme et le trouve

△ △ △

Je m'imagine assise dans un café et, comme par magie, deux cents mètres plus loin, me voilà assise. Un café. Un grand verre d'eau avec des glaçons. La possibilité d'écrire. Mon corps est frissonnant, et mon amie la mouche ne me quitte plus.

Le tenancier nous souhaite « de belles rencontres », sans se douter que, par ces mots, il en devient une sur-le-champ

△ △ △

Nous suivons un sentier pentu creusé dans la terre, strié de racines de pin suintantes de gomme et parsemé de cailloux qui roulent sous la semelle. Je garde une distance entre M. et moi, au cas où il déraperait. À bout de souffle, je parviens à un sommet plat recouvert de cocottes et semé de crottin.

Je me déleste de mon sac et fais deux pas; une sensation d'apesanteur m'envahit. Les herbes sont bercées par le son omniprésent des insectes. L'espace qui m'entoure semble aspiré par un point, avec moi.

Nous mangeons en utilisant nos opinels comme fourchettes, car M. a oublié de ranger dans un endroit accessible la cuisine, qui se trouve dès lors dans la cave de notre maison portable. Les pâtes à cuisson rapide, qui ont continué de ramollir dans les contenants après qu'on les y a mises, et le filet de maquereau d'une marque maison nous apparaissent délicieux

△ △ △

En descendant, nous perdons la trace des balises et nous retrouvons sur un sentier qui va s'amincissant avant de se fondre dans les ronces. Nous refaisons donc tout le chemin en sens inverse. La peau de mes bras se colore, la crème refusant de pénétrer à travers ma sueur qui perle à mesure.

Au sommet, nous redescendons, cette fois par la bonne voie, et retrouvons les traits rouges et blancs. Cela me détend d'un coup. L'appel de la cime – il s'agissait en fait de notre première, quoique modeste, ascension – nous aura fait dévier de notre route.

Une carte perdue par un autre marcheur apparaît à mes pieds comme par enchantement, indiquant le parcours qu'il nous reste à faire

△ △ △

Nous arrêtons dans une station-service pour remplir notre bonbonne d'essence. Assise près des pompes, je mange des fruits secs à pleine bouche. L'eau restée dans le tube de ma gourde est d'abord brûlante, puis d'un coup se fait fraîche.

Bien décidés à trouver un endroit où prendre un verre, nous gravissons un escalier en pas d'âne, mais contournons le centre du village et retournons presque à notre point de départ. Épuisés, nous traversons la route. Il y a des bancs. Une source coule. Un symbole indique que l'eau n'est pas potable. Pourtant, chaque passant s'arrête et boit.

Nous faisons de même. Plongeons à tour de rôle notre tête sous l'eau, à plusieurs reprises. Je remplis la bassine et immerge mes pieds près du point d'ébullition. Le plaisir m'envahit. Je passe et repasse mes doigts entre mes orteils

△ △ △

Chargés d'eau, nous reprenons le sentier, qui s'élève doucement dans un bois. Des terrasses nous surplombent. Malgré le panneau nous rappelant qu'il est strictement interdit de camper là, nous choisissons l'une d'entre elles, couverte de hautes herbes. Sur l'autre versant, tous les murs, les toits de tuiles, les fenêtres semblent nous épier.

Au loin, la haute montagne annonce sa présence.

Nous montons le campement avec plus de méthode qu'hier. La chaleur me travaille. Elle, se combinant à la fatigue, à la faim, que je ne ressens pourtant pas, me rend maussade. Un carillon sonne les heures.

M. fait chauffer l'eau des pâtes. Je tends une corde à linge. Les lieux me semblent aussitôt plus familiers

△ △ △

La terrasse est bosselée. Je me recroqueville pour me servir d'une saillie comme d'un coussin, tandis que M. glisse insensiblement sur la pente. Nos sacs à viande de coton s'imprègnent d'humidité et nous empêchent de nous coller pour nous tenir au chaud

△ △ △

La température est fraîche sur le versant toujours jeté dans l'ombre. Quand le soleil le touche, les insectes se mettent à chanter

△ △ △

Les grillons disséminés frottent leurs ailes en chœur, mais avec un infime instant de décalage, comme les grains d'un maraca

△ △ △

À mon approche, un lézard sur une roche s'enfuit

△ △ △

Nous nous enfonçons dans la vallée. À mesure, les parois rocheuses s'élèvent

△ △ △

Le sac de M. est accoté contre le muret qui ceinture le canal. Dessus, il a étendu ses chaussettes et placé son chapeau. Je m'allège à mon tour de mon sac et marche dans le sens contraire à l'embouchure du tunnel. J'accélère le pas. Je cours. Je crie son nom. Je vois la pancarte *Danger*. J'imagine son corps sous l'eau, entraîné par le courant, s'enfonçant dans les entrailles de la falaise.

Son visage souriant apparaît au loin. Je me détourne et rebrousse chemin, furieuse.

Le rebord de ses shorts goutte par terre. Je me mets à pleurer.

Je ne sens plus que les battements de mon cœur, mais le chant des grillons me ramène en dehors

△ △ △

Je descends craintivement l'échelle. Mes jambes s'engourdissent. Je pose mes pieds au fond du canal. Je me lave. L'eau émeraude scintille.

Mon corps brûle quand je ressors. Je sens le vent sur ma peau et chaque pas contracter le muscle endolori de mes fesses, le plus gros du corps, paraît-il

△ △ △

Un torrent coule au creux de la vallée. Un pont le surplombe. Nous y passons

△ △ △

Le chemin serpente entre les lacets de la route. Il nous faut la franchir pour renouer le fil du sentier. Je sue comme un robinet. La paroi suintante accueille une épaisse végétation m'offrant un instant sa fraîcheur.

Une maison surélevée semble observer le paysage. Quand j'abaisse le regard, je découvre une grappe de mûres brûlantes et juteuses, comme de la confiture sur le feu.

Le chemin a été formé par l'usure des pas se faufilant entre les murets couverts de lierre, abritant des maisons.

Un chat est assis au milieu du tronçon façonné pierre par pierre et bordé par une rigole, où, pour le moment, il n'y a qu'un filet d'eau; cela me donne soif.

Une ronce s'agrippe à un fil de ma chaussette et le tire. Je m'arrête pour y faire un nœud.

Un ouvrage de béton récent et régulier supporte maintenant mes pas. L'espace s'ouvre comme s'il s'agissait d'une clairière. Un chat caramel et gras y plonge, surgissant d'une fenêtre

△ △ △

Nous marchons sur la terrasse de l'auberge aux volets clos. En haut de la porte, le drapeau semble en berne, faute de vent. Le réverbère démesuré s'accroche au mur défraîchi. Un carreau est cassé.

L'horloge indique midi au clocher de l'église blanche.

Tout près, il suffit de tourner un robinet pour qu'une eau délicieuse s'écoule d'une paroi

△ △ △

Je chante intérieurement un mantra pendant que j'effectue ma première réelle montée. La phrase revient en boucle, tout comme mes pas se succédant sans trêve. Au-delà de l'effort auquel est soumis mon corps, du soleil qui cogne, un lieu de repos subsiste en moi.

Je m'arrête, haletante. Le rythme de la marche bat toujours. Je recommence à chanter et ma respiration ralentit

△ △ △

Le GR est creusé à flanc de montagne : un mince trait pour poser les pieds l'un devant l'autre. En réalité, le passage est large comme un trottoir, mais le précipice qui le borde donne l'impression qu'à chaque pas je pourrais basculer dans le vide. Je prends appui sur mon bâton de façon à ramener mon poids vers la paroi – la matière – plutôt que vers la vallée béante

△ △ △

Le clocher modeste de la chapelle apparaît alors que je ne l'espérais plus. Je pousse la porte de bois. J'aperçois un plancher de vieilles tuiles posées en diagonale, un sac de biscottes sur une pile de cahiers. L'un est vierge, les pages de l'autre sont couvertes de demandes : « Faites qu'il retrouve la santé... qu'elle trouve le chemin vers Dieu. »

Un autel avec une crèche, des statues de pacotille et des lampions. De part et d'autre, des plaques à la mémoire d'un chanoine et d'une mamie du coin, et quelques images pieuses.

Derrière la porte, nous découvrons du bois, un tapis de sol et un seau, destinés davantage aux campeurs qu'aux fidèles. Tout cela me laisse une impression de bazar, démodé mais pourtant vivant.

Il est écrit d'appuyer sur le bouton près de la porte pour entendre le chant des moines. Près du bouton, sur le rebord de la fenêtre : « Cassette brisée », avec une date.

Dehors, sur différents niveaux, j'aperçois les fondations de bâtiments disparus, dont une circulaire, près du ravin : l'endroit rêvé pour monter le camp. Perdus dans la végétation se trouvent des murets érigés çà et là pour une activité qui n'a plus cours.

Un village s'est réfugié dans la vallée. Plus courageux, un hameau est juché sur le sommet. Au loin, une barrière noire et immobile nous fait face. Le ciel s'ennuie

△ △ △

Quelques nids de lumière se trouvent à différentes altitudes, comme si des lambeaux de ciel étoilé s'étaient posés de-ci de-là. Chaque point blanc, nimbé d'une auréole, palpite dans la nuit pâle. La chapelle aussi éclaire.

La rumeur d'un cours d'eau, le rythme des chants aigus des insectes m'enveloppent

△ △ △

Nous déchirons des morceaux de gâteau qui s'émiettent dans nos mains.

Nous ouvrons la pharmacie, comme s'il s'agissait d'une boîte à jouets. J'agite la conserve et vaporise le gel crépitant sur la tête des os de ses hanches. Il faut l'étendre sans appuyer, du bout des doigts

△ △ △

À peine assise, je me mets à ranger la tente, comme une enfant sage fait son lit sitôt levée, ce qui consiste essentiellement à transformer en minces rouleaux tout ce qui me tombe sous la main, après l'avoir senti pour établir un diagnostic de propreté. Le plancher de la tente devient visible tandis que je roule mes rares vêtements, le matelas, le sac à viande. Les différents éléments s'emboîtent dans mon sac

△ △ △

Je mange, assise à l'ombre dans la chapelle, en lisant la vie de Saint-Antoine, Père des solitaires, « mort à cent cinq ans ». Il ne reste plus de biscuits ni de figues, et plus qu'un gâteau. Un lézard gambade sur le pas de la porte, entre à peine, ressort et disparaît.

M. emmène dehors les bancs de bois et les aligne. Il ouvre dessus la carte topographique, y pose son chapeau pour l'empêcher de s'envoler et dessine la carte altimétrique qui nous permettra de connaître les dénivelés à venir. En contrebas, un olivier chétif parachève le calme

△ △ △

Cherchant un endroit discret pour faire ses besoins, M. trouve la cuve dont il était question sur l'un des nombreux messages dans la chapelle. Il y lance le seau, sans que cela ne produise le moindre clapotis. Il rallonge la ficelle; je mets une pierre au fond du récipient. Cette fois, nous récoltons un litre!

Nous lavons (dans l'ordre), la vaisselle, les vêtements, nos parties génitales et nos mains

△ △ △

M. tire la corde cachée dans l'encoignure. Le clocher résonne dans la vallée. Un chien aboie

△ △ △

Nous nous engageons dans un boisé. Je trébuche à l'instant même où il prend fin. Le ravin se creuse, juste là. La peur m'envahit. Je marche en appuyant fortement sur mon bâton droit et en longeant autant que possible la falaise. Le chemin est jonché d'éboulis. Je plie mes jambes pour faire descendre mon centre de gravité et j'avance malgré moi.

Il nous reste très peu d'eau, et la crainte m'assèche encore davantage la gorge. Ma langue rêche sur mon palais râpeux.

J'ai une vision terrifiante : nos corps se cognant tandis que nous tombons.

Un papillon fonce sur mon visage. J'essuie une goutte de sueur qui me chatouille la joue. Je me gratte le bras. Autant de gestes ridicules au regard du risque que j'encours à côtoyer ce gouffre.

Une autre image me vient, étrange. Moi, ôtant mon sac et me lançant dans le vide. L'incompréhension de M. ensuite

△ △ △

La sauterelle bondit quand je pose le pied près d'elle. Elle se lance au-dessus du précipice, reste en suspension un moment, puis trace une courbe qui la ramène sur la terre ferme

△ △ △

Je sais plus ou moins faire face à l'effort, car c'est alors un peu moi qui commande. Le vertige m'intime, lui, de maîtriser mon corps tout en m'abandonnant. J'en suis incapable.

J'aperçois, déjà loin, le clocher de la chapelle hors des arbres, la paroi lunaire sous le sentier parcouru qui n'est plus qu'un trait, les montagnes, plissées et douces, comme de vieux mammouths allongés.

Si j'ai parcouru cette distance, je peux en faire autant.

Je récite encore le seul mantra que je connaisse, en tentant de percer le voile de ma peur. Au coin de mon œil, la vallée défile. Fixer mon attention sur la rencontre de mes pieds et de la roche

△ △ △

Le village apparaît, joli comme tout, au-delà du dernier segment de chemin courbe. Nous nous décidons enfin à boire une grande quantité d'eau.

De l'herbe jaune commence à se faufiler entre les cailloux, comme si la géographie montagnaise se muait discrètement en campagne

△ △ △

Parvenue à l'entrée du village, au lieu de savourer comme pas un cet instant, je me dispute presque avec M. à cause de l'eau qu'il n'aurait pas suffisamment économisée.

Nous débouchons sur une place : un chapiteau rouge et blanc, une petite fille en transportant une autre dans une poussette, la poste, une fontaine publique formée par des têtes de lion et deux jets, identifiés par « Eau non traitée » et « Eau potable ».

Je trempe ma tête, rince mon chapeau et remplis une pleine bouteille, que je bois d'un trait

△ △ △

Ce si modeste village compte une gigantesque église, déserte et ornée de dorures. Une chapelle se trouve à deux pas. Des tuiles de couleur chaude en recouvrent le clocher. La façade est sculptée sobrement ou outrageusement; tout dépend de ce à quoi on la compare : l'église de la place ou la chapelle Saint-Antoine.

Adossés au mur, nous mangeons le restant de purée de la veille, agrémentée de morceaux de poivrons rouges, de carottes et de champignons réhydratés. On dirait qu'elle a été réchauffée grâce au soleil qui a plombé sur nos sacs et fait fondre les grumeaux. Nous n'en demandions pas tant

△ △ △

La satisfaction de ne plus avoir faim, d'avoir bu une rasade d'eau et de savoir que l'on a un moment devant soi

△ △ △

La fillette en robe rose se trouve sous l'immense chapiteau, le dos contre le poteau central. Une lumière dorée tombe sur elle, comme si c'était pour elle seulement qu'elle tombait

△ △ △

Un chien s'avance sur le parvis de la chapelle, fait de petites pierres rondes formant un vague motif et une rigole pour les temps pluvieux. La langue pendante, la queue qui remue, il s'approche de nous, sent le cube d'ananas séché que nous lui offrons et repart sans l'avoir mangé. Quelques instants plus tard, il revient, guilleret, rôder autour de nous en quête de nourriture, comme s'il vivait cet épisode pour la toute première fois

△ △ △

À la terrasse, nous commandons des cafés et étudions, article par article, le contenu de nos sacs, pour voir ce dont nous pourrions nous départir. Nous érigeons deux piles : une à jeter, l'autre à envoyer par la poste. Notre voisin de table hérite d'une paire d'écouteurs, d'un câble et d'une bande élastique

△ △ △

Un cloporte, couché sur le dos, agite les pattes. Avec une brindille, je le retourne. Il semble d'abord mort, puis se remet lentement en route, s'extirpant du lac formé par l'eau de ma chaussette, escaladant un à un les pavés

△ △ △

Nous restons tout l'après-midi rivés à nos sacs et à notre linge, qui sèche sur la rambarde. Des couples de touristes se promènent, un caméscope à la main. Les volets verts se colorent de jaune alors que le soleil décroît

△ △ △

Nous vidons la corbeille de pain. J'admire le pichet rempli d'eau, en attendant l'entrée. Sur la terrasse du restaurant, des gens sont habillés pour une fête. Un clown nonchalant fabrique des épées en ballon, avec lesquelles les enfants surexcités se frappent.

Tout le monde entre.

Le clown ressort, s'accote contre le mur et fume

△ △ △

L'allée située le long de la chapelle est éclairée. Nous croyions devoir monter le camp à la noirceur... J'aperçois une ligne dans la montagne d'en face (peut-être s'agit-il d'un chemin?) et le croissant de lune.

Des lampadaires se mettent en marche. La cour de notre maison devient le terrain d'un jeu auquel se livrent trois adolescents. L'espace s'emplit de voix, et du bruit répété des boules qui se heurtent

△ △ △

Défaire la tente est un jeu d'enfant.

Une cloison sépare maintenant ma garde-robe du garde-manger : tous mes vêtements sont regroupés dans la poche inférieure de mon sac

△ △ △

Les cloches rythment les activités du village tout en l'inscrivant dans une durée immobile. L'eau s'écoule de la fontaine de la place, sa musique interrompue seulement par les passants qui en recueillent.

Un homme fait des allers-retours entre la fontaine et ses fleurs

△ △ △

Autant les gens n'ont cessé de nous saluer hier, autant nous quittons ce matin le village sans un au revoir. Le sac est d'une lourdeur record. En tout, nous portons huit litres d'eau pour deux jours

△ △ △

Je marche au ralenti, en faisant des enjambées extrêmement courtes. Je lève le pied, l'abaisse et fait reposer sur cette jambe tout mon poids, en m'appuyant sur le bâton opposé : le mouvement prend racine dans la fesse. Pour changer le mal de place, je lance simultanément mes deux bâtons vers l'avant et effectue de petits pas pour arriver à leur niveau; je les relance

△ △ △

Malgré l'effort ou grâce à lui, toutes les dimensions de mon être se fondent l'une dans l'autre, et dans la forme du chemin qui évolue et convoque mon attention entière. En le constatant, l'état disparaît.

Je vois désormais mon sac. Je visualise chaque élément qui s'y trouve, comme on parcourrait en imagination les pièces d'une maison. On dirait que quelqu'un le tire vers l'arrière tellement il pèse.

Penser à mes jambes, puisque mon dos me fait mal, penser à la brise pour oublier mes jambes, aux cailloux, au-dehors de moi, pour retrouver le silence

△ △ △

L'insecte, en volant, dessine un tracé propre à sa physiologie, une sorte de danse, encore plus belle au fond que ses ailes et sa carapace nacrée

△ △ △

C'est la géographie qui m'impose sa cadence, à laquelle je dois me soumettre en usant des maigres ressources qui sont les miennes. Pendant ce temps, je porte mes phrases comme des fardeaux. La marche les génère, mais je ne dois pas les laisser m'encombrer. Pour continuer d'aller de l'avant, je ne peux ni penser, ni parler, ni écrire. M'arrêter casserait le rythme que mon corps a péniblement gagné et qu'il menace de perdre à tout instant.

J'oublie donc au fur et à mesure les images que je rencontre. Elles repartent comme elles sont venues, en attendant que j'aie la chance de les coucher sur la feuille

△ △ △

Pour le premier repas de notre randonnée de quatre jours en autonomie, nous avons des aliments frais : une baguette, deux pommes et une bûchette de chèvre. Manger me procure un plaisir incroyable, non seulement parce que la marche et le grand air m'ont creusé l'appétit, mais aussi parce que j'ai alors la triple satisfaction d'être parvenue à ce point, d'avoir porté ma nourriture, et de me délester d'un poids en comblant le creux dans mon ventre

△ △ △

Nous quittons la vallée. Je laisse les montagnes à leur repos, comme un troupeau de bisons endormis

△ △ △

Nous effectuons la deuxième montée du jour : un sentier aux lacets serrés, plein de cailloux et de grosses pierres. Des sommets jusqu'alors invisibles se montrent. Mon bonheur d'être arrivée est si grand et les sommets bleutés si beaux que mes yeux s'emplissent de larmes; mais je suis aussitôt envahie par la colère, puis la fatigue, la tristesse, le doute. Des heures d'effort pour un infime instant de béatitude!

Je gravis le pic rocheux et demeure au sommet du monde. Les montagnes m'entourent de leurs courbes qui s'entrelacent indéfiniment. Le rivage apparaît au loin, la mer un peu plus foncée que le ciel

△ △ △

En descendant sur l'autre versant, je trébuche sans cesse, avec l'impression d'avoir brûlé toutes mes ressources. Au bout d'un moment toutefois, mon corps opère sa secrète alchimie, et mes pas retrouvent leur assurance. Dans un boisé sans obstacle, j'accélère même le rythme, en répétant comme un leitmotiv : « Un, deux, trois, quatre. Un... ». À trois, mon bâton touche le sol. À quatre, je fais un bond en avant. La pente s'accroît graduellement, je ralentis.

Des herbes tendres jouxtent le sentier. Il s'élargit et des conifères s'élèvent. Les pommes de pins craquent sous mes semelles.

Je pose des cailloux pour dissimuler mes crottes et le papier de toilette rose

△ △ △

J'ai soif et peur de manquer d'eau. Pire encore : la peur de manquer d'eau me donne soif

△ △ △

Quand M. se repose, il met son énorme sac debout. Il place dessus son chapeau et ses lunettes de soleil. Soudain, nous sommes trois

△ △ △

Un panneau nous interdit l'accès à cette route envahie par les plantes. Nous enjambons la barrière. Comme emplacement, nous choisissons, faute de mieux, le tournant, suffisamment plat et encore au soleil.

La lumière nous déserte. Nous la suivons pour préparer le repas.

De l'eau suinte de la pierre, imbibe la mousse, en tombe goutte à goutte sur la gamelle, mes doigts.

Je zippe les sacs de couchage ensemble. J'y insère nos deux draps. La tente devient rassurante comme une chambre d'enfant. Les bruits que M. fait dehors en rangeant la cuisine me paraissent lointains, comme s'ils parvenaient d'un autre étage de la maison.

J'entends un cri et agite une clochette ridiculement petite, quasiment inaudible, pour faire fuir la bête, qui mesure sûrement cinq centimètres de long

△ △ △

Au son des innombrables mouches, nous faisons la grasse matinée, à la faveur de l'ombre où notre campement demeure plongé malgré les minutes qui s'égrènent. Mes cuisses brûlantes et sales collent l'une à l'autre.

Je me rappelle avoir rêvé qu'un camion arrivait sur la route fantôme et nous réveillait en donnant des coups de klaxon. À travers le pare-brise, j'ai vu trois personnes sur la banquette avant

△ △ △

Pour déjeuner : une part de gâteau et du chocolat, qui avait fondu et s'est resolidifié pendant la nuit froide. Les sillons n'en délimitent plus les différents carrés, qu'il faut pourtant compter pour découper des parts absolument égales (je ne supporte pas l'idée d'en avoir moins) et ne pas manquer plus tard de desserts ou de collations.

La tablette est craquante sous la dent.

Mon chandail sent le pourri. Cela m'apprendra à le ranger humide! à moins qu'il ait pué autant hier, et que cela ait été le cadet mes soucis, vu la faim et la fatigue

△ △ △

M. porte la cuisine; moi, le garde-manger. Chacun a sa chambre, que nous lions le soir pour former un grand lit.

L'un sans l'autre, habiter serait impossible

△ △ △

Nous nous harnachons de nos sacs et débutons immédiatement une montée. La forêt de conifères nous enveloppe d'un air frais et humide. Le sentier est pareil à un cours d'eau asséché, dont les parois nous parviennent à la hauteur des cuisses. Le lit zigzagant est rempli d'épines odorantes et de pommes de pin. Des branches mortes entravent souvent la voie de telle sorte que nous devons nous écarter du GR comme d'autres l'ont fait avant nous. La terre tapée en garde la trace.

Comme la gourde souple de M. est vide, il tète le tube de la mienne. Il boit autant qu'il en a besoin, sans souci d'économie. Je fais de même parce qu'hier la peur de manquer d'eau m'a poussée à ignorer ma soif, et mon corps me l'a fait payer

△ △ △

Nous arrivons devant des troncs d'arbre creux posés à l'horizontale, d'où s'écoule une source glaciale et absolument transparente. L'eau qui s'échappe dans la rigole, sous la lumière, donne un sentiment de pureté. Je pourrais rester là, à simplement l'écouter bruire, comme si plus jamais je ne devais manquer de quoi que ce soit

△ △ △

Les granges de bois s'alignent. L'une est particulièrement longue et imposante. Sur ses volets, clos comme tous les autres, l'on aperçoit un dessin délavé de tête de mort, inusité dans cet endroit on ne peut plus champêtre. Des gens pique-niquent dans l'herbe.

M. avait cru qu'il trouverait ici un café. Fidèle à mon obsession, je misais sur de l'eau. Nous mangeons pour noyer notre déception, transvidons ce qu'il nous reste dans une gourde souple, cachons nos sacs et repartons vers la source, légers comme tout, pareils à deux amoureux en promenade du dimanche

△ △ △

Si j'en crois son air sombre et sa cadence, M. semble avoir de la difficulté à porter son sac, qui craque à chacun de ses pas. Avec mon chargement moins lourd, je prends de l'avance, puis m'arrête, profitant de ce moment pour faire bondir le mien de façon à ce qu'il vienne reposer plus haut sur les hanches.

Les randonneurs que nous croisons, et qui nous saluent à tous les coups, n'ont rien pour nous encourager. Quel que soit leur âge, ils gambadent à vive allure pour se rendre à la cueillette aux champignons ou aux fraises sauvages.

Une dame nous demande, presque avec concupiscence, si nous dormons dans les bois...

△ △ △

Le chemin grimpe dans des prés et se sépare en veines distinctes pour redevenir un quelques mètres plus haut. Je pense aux pas incessants des marcheurs, à leurs envies qui ont façonné ces traces et à l'eau qui, parfois, doit se précipiter du haut de la pente et entraîner la terre avec elle, accentuant la forme du sentier devenu dès lors rigole. Sur de hautes tiges, des fleurs

mauves poussent par milliers. Les conifères sont envahis par une sorte de lichen; les souches, grugées en leur centre et conquises par la mousse. Des troncs couchés apparaissent blanchis, comme si la mer les avait recrachés

△ △ △

Le sentier débouche sur une route de campagne où un caniche aboie après nous. Son maître, tout de beige vêtu, portant un chapeau distingué qui s'harmonise avec l'ensemble, le bâton de marche posé contre la jambe, nous souhaite de manière exquise « bonne journée, madame, monsieur », en prenant le temps qu'il faut pour articuler chaque syllabe

△ △ △

Alors que nous appréhendions une dernière montée, nous nous mettons à descendre par un joli sentier rocheux aux racines noueuses, qui s'achemine vers la crête qu'il accompagne, entre les graminées de toutes sortes et les insectes qui semblent occupés à froisser du papier entre leurs pattes

△ △ △

Dernier effort avant la nuit.

Nous montons vers un pylône électrique juché sur la colline dans le but d'y accrocher le hamac. Sous l'armature de métal, beaucoup plus imposante qu'elle n'y paraissait d'en bas, se trouve une construction en béton. En ouvrant la porte grinçante, je découvre une sorte de refuge avec des couchettes en paille et un poêle

△ △ △

D'un bord de la crête, la montagne comme je l'imaginais quand elle me manquait : sa silhouette à contre-jour se perdant dans le vague en nuances de bleu et de gris. De l'autre, les pentes arides, les arêtes tranchantes et quelques névés.

Le corps entre ces deux visions, le soleil me chauffe de manière inégale, comme si j'étais assise près d'un feu

△ △ △

Deux villages se tapissent dans l'ombre de la montagne, comme des îles au large de tout continent

△ △ △

Chaque geste soulève une poussière sans âge

△ △ △

Une fleur gravée dans le bois. Une bouteille vide d'huile d'arachide, le goulot recouvert de cire figée. Un vieux noyau de pêche, que je lance par la fenêtre

△ △ △

Je grimpe jusqu'à ma couchette étroite et m'enfonce dans la paille. J'éteins ma lampe.

Les couinements d'un animal se font entendre. M. et moi sommes figés. Je rallume. Deux coups secs sur le toit.

Nous aurions dû nous souvenir que chaque cabane abrite une souris... ou autre chose...

M. descend à contrecœur. Sur la poutre accrochée dans l'arc du toit (sa raison d'être nous apparaît soudain), il pose les sacs, les chaussures. Je descends à mon tour et mets deux cuillères de macaronis sur le pas de la porte.

Le secret pour cohabiter en paix : que chacun mange à sa faim

△ △ △

M. prend son bâton de marche et pousse le volet. Une lumière de milieu d'avant-midi pénètre en même temps qu'un vent agréable, charriant encore la nuit, vient caresser ma peau

△ △ △

Le sentier poudreux, sur la pente parsemée de touffes de lavande et de tas de cailloux.

La chaîne de montagnes (comme tachetée de flaques d'huile) et la mer de nuages, couchées l'une sur l'autre sans bouger

△ △ △

En marchant, nous parlons de Dieu : de son inexistence ou pas, de son unicité, ou de son omniprésence en toute chose comme en soi

△ △ △

De minuscules fraises scintillent dans le champ, parmi le vrombissement des guêpes. J'en cueille une, une encore. La partie découverte de mes mollets se met à picoter au contact des orties. Je n'ose plus m'aventurer dans les herbages.

M. cueille une poignée entière de fraises, que je mets d'un coup dans ma bouche. La chair fond, ses fibres délicates se dissolvent. J'ai aussi droit à des cerises. Je crache un à un les noyaux. La brûlure des orties est loin déjà

△ △ △

Le néon clignote. Dans le miroir, mon reflet s'éclaire par intermittence. J'ajuste machinalement la température de l'eau en tournant les robinets. Parfaitement tiède, elle coule sur mes mains, surprises de recevoir une telle caresse, qui va se répandant sur mon visage couvert de sel.

L'orage s'abat sur le café bondé. Les lumières s'éteignent. Le congélateur émet un cliquetis avant que la rumeur du moteur ne se taise à son tour. Le silence s'installe avec l'ombre. Une fillette regarde alentour d'un air stupéfait, puis rit, un cornet de crème glacée à la main

△ △ △

Les tentes colorées se tiennent à proximité les unes des autres, sous de jeunes arbres. Une cabane abrite les diverses commodités. Différents éviers sont destinés à autant de fonctions. Avec une pince, M. tente de retirer la tique qui s'est plantée dans son mollet.

Mon gobelet a laissé fuir presque tout mon café. L'herbe boit

△ △ △

Dans un endroit chaud et sec, entre les pans des vêtements de ma garde-robe, de petites fourmis ont caché des œufs, grains de riz soufflé qui font deux fois leur taille. Sous la lumière crue, les ouvrières s'affolent autour de leur ouvrage

△ △ △

Seules les cascades courent sans s'épuiser

△ △ △

Nous nous enfonçons dans la vallée, puis remontons de l'autre bord au cœur d'une forêt odorante. Une montagne ronde et obscurcie par les arbres semble ronfler à l'ombre de la pente.

Cette montée (notre meilleure performance depuis le début), effectuée dans un parfait accord entre mes jambes et mon souffle, nous vaut le qualificatif de « bons marcheurs » de la part d'un vieux du bourg d'en haut. Il en profite pour nous décrire le trajet qui nous attend, avec force gestes consistant à élever la main, à l'abaisser, et ainsi de suite

△ △ △

Les murs jaunes, saumon et gris. Toujours ces mêmes volets verts, faits de quelques panneaux se rabattant à l'horizontale. Un nombre impressionnant de toits, et même une artère principale, un banc avec un attroupement de vieillards et un bar meublé de quelques vicieux. La civilisation, quoi!

△ △ △

Nous confessons à la dame de l'épicerie que nous n'allons pas très vite. « Chaque chose en son temps », nous dit-elle, en passant nos achats sur le scanneur

△ △ △

Je frissonne et la nausée me gagne pendant que nous cherchons un lieu propice pour le bivouac. Nous descendons vers la rivière et traversons un champ. Souffrant de je ne sais quoi, je m'assois sur une chaise longue tachée de merde d'oiseau. Je chante le mantra pour me calmer, mais sitôt levée, le malaise me reprend.

M. m'apporte son iPod préhistorique et me prescrit quelques chansons le temps qu'il monte la tente. Les écouteurs crachotent comme s'il s'agissait d'un vieux disque. Quand je touche le fil, la musique vient et repart. Un barrage semble se briser en moi.

Je pleure

△ △ △

Il a plu toute la nuit. Je n'ai rien entendu

△ △ △

Le propriétaire des lieux me surprend les culottes littéralement baissées et s'adresse à moi. Il s'en va. J'ai honte. L'herbe aplatie et sèche dessine un rectangle plus pâle à l'endroit où se trouvait la tente, qui semble figurer l'épisode de la veille.

De longs herbages, portant de lourdes gouttes froides, glissent sur mes mollets

△ △ △

Comment parler du chemin que je ne quitte pas des yeux, qui se rétrécit, s'élargit, change à chaque coup d'œil, de la falaise stratifiée qui le borde, de la sensation des roches sous mes semelles

△ △ △

Ne vouloir être nulle part ailleurs. Surtout pas au point d'arrivée de l'étape, pas même quelques mètres au-delà de mes pas. Vouloir être à l'endroit exact où je me trouve, en ce moment même, malgré l'effort.

Me dire que ce n'est pas moi qui marche, même s'il s'agit de mes cuisses, mes bras, mon cœur. Observer avec étonnement, comme immobile, les gestes que mon corps invente de lui-même, la force qu'il a, la régularité de son souffle.

Ne rien vouloir. Ne plus penser. Laisser l'instant s'ouvrir

△ △ △

Maintenant, nous voyons bien le village d'où nous venons, coincé dans un renfoncement au bord de la rivière. Celui où nous parvenons est plus austère mais en même temps plus libre, parce que perché dans les hauteurs. Les toits de tôle en sont décrépits, et certains des murs semblent sur le point de dégringoler.

Nous n'avons pas accès à la chapelle et au cimetière; juste à l'escalier qui y mène, près d'un robinet. Nous mangeons donc assis dans les marches, au bord du ruisseau contournant l'enceinte qui abrite les morts d'ici

△ △ △

Il se trouve toujours quelqu'un pour me faire sentir que je ne suis pas à la hauteur alors même que j'avais le sentiment d'avoir accompli un exploit.

Ce sera toujours ainsi, jusqu'au jour où je n'aurai plus besoin du regard des autres pour me définir... et ne serai plus mon propre juge

△ △ △

Nous nous mettons à l'abri du soleil et des mouches dans une bâtisse en construction, sentant encore le béton frais.

M. ouvre une valve. Un arc-en-ciel apparaît dans la bruine.

Je ne sais pas s'il s'agit du bruit de l'eau, ou de celui du vent qui souffle entre les branches.

Le briquet ne fonctionne plus, après avoir été rangé dans la cuisine où il restait une goutte.

Grâce au vent, les mouches me laissent presque en paix.

Le soleil en train de disparaître derrière la montagne, mon dos se glace.

Des gens du coin nous disent que nous n'avons pas le droit de faire du feu, pas le droit de camper ici. Pas le droit. Existe-t-il sur terre un endroit où l'on puisse jouir librement des lieux, sans qu'il s'agisse d'une propriété privée ou de l'État?

Nous nous couchons avant le soleil

△ △ △

La lueur du jour pénètre à travers la toile. Le cellulaire indique qu'il est l'heure. Nous nous empressons de démonter la tente pour ne pas nous faire prendre sur le fait.

Le soleil s'abat sur la pente et s'achemine vers nous. En attendant, nous mangeons dans l'humidité et le froid une part de gâteau vaguement moisi.

Rien n'entame la pureté du ciel.

Les pochettes éparses viennent bientôt gonfler le sac long et mince de M. et le mien, plus trapu, comme si un couple de voyageurs se matérialisait devant nos yeux

△ △ △

Les feuilles miroitantes voltigent. Les papillons s'y posent, replient leurs ailes et disparaissent

△ △ △

Il est doux de marcher dans la fraîcheur du matin. Les blés chatouillent les poils de mes jambes. Mes muscles s'engourdissent, puis se réchauffent lentement. Arrive à nouveau la fatigue.

J'y suis presque; mais pas encore.

Cultiver le désespoir, abolir toute attente

△ △ △

En haut, un mouton au museau noir accourt vers nous en bêlant. Sa masse blanche se balance sur le fond vert. En arrière-plan, un mont lunaire surgit, pareil à un monticule de sable

△ △ △

Nous mangeons en compagnie d'un petit garçon qui prend nos couvercles et s'en va gambader, les fesses à l'air. Le troupeau de vaches passe, commandé par quelques chiens, blancs comme les cheveux du garçon, au son des cloches et des aboiements

△ △ △

Habitué au cérémonial des randonneurs, le garçonnet nous dit « au revoir » quand nous fermons nos sacs.

Nous nous éloignons du refuge. Il nous suit un moment en criant à répétition la même formule et se détourne subitement de nous, comme si nous n'existions déjà plus. Je le regarde rebrousser chemin, cahin-caha.

Les mouches me collent à la peau. Des dizaines sur chaque bras semblent déguster ma sueur, accompagnées du vrombissement incessant de celles qui tournent autour de moi. Les vaches chassent les leur en balançant la queue à l'unisson

△ △ △

Une carcasse de mouton pourrie me barre la voie. Ses sabots sont peints en bleu. Sa colonne vertébrale est visible. Les mouches en recouvrent la panse.

L'odeur me parvient toujours, avec le vent

△ △ △

Passé un endroit dénommé « La porte », les mouches ne me suivent plus, comme si l'accès leur en était interdit. C'est peut-être leurs ailes qui ne peuvent ici se frotter à la force des courants

△ △ △

Le sentier de roche bleue et jaune se démultiplie. Certaines de ses ramifications se noient dans la matière et se reforment plus loin. Sur les pentes verdâtres où dorment des coulées de cailloux, les marmottes épient l'espace comme des pierres. Au creux du cirque, quelques maisons se dressent autant qu'elles le peuvent

△ △ △

Le ciel se couvre, le vent se lève, et il se met à pleuvoir. L'instant suivant, plus rien : le soleil. Nous ôtons nos imperméables.

Comme toujours, le chemin va dans un sens, puis dans l'autre, puis dans l'autre encore... suivant d'interminables lacets sans lesquels il serait impossible de monter où que ce soit.

Au col, la pluie recommence à tomber de façon plus convaincante. Une barrière de roche se dresse en hauteur, sous deux sommets gris et ronds.

La pluie s'arrête. Nous gravissons le chemin à vive allure pour nous réchauffer.

Un chien jappe à notre approche. Nous nous arrêtons. Il se détourne. Nous avançons, il recommence à japper... jusqu'à ce qu'il soit convaincu que nous ne voulons rien à son troupeau, qui broute et bêle sur le versant

△ △ △

La silhouette d'homme marche sur la crête, un bâton à la main, le chien à sa suite, devant une toile de monts blanchâtres d'une infinie douceur

△ △ △

Le paysage se joue en lignes de force et en aplats de couleur monochromes ou complémentaires, en effets de profondeur, en rondeurs et en déchirures, en ombres et en lumières venus du ciel ou du relief même de la terre. Je vis sur de la roche qui enfle et s'effrite.

Que les glaciers n'ont-ils pas tout arraché sur leur passage, en s'en allant?

△ △ △

Les cailloux prennent le pas sur l'herbe. Les lacets sont larges, tous identiques, hormis le fait qu'ils changent ponctuellement de direction. Je n'ai plus de force dans les jambes.

Le chemin, que je croyais enfin voir monter devant moi jusqu'au col, bifurque et s'élance dans de nouveaux lacets. Cette pente raide en cache une autre; la pierre ne cesse de gruger le ciel. Je ne pense plus, toute contenue par ma fatigue.

Me reposer un peu, si l'on peut appeler ainsi le fait d'interrompre quelques secondes son mouvement avant la suite d'un calvaire, et de suer à grosse goutte, un sac énorme sur les épaules, en même temps que d'être transie.

La marche reprend.

Le soleil perce. Le dénivelé commence à s'infléchir. Des cairns, comme écrasés par un trop-plein de ciel, ponctuent l'espace. Des pancartes! Serions-nous enfin arrivés? Une autre pente se dresse devant nous.

Nous décidons de dormir ici.

Les tiges se balancent au ras du sol. Des nuages courent, derrière les falaises qui n'en paraissent que plus insensibles

△ △ △

La pluie s'abat sur nous puis se tait.

Elle tombe à nouveau.

J'attends la suite, entre le sommeil et la conscience

△ △ △

À travers l'embrasure de la porte, des nuées bougent au ralenti, teintées par la lumière.

Je devine des montagnes là-bas, à moins que ce ne soit une rangée de nuages. D'autres glissent devant le cercle livide du soleil.

Quelques rares moutons demeurent à présent contre le ciel dégagé

△ △ △

Les piquets de tente et les poteaux sont glacés; la toile, perlée d'une eau tout aussi froide. Mes doigts souffrent au moindre contact avec les objets. Je supplie le soleil de se montrer. À son apparition, je lui présente mes paumes

△ △ △

La masse de roche flotte dans le ciel, comme détachée de terre. Le brouillard l'entoure et me souffle dans les oreilles, douloureuses comme si je nageais sous l'eau.

À cette altitude, la pierre a définitivement gagné sur la végétation, qui n'offre plus que quelques bottes d'herbe rachitique. Des lambeaux de paysage apparaissent, aussitôt ravalés par la densité de l'air.

À force de descendre entre les rochers, sur la terre meule bordée d'herbes, sur la terre sèche retenue par de puissantes racines, le vide se fait en moi. De quoi pourrais-je parler?

△ △ △

Le chemin passe sur une pente que découpent d'innombrables terrasses en friche. Des granges y sont dispersées par dizaines. L'oubli perce entre leurs planches.

Sous cette couverture de bois apparaît de la tôle ondulée. Ici, il ne reste plus de toiture. Les solives et les madriers s'enchevêtrent à l'intérieur de murs à moitié défaits. À cet autre endroit, seul un amoncellement de pierres demeure.

La chapelle se distingue à peine des autres ruines grâce à son humble dôme en plâtre, mais je repère aussi quelques volets solides, fraîchement teints. Plus haut, une grange comme neuve arbore un toit de tôle parfaitement ajusté.

Des bouquets de lavande poussent çà et là. Une bourrasque, chargée de gouttelettes, me pénètre et repart aussi abruptement.

Les roches sont trouées comme des éponges. Une mer a-t-elle jadis miroité ici?

△ △ △

Quand les chemins ne suffisent plus à combler les désirs de ceux qui les empruntent, un autre est ouvert, puis un autre.

L'espace ainsi se façonne

△ △ △

De jeunes chiens viennent à notre rencontre. Devant sa cabane, un berger regarde à travers des jumelles son troupeau. Le sol est recouvert de crottes à l'endroit où les bêtes dorment.

Je me remets en route. Le vent se lève, assez pour me faire perdre l'équilibre

△ △ △

La baraque déglinguée est entourée de vieilles pièces d'automobiles, de matériaux de construction. Quelques oies se promènent. Des chiens attachés à l'entrée jappent sans arrêt. Nous attendons l'employé de l'accueil.

Le camping constitue en soi un village. Les visiteurs y ont installé des clôtures, des auvents, ont planté des lampes autour de leurs habitations de « fortune » : des palaces vis-à-vis d'une cabane de berger

△ △ △

Nous marchons sans nos sacs, libres de nos mouvements. Personne ne nous regarde.

Le débit de tabac est bondé. Je suffoque entre les gens agités qui piaillent dans les allées étroites. Sortir!

Les vacanciers parcourent en tous sens la place centrale de la station de ski. Des hommes lisent le journal, des femmes font la belle, des enfants bondissent sur un trampoline, entre les montagnes tondues comme des caniches.

Les aliments nous forcent au silence. Nous mangeons pour manger, sans penser à l'énergie que cela nous procurera

△ △ △

Un feu d'artifice éclate. Les enfants hurlent à chaque fusée qui explose. Sous le chapiteau, le groupe de musique se met à jouer. Des attardés mentaux dansent. Certains semblent n'avoir

que faire du rythme et continuent à se dandiner pendant la valse. Un homme seul, d'une cinquantaine d'années, demeure immobile au centre de la piste, comme un enfant perdu, puis rigole sans raison apparente

△ △ △

Nous partons sans payer, nous dépêchons de sortir du village comme des bandits en cavale, faisons un détour et trouvons finalement où passe le GR. Mes pieds sont alourdis par la culpabilité. Je me cherche des excuses pour justifier ma conduite : le tarif était disproportionné; les toilettes, mal entretenues... mais la responsable des lieux, une vieille dame, avait l'air si gentil...

Dans le village d'en bas, le camping est incroyable et quatre fois moins cher. Cela me rassure sur nous-mêmes.

Un randonneur arrive à côté de notre emplacement avec un sac au moins deux fois plus petit que le nôtre.

J'ai moi aussi envie de faire en sorte que l'expérience soit moins difficile physiquement, en allégeant mon sac tout d'abord, mais aussi en acceptant un plus grand coefficient de risque. Plus nous sommes chargés, plus nous avançons lentement, plus il faut prévoir de nourriture avant la prochaine étape, plus nous sommes chargés...

Garder davantage de ressources pour l'écriture. Qu'elle ne soit plus un boulet

△ △ △

Je m'endors en songeant au contenu de mon sac et m'éveille en pensant aux épingles à linge superflues que nous avons. Je passe en revue mes affaires. Parmi nombre d'objets, le garde-manger écope. Notre maison est ainsi amputée d'une pièce. Des monticules s'élèvent sur

l'herbe. Celui contenant mon premier carnet et quelques cartes du chemin parcouru est destiné à la poste. Nous sommes pris d'une certaine euphorie, comme si nous faisons nos bagages pour la première fois, avant le grand départ.

Au fond, nous pourrions jeter des choses, mais je ressens vis-à-vis d'elles une responsabilité, celle de les garder ou de leur trouver un foyer d'adoption pour qu'elles ne se retrouvent pas à la rue. Je donne donc ma bonbonne de gaz à notre voisine, tandis que nous gardons uniquement le brûleur à essence. En retour, la dame nous offre du pâté, et nous prie tacitement de prêter l'oreille à sa solitude

△ △ △

Le bureau de poste est fermé, mais pas la boulangerie. Les croissants au beurre fondent dans ma bouche, entre les lampées de café au lait. J'imagine de manière obsessionnelle le colis que je souhaitais faire de mes objets superflus, qui pèsent toujours sur mon dos

△ △ △

Faux départ. Il n'y a pas de bureau au prochain village.

Défaire les bagages. Monter la tente presque sur le même emplacement, à quelques mètres de distance.

Ne jamais dormir deux fois au même endroit, disait le poète Bashō. Ne jamais redormir dans la vallée, j'ajouterais

△ △ △

Mes bagages ne sont pas une maison. Ils forment tout juste une chambre. Qu'avons-nous besoin de plus qu'un toit?





Midi

Carnet 2

Quand la tension monte, nous avons pris l'habitude de nous poser les mêmes questions que si nous veillions sur un enfant : As-tu faim, soif, froid, envie, sommeil? La vie se résume à peu de choses

△ △ △

Je confie mon carnet au courrier, espérant qu'il se rendra à destination. Le poids de mon sac est sans commune mesure avec avant

△ △ △

Sous mon index, la peau de mes talons commence de se soulever. Ironie du sort, j'ai renvoyé des paires de chaussettes avec lesquelles je n'avais jamais eu d'ampoules, et gardé trois pansements seulement

△ △ △

Nous prenons un temps semblable à celui qu'indiquent les guides de voyage pour parvenir à ce village, qui ressemble à un château de cartes tellement les murs sont collés et les toits se chevauchent. Des planches ont été clouées à l'horizontale pour freiner la chute de la neige. Les gouttières sont faites de longs troncs évidés.

Une fortification en spirale, trouée de meurtrières, s'enroule autour du clocher, comme un escargot qui tire la tête de sa carapace. La façade de l'église, peinte de couleurs joyeuses et de caractères latins, contraste avec l'environnement, aussi rude que gris

△ △ △

À l'office de tourisme a lieu une exposition d'objets anciens. Je reconnais ces outils : la scie rudimentaire, les manches sculptés sommairement. Je reconnais surtout l'énorme tronc taillé.

Je me vois encore peler l'arête de l'établi, assise sur le petit banc du grand garage. La chair du bois fendue, trouée et tâchée, comme celle des mains de mon père

△ △ △

Des cailloux sertis de quartz. Des fleurs au cœur de chardon et aux pétales nacrés. Un lézard laissant comme seule trace de son passage un bref bruissement de feuilles. Je regarde celui-là s'éloigner lentement. Lui se précipite dans tous les sens; malgré toute l'énergie qu'il met à fuir, il reste à découvert

△ △ △

Même si c'est pour le paysage que je déploie tous ces efforts, je ne peux le regarder qu'un instant, le temps de voir le tracé du chemin parcouru, cette masse rocheuse qui ressemble à de la chair épaisse, ces teintes de vert auxquelles s'ajoutent les fleurs or; puis je baisse les yeux pour ne pas trébucher

△ △ △

Le chemin bifurque sans prévenir, se scinde, disparaît.

À distance, tout chemin semble pourtant onduler harmonieusement.

Seul l'éloignement confère au tracé sa cohérence, aux difficultés leur grandeur

△ △ △

Le vent semble au col interdire la contemplation des deux versants à la fois. Il balaie furieusement les herbes et a tôt fait de refroidir mon corps.

Nous entrons dans une cuvette d'herbes jaunâtres et de cailloux

△ △ △

Les moutons, identifiés par le numéro « un » peint sur leur derrière, défilent devant nous. Leurs bêlements semblent être le fait de personnes un peu niaises.

À notre hauteur, quelques bêtes s'arrêtent, nous observent et repartent en simultané. D'autres se livrent au même manège. Certaines semblent appeler leurs semblables avec mécontentement ou prendre un détour pour ne pas nous approcher.

La parade est infinie comme la montée de tout à l'heure, se déroulant dans un lieu étranger au temps, mais où chaque chose n'est que variations

△ △ △

Nous nous réfugions dans notre chambre meublée de quelques objets. Mes vêtements secs m'enveloppent avec douceur. Le dehors et son espace infatigable n'existent presque plus.

Il faut néanmoins ressortir pour bouillir l'eau, et s'acclimater du même souffle à une certaine dose d'inconfort

△ △ △

Le campement n'est pas levé que déjà les moutons dévalent la prairie droit vers nous et nous cernent. Nous nous empressons de tout remballer. Un chien nous tient compagnie

△ △ △

Des rigoles ont été creusées en diagonale et murées pour que la fonte des neiges n'entraîne pas avec elle le chemin. Celui-ci se confond ponctuellement avec la route, dont le bitume est en parfait état et les pointillés blancs, parfaitement bien dessinés. Les voitures nous narguent. Un passager se permet même de nous bâiller à la figure.

Marcher sur une route de montagne – faite pour optimiser les parcours en dépit du relief – est une activité absolument intenable, tandis que le sentier, lui, aime les pieds, ravive sans arrêt le désir d'aller plus loin. L'une nie le trajet, l'autre lie le trajet à son but, le corps à la terre qu'il foule

△ △ △

J'aperçois un objectif au loin. Mes jambes se vident de leur énergie d'un coup, comme si elles se mettaient déjà au repos. Chasser cette vision au plus vite

△ △ △

Les toits sont rapiécés comme de vieux vêtements au fond des armoires, à jamais inutiles. Les granges se sont défaites chacune à leur manière, selon leurs faiblesses respectives ou celle des paysans qui les ont jadis construites. Toutes ont des trous sombres qui me parlent de ma propre ruine

△ △ △

Deux heures de montée appréhendées m'imposent de ne penser à rien et de ne regarder rien d'autre que mes pieds. Lever les yeux me serait fatal. Mes muscles sont engourdis, mais je dois me souvenir que j'ai bu et mangé, et qu'il n'y a donc aucune raison pour que j'échoue. D'ailleurs, échouer n'est pas une option, car nous nous trouvons à des heures de marche d'où

que ce soit. Un pas, un autre. Combien à la minute? Cette question n'a aucun sens, penser en termes de durée étant complètement contraire à la démarche, qui se résume à ressentir un mouvement à la fois.

Au loin, je vois l'herbe, les éboulis, puis tout en haut la muraille rocheuse dans le creux de laquelle nous devons nous faufiler. Mes pieds se posent pour le moment sur la terre; l'herbe enserre la voie. La fatigue est lancinante. Elle revient; je maintiens le rythme et attend qu'elle se noie en elle-même, que mon corps s'anesthésie. Les pensées vagabondent dans un certain désordre, puis, un vaste silence s'installe, par-delà le corps.

Ma concentration est à son comble. Non seulement j'effectue les pas nécessaires à mon avancée – jauger de la plante du pied les surfaces, varier mon pas pour étirer ou épargner certains muscles, inventer de nouvelles façons d'utiliser les bâtons (qui aurait cru que marcher pouvait être si complexe!) –, mais je parviens aussi à discerner chaque chose, comme si ma vue s'améliorait et que l'espace environnant se nimbait de clarté. Les couleurs, les formes, les pensées deviennent tangibles et limpides, en même temps qu'elles se détachent de moi. Je ne suis plus personne. Ma disparition jette sur mon existence un calme inégalé, une qualité de présence inouïe que ni hier ni demain ne troublent.

Je me tais, la montagne bruit.

Une douleur, une voix, et l'état est à nouveau à conquérir, à force de pas et de résignation. Un crapaud fait un bond dans le sentier

△ △ △

Sous mes pas, la terre se meut en éboulis. Mes pieds s'y enfoncent comme dans du sable. J'arrive en haut sans m'y attendre. Une joie pleine et profonde emplit mes yeux.

L'euphorie disparue, nous nous arrêtons aux abords d'un lac émeraude et limpide. Des ruisseaux se faufilent dans l'herbe jusqu'à lui; leurs berges sont courbées et moelleuses.

Les nuages courent derrière les falaises

△ △ △

Le chemin offre des instants de repos (un ou deux mètres de plat) ou des périodes entières de trêve (un large col, le creux d'une vallée) qui n'ont de sens qu'au regard de ce qui est venu avant eux.

La difficulté me permet de reconnaître son inverse. Chaque pas a un sens du fait qu'il se trouve lié au reste du parcours

△ △ △

Des sauterelles bondissent, un lézard se faufile. Les insectes interrompent leur chant; des marmottes sifflent pour avertir les autres d'un danger proche. Quelques fourmis se disloquent peut-être sous mon poids.

Avec ces êtres je partage l'espace, le temps de mon passage

△ △ △

Une table et un banc. Une porte derrière laquelle attend de la nourriture plus ou moins périmée. Deux lits de métal aux matelas de mousse ouverts. Une étagère avec quelques bouteilles vides.

Le lit ploie sous mon corps allongé; ma tête et mes pieds se rejoignent. Je transpire; mes cuisses se collent. Je me retourne pour faire sécher mon flanc droit, puis le gauche.

J'ouvre le duvet, l'humidité s'y engouffre. Des averses s'abattent sur le toit, dans la noirceur la plus totale

△ △ △

Les volets entrouverts et le mur de la cabane cachent en partie les montagnes à ma gauche : un paysage, devenu familier au fil des jours, de sommets grisâtres et poussiéreux dont les pentes verdissent à basse altitude. Si ce ne sont les nuages (qui ont disparu) et la lumière, rien, des plantes, du lac ou des falaises, n'a changé depuis hier; mais mon regard, lui, s'est empli des lieux et en perçoit davantage les détails.

La falaise d'où nous sommes arrivés semble burinée comme la figure d'un vieillard. La chapelle, d'une teinte plus pâle, se terre à moitié derrière un rocher, comme revêtue d'un mauvais camouflage. Le soleil s'abat sur ce versant-là, jetant l'autre dans l'ombre et altérant ses aspérités

△ △ △

Comme les ossements d'une baleine, les rochers apparaissent, glissants et tout en rondeur, là où les pieds ont balayé la terre

△ △ △

Après un feu sauvage et une infection au coin de la bouche, voilà que celle-ci se cabosse. La gerçure a fendu au milieu de la lèvre inférieure, ouvrant une vallée profonde. Sur mon chapeau ayant absorbé ma sueur puis séché, des traits de sel rappellent une estampe japonaise

△ △ △

Des cascades discrètes, qui bientôt se changeront en ruisseaux, sillonnent les monts. Elles prennent la forme de traits brillants et figés et se mettent en mouvement quand j'en approche. Les arbres sont plus nombreux sur les pentes.

Toute cette eau vient nourrir une rivière invisible, affairée à polir les pierres en son lit, au cœur de la vallée

△ △ △

La plaine se fait par endroits marécageuse. Sous les ponceaux, l'eau translucide est agitée.

Les visiteurs de tout âge se multiplient, venus pique-niquer en famille. Un vieillard tient par la main un garçon. Ils marchent au même rythme, aujourd'hui

△ △ △

L'instant d'un coup d'œil, la montagne où s'accrochent les sapins devient une simple roche dont une des faces serait couverte de mousse. Je suis minuscule. Le ciel lisse s'étend sur nous.

Les bâtons, en heurtant le sol, dessinent autour du point d'impact des ondes, comme si une mince pellicule d'eau recouvrait la terre entière

△ △ △

Nous croyons avoir perdu le GR et nous engageons à travers le pré, peu pentu, où se trouvent des trous de marmotte, des mottes de terre formant des sortes de paliers et des touffes d'herbe. Nous croisons quelques traînées d'éboulis avant de rejoindre l'autre chemin, qui finalement s'avère être le mauvais. Nous gravissons donc la pente pour rejoindre la voie initiale.

Je me sens agitée quand je sors des chemins battus, au sens littéral. La peur de me perdre se joint à une perte de sens. Faire de tels efforts, sans qu'ils ne semblent orientés vers un but ni cautionnés par la société (le sentier n'est-il pas le dernier trait me rattachant à mon humanité, à la culture quand la nature règne) me retire ma motivation et, du même coup, ma force.

La marche ne parvient pas à dissoudre mon humeur maussade. Elle doit se confronter à elle et à la pente. L'effort est redoublé

△ △ △

Au col, des drapeaux de prières élimés achèvent de disparaître.

Pour une autre fois, le paysage qui s'offre à nous est celui d'un creuset encerclé de pics arides. La végétation est rare, mais les chèvres et les moutons minuscules qui glissent infiniment lentement sur la pente semblent y trouver de quoi se repaître. Leurs clochettes et leurs bêlements résonnent.

Il n'y a rien : de la pierre, de la pierre partout où les yeux se portent. Une bâtisse désaffectée, faite du même matériau, retourne tranquillement à la poussière, comme si elle avait été bombardée. Des pans de muraille demeurent debout. L'on y voit de jolies meurtrières à intervalle constant et des pans de mur en bas-relief, efforts architecturaux qui rendent l'état de décrépitude d'autant plus saisissant.

Un toit d'ardoise brille, comme recouvert de feuilles d'argent. Le lac desséché ressemble à un trou de météore, percé dans l'espace le plus désolé qui soit

△ △ △

Le col ne se trouve *jamais* où on l'attendait. Celui-ci, que nous croyions rejoindre rapidement, se terre en définitive tout là-haut, dans un lieu au départ caché à la vue. Nous continuons de suivre les dédales du chemin, soumis lui aussi au relief

△ △ △

Le marécage abrite des îlots d'herbe. Des fleurs, blanches et filamenteuses, s'étiolent et se ressèment, comme des prières

△ △ △

L'eau se précipite sur les cailloux. Les arbres se regroupent en bosquets. On se croirait sur une autre planète que tout à l'heure, à nouveau sur terre.

Le sommet gris n'est qu'un souvenir, au loin

△ △ △

Un pont surplombe la gorge profonde. Les oiseaux se détachent de la falaise par grappe et se laissent porter au-dessus du torrent, pendant qu'un village s'endort entre les deux collines

△ △ △

La lumière franche tarde à apparaître avec la chaleur. Un rayon point enfin sur la ligne de falaise. La demi-lune reste, encore un peu, suspendue à la clarté

△ △ △

J'arrive maintenant à marcher en pensant à autre chose ou en levant les yeux vers le paysage – c'est une avancée importante. Je peux même affirmer avec contentement que, pour la toute première fois, l'ascension s'est révélée relativement facile.

J'aperçois la pancarte vissée au col... Elle se trouve en fait dans un endroit infiniment lointain. Mes muscles ramollissent, ma concentration fuit. Je traîne de la patte. Derrière moi, à chaque montée, des pics dentelés et sombres se montrent davantage. Un névé et des éboulis emplissent leurs crevasses. La chaîne semble pétrifiée, plus que n'importe quel autre minéral. On dirait qu'elle appartient à un monde absolument étranger à mes pas, mon souffle.

Le vent gagne en intensité et se refroidit peu à peu. Au col, il souffle furieusement. J'ôte mon chandail trempé et en met un sec. J'enfile mon polar.

Tout est calme.

Les plantes grelottantes ont pour toile de fond le ciel immobile. Le vent, quelques insectes et les pas de deux marcheurs se font entendre.

Seules les ombres bougent encore

△ △ △

À notre grand étonnement, de nombreuses personnes se reposent autour du lac vert émeraude.

Chaque fois que je réalise un exploit – à ma mesure, du moins – le fait que nous ne soyons pas seuls me rappelle que tous les coins de la terre seront bientôt accessibles en voiture, jusqu'à l'Everest. Quoi qu'il en soit, l'effort que j'ai déployé pour me rendre ici transforme à coup sûr mon appréciation des lieux, ne serait-ce qu'à cause de la drogue que mon corps diffuse secrètement à chaque pas.

Nous descendons par des collines verdoyantes trouées de lacs entourés d'arbres, que surplombent les montagnes. Les nuages s'enroulent discrètement autour des sommets. La pluie se met à tomber.

Mes pantalons trempés et froids collent à mes cuisses. Les gouttes perlent sur le rebord de ma capuche. Le torrent se remplit et court violemment; nous l'accompagnons.

Sur les pierres devenues glissantes comme de la glace, mes pieds se placent perpendiculairement à la pente, mes bâtons cherchent les creux. Je soupèse chaque geste pour éviter la chute.

Le bruit du déluge s'estompe. Il ne reste plus que celui de l'eau tambourinant sur ma tête

△ △ △

Il est tard en matinée. J'ai peur de partir, peut-être à cause du poids de mon sac. Nous avons de la nourriture pour trois jours et demi

△ △ △

Une tristesse ancienne refait surface, comme une larme interminable. Une cascade glisse sur la falaise

△ △ △

De petits papillons orange et noirs ornent le crottin parsemant le sentier. Des parapentes de différentes couleurs planent.

Comme toujours, les parois de la vallée s'écartent à mesure que nous montons. M. double deux marcheurs et accélère le pas. Je l'imité. Sur ma lancée, je gravis la pente avec aisance et parviens au col, essoufflée mais en pleine forme.

Le chemin longe la crête.

La vallée se referme lentement. Les sapins semblent immensément hauts, comme s'ils s'enracinaient au pied même de la montagne

△ △ △

La présence des reliefs s'impose avec une telle évidence que je n'ai plus aucune distance par rapport à eux, ne sais plus quoi dire à leur sujet.

Chaque jour, le corps complètement abandonné à leur volonté, j'effectue une longue ascension, sans décider en rien ni de la difficulté ni de la durée du parcours. Puis vient le col, les monts à perte de vue autour, tous plus inhumains les uns que les autres, et M. qui me dit, pointant une direction lointaine : « Demain, nous serons là-bas. » Je me demande alors, une fois de plus, comment je pourrai pénétrer ce paysage. On dirait un tableau...

La descente, d'abord en douceur, s'accentue dans le boisé où un torrent se fait entendre. La fatigue s'installe peu à peu. Mes pieds commettent de multiples maladresses. L'impatience se met de la partie.

J'entraperçois enfin quelques toits, un clocher; mais il ne faut pas me réjouir trop vite. Peut-être sommes-nous encore loin.

Aujourd'hui, c'est un fort du XIII^e siècle qui nous accueille, sa muraille juchée sur la falaise, ses tourelles irréelles et ses drapeaux battant fièrement au vent : à travers eux, la lumière

déclinante. En contrebas, les maisons, dont les devantures et les toits de tôle font face à la rivière qui court dans la vallée, semblent avoir été placées pour être regardées de l'endroit exact où je me trouve, tel un décor.

Demain matin, après un sommeil profond peuplé de rêves, ce sera encore et toujours le réveil, le camp levé, le sac à dos hissé sur les épaules, la montée interminable jusqu'à un autre point élevé de la croûte terrestre; les montagnes offertes après nous avoir tant résisté, se refermeront, nous chasseront déjà en bas, d'où il nous faudra le lendemain remonter à pas de fourmis

△ △ △

Le rituel débute. Morceau par morceau, l'abri découpe un espace familier dans l'inconnu.

Le monde recréé, nous nous reposons

△ △ △

M. déplace la palette de bois – notre table pour l'heure –, de sorte que nous soyons au chaud, car la différence de température est drastique entre la partie à l'ombre et celle ensoleillée, où se trouve une roulotte vacante.

Le château fort, jaune pâle, côtoie le ciel blafard. Au dessus de la flamme bleue du brûleur, l'air ondule et projette son ombre sur le sol

△ △ △

Nous sommes censés marcher quelques heures seulement, puisque ensuite il y a un col à atteindre, et cela serait difficile en fin de journée, d'autant plus qu'il faudrait redescendre pour dormir : il fait de plus en plus froid la nuit.

Nous levons le campement, nettoyons la vaisselle à la fontaine publique, puis faisons tant de choses superflues que l'heure de la collation arrive.

La vie tourne autour de la nourriture, de notre corps qui l'épuise et en redemande, et de notre esprit qui la réclame pour se donner la force, lui aussi, de continuer

△ △ △

Le temps est l'instant sans cesse rouvert par mes pas

△ △ △

Les racines des sapins retiennent la terre. Mes pieds prennent leur élan en s'appuyant dessus. Cela sent bon les épines. Le sol aride cède la place à des herbes fines et verdoyantes d'où l'on voit les troncs s'élever et les souches interrompre leur élan. La lumière, entrecoupée par les ombres droites ou tachetées, donne le sentiment que le sol est fait pour que l'on rêve de s'y asseoir.

Les sommets apparaissent à travers les silhouettes des arbres.

Chaque épine émet son chant

△ △ △

Des enfants s'amuse à laisser tomber dans une rigole un chapeau et à courir pour le rattraper. Je rince mon chandail dans l'eau claire.

L'air épicé et sec souffle à travers les feuilles, et froisse les herbes du pré. Des insectes y jouent de leur instrument.

Nous croisons, dans un hameau décrépit, une seule personne : un vieillard, qui marche avec deux cannes.

Par inadvertance, nous quittons le GR.

Sur le goudron chauffé au soleil se forment de petites bulles. Comme s'il s'agissait d'un chemin, je suis le pointillé blanc de la route. Les vélos et les voitures me doublent; le découragement s'insinue.

Concevoir mon état comme une blessure ou comme le mauvais temps. Attendre que cela passe

△ △ △

Les bottes de foin or se tiennent au centre du pré vallonné, dont le soir a déjà conquis une bonne part. La cabane est plongée dans l'ombre et nous, dans le froid. Nous humons une dernière bouffée de jour.

Silencieusement, l'eau affleure à la surface du pré spongieux quand j'y pose le pied. J'entends sa course infatigable; les ruisseaux dévalant la pente s'en vont poursuivre leur route. Le ciel étoilé touche aux sommets, qui m'encerclent de leur présence d'ombre.

Aujourd'hui, nous avons tout fait à reculons, à l'envers, ce qui a rendu les difficultés encore plus pénibles. Désormais nous nous plierons à ce que la montagne demande. À quoi bon lui tenir tête? Nous nous reposerons le temps venu

△ △ △

Nous sommes invités à manger dans l'un des chalets avec un couple et leurs deux enfants. Le poêle a chauffé tout l'air disponible dans la pièce. L'énorme marmite circule de main en main. Nous nous resservons deux fois, grignotons du pain et du fromage, et nous versons de l'eau, sans compter.

Nous relatons nos anecdotes de marcheurs; eux, leurs anecdotes de ferme. Le plus petit raconte des histoires d'animaux morts, qui le font rire aux éclats. Le grand écoute. Tous connaissent des tours de magie avec des allumettes et en font la démonstration à tour de rôle. Le soleil décroît. La tente s'efface peu à peu sur le pré pentu

△ △ △

Les montagnes ont l'air de s'être affaissées comme une chandelle, avant de se figer. Toutes les couleurs qui apaisent ont réuni leur pâleur, du blanc au vert.

Les nuages épars – fibreux ou moutonneux – projettent leur ombre sur les boisés déjà sombres et les collines, qui se referment sur leur mystère

△ △ △

Dans la grande ville, une clôture ceinture chaque terrain, où trône une imposante maison. Des prunes mûres pendent des branches dépassant des clôtures. Elles sont mauves, rouges ou jaunes, plus ou moins acidulées. Nous en emplissons nos poches et en engouffrons une quantité phénoménale. Leur chair éclate dans ma bouche, leur jus descend dans ma gorge, tout au long du trajet vers le camping

△ △ △

Je me baigne, puis m'étends sur la chaise longue. De petits bouillons brouillent la surface de la piscine au fond turquoise. Je prends ensuite une douche pour me débarrasser du chlore. La vapeur s'élève au-dessus de l'eau qui tombe, brûlante, sur ma peau insatiable.

J'aurai réussi à mouiller, quatre fois en moins de vingt-quatre heures! mon corps dans une eau exquise. Le manque, ou plutôt la peur du manque, pousse à l'excès

△ △ △

Il y a tellement de clochers, qui, à chaque heure, sonnent comme s'ils ne devaient jamais s'arrêter; de voitures, avec leur bruit, leur odeur et leur vitesse; de commerces, qui démultiplient d'autant les façons de dépenser; de personnes... que la montagne, pourtant à quelques heures de marche, en devient inconcevable. Elle est si éloignée de tout cela

△ △ △

De lourds nuages couvrent la vieille ville pendant que la nuit tombe. Nous partons en vitesse trouver un endroit où dormir, en descendant par la route vers le village du dessous.

Dans mon dos, les nuages teintés de mauve s'obscurcissent chaque fois que je détourne les yeux.

La vision stupéfiante de la silhouette des montagnes, de ce pont de pierre surplombant la gorge, de ces fortifications taillées à même le roc, enveloppées par la nature et le couchant, appartiendrait à un conte... si ce n'était des parapets de béton qui longent la route et des demeures à l'architecture disparate

△ △ △

Nous apercevons des chalets à l'orée du bois, un terrain plat et une rivière peu profonde chevauchant des pierres grises. Les ridules ondoyantes qui se forment autour des obstacles que l'eau rencontre dessinent des traits et des cercles lumineux. La glaise se soulève quand j'y entre les pieds.

M. se rend au seul endroit habité pour demander la permission de planter la tente. Comme si cette forêt de conifères et ces sommets avaient d'autres propriétaires qu'eux-mêmes...

△ △ △

Le village est en train d'être transformé en ville. De l'autre bord de la route que nous longeons, rien de moins qu'un immense lac, qui attend d'être rempli, a été creusé. En face, des immeubles résidentiels, tous identiques et vides, ont vue sur lui.

Deux sentiers parallèles se suivent, comme si les gens avaient l'habitude de marcher côte à côte, en discutant. Mais aussitôt que la pente se raidit, ils se fondent en un.

Dans l'effort, la solitude et le silence s'imposent. Chacun fait face à l'épreuve à son rythme

△ △ △

Nul insecte dans le pré bossu : l'immobilité sans bruit, hormis quelques mouches qui tournoient autour de ma tête, comme si elles cherchaient un endroit par où entrer. Une marmotte siffle, me rappelant que la vie est toujours présente en ces lieux, et que j'y ai donc moi aussi ma place.

Devant moi, le ciel s'emplit de gris foncé; mais un accroc qui ne cesse de s'agrandir laisse voir, à la ligne de crête, l'azur, décoré de quelques cumulus lumineux.

L'espace sans fin appelle les pas, leur donne envie de répéter, à l'infini, leur mouvement.

Je m'arrête néanmoins, m'appuie sur mes bâtons et regarde si le lourd nuage se dirige vers le col où le chemin nous mène, en reprenant mon souffle. Le ciel est vivant. Un fourmillement de particules y semblent attirées par des centres de gravité vus sous plusieurs angles à la fois.

La terre aussi a ses pulsations. Elle respire, au rythme du ciel et de mon corps, mais suivant un mouvement qui est le sien. Malgré la solidité de la matière, elle semble n'être plus qu'un amas d'atomes réunis par le vide; le corps d'une bête endormie vers laquelle j'approche la main, avec curiosité et amour, mais sans y toucher, de peur qu'elle ne s'éveille

△ △ △

À la première ascension, j'ai des maux de tête répétés, que je freine en buvant de l'eau. La fatigue de la veille se fait sentir. Je marche dans une sorte de stupeur, les yeux rivés au sol. Pour me motiver, je me dis intérieurement des phrases spirituelles, du genre « La montée contribue à la joie d'atteindre le col », « L'arrivée n'est rien sans le parcours qui la précède ». En vain.

Les mouches nous assaillent depuis l'aurore. Elles arrivent par nuée, puis disparaissent d'un coup.

Après avoir dépassé quelques bâtiments militaires désaffectés situés sur un surplomb rocheux, je jette mon sac par terre et regarde les deux glaciers au loin.

Je sais qu'ils sont superbes. Pourtant, je n'arrive pas à les apprécier vraiment, tout comme je me sens coupée de ma propre intériorité, à des lustres de l'état de béatitude d'hier, lorsque j'avais le sentiment de me trouver à un point de contact entre les choses et moi; d'être ce point. Se pourrait-il que je sois blasée de ces montées, de ces cols, de ces descentes, de toute cette pierre?

△ △ △

Je cours presque, en prenant élan sur les racines, impatiente d'arriver quelque part, mais sachant trop bien que ce lieu indéfini est trop loin pour que je puisse même songer y parvenir avant plusieurs heures. Bref, j'adopte la pire attitude possible

△ △ △

Le chemin longe une route, dans un pré. Les gens discutent sur des chaises pliantes, jouent au football ou encore se promènent non loin de leur voiture. Nous nous écroulons, conscients que nous ne parviendrons pas à monter au refuge ce soir, comme c'était prévu, réalisant que nous avons mal évalué la durée de la variante du GR empruntée et que, par conséquent, nous avons pris une demi-journée de retard. Il nous manque autant de nourriture. Nos gourdes seront bientôt vides.

On nous amène en auto-stop jusqu'au village suivant.

Demain, il faudra se réveiller, recommencer

△ △ △

La lueur du soleil se montre derrière la ligne de crête.

La lumière surgit pour de bon, mais cela prend un moment avant qu'elle ne nous atteigne, cachés que nous sommes par la montagne, un autre moment pour que nos corps se réchauffent. Avec elle arrivent les mouches et leur bourdonnement.

M. finit toujours de faire son sac après moi, car à la toute fin il doit ranger le brûleur et la cuisine. Cela me laisse, chaque matin, une courte période pour écrire. J'étire aussi le repas du midi, les collations parfois, et le soir je rattrape le fil de la journée, sous mon duvet, le corps épuisé mais l'esprit toujours alerte, avant que tout mon être ne sombre dans un sommeil sans faille.

Le pré, où s'élèvent des monticules de pierres, frémit de la présence de milliers d'insectes.

Poser un pied devant l'autre, sans penser, comme les mouches, qui bougent quand elles sentent la chaleur venir

△ △ △

Ce midi, nous devrions atteindre notre objectif de la veille. Mes membres engourdis se réchauffent rapidement. Mon pas s'accélère.

J'ai une brûlure dans la jambe. J'allonge puis raccourcis mon pas et trace des lacets à même le chemin pour qu'elle s'éteigne. Sur ce segment plus plat, je déplie au maximum les articulations.

Nous parvenons à un pré vallonné, cerné par des pics rocheux : une bergerie, un tronc creusé dans lequel coule de l'eau, un ânon et deux ânes. M. remplit sa main de céréales. Croyant que moi aussi j'en ai, l'un d'eux me poursuit.

Sur la terre battue du chemin, une sauterelle se fait dévorer par un ver long et très mince; à moins qu'ils ne soient plusieurs à creuser des tunnels dans la chair en se tortillant. On dirait qu'elle renaît

△ △ △

Le chemin passe tout près d'un lac entouré de plantes aquatiques flétries dont les tiges flottent. Des algues vertes s'avancent vers son centre où demeure le cercle d'une eau encore bleue. De l'autre bord du sentier, une tombe, taillée dans une pierre rose qu'on ne voit nulle part ici.

Des fleurs fraîchement coupées.

C'est la tombe d'un berger, mort il y a deux ans.

Une femme, qui pourrait être une randonneuse, a le dos accoté à cette pierre, comme on prend appui sur un ami pour se reposer un peu. Elle me sourit.

Les cloches des bêtes tintent

△ △ △

Pendant que je mange le repas du midi plane la menace d'une ascension de 2 h 45. J'ai en tête le dénivelé : une pente douce, puis une autre, aride. La montagne gagne en altitude à mesure que nos corps s'endurcissent, et nous devons maintenant faire face à deux montées par jour.

Mon pas est lent et mal assuré, comme si je me réveillais à nouveau. Je me cale donc sur le rythme de M., qui se met à gravir avec rapidité les roches traçant des lacets serrés dans une cascade à moitié tarie.

Nous traversons encore une fois un de ces prés vallonnés, sur un sentier interrompu par des sources dont il ne reste plus que le lit raviné, tapissé de roches polies, quand nous apercevons quatre marcheurs qui sont partis trente minutes avant nous ! La terre est plate sous mes pieds, et mon bonheur de les avoir rattrapés, complet.

J'accélère le pas et les double.

Échangeant un regard entendu, M. et moi nous sourions, car, après avoir été deux fois moins rapides que des groupes de l'âge d'or, après des semaines de douleur et de persévérance, voilà que nous obtenons enfin la certitude de nous être améliorés, aussi mesquin le fait de se comparer aux autres soit-il.

La fatigue pénètre davantage mes membres à chaque enjambée. Les bâtons, commandés par mes gestes maladroits, adhèrent mal à la terre. La montagne s'élève; elle s'avance vers nous. L'espace se fait lumineux.

Je perçois l'étendue où je me trouve, la hauteur des sommets, mais comme à travers un voile qui en aurait atténué les couleurs, estompé les contours. M. attaque la dernière montée. Je ne réfléchis à rien. Ni au temps que cela prendra ni à l'énergie qu'il me faudra fournir (je n'en ai plus depuis longtemps). Personne ne me suit. La bataille se livre entre moi et moi

△ △ △

M. ralentit la cadence. Il semble être parvenu au col ou, du moins, à un endroit plat. Je franchis les derniers mètres qui me séparent de lui : une imposante croix de bois enserrée par un col étroit comme tout, forme le discret passage entre cette vallée et la suivante; un lac bleu, autant dire une mare, en occupe presque toute la superficie.

Je laisse tomber mon sac et abandonne, heureuse et vide, mon corps à la gravité.

Nous engouffrons trois collations chacun, en riant de l'absurdité du jeu auquel nous nous livrons, consistant essentiellement à monter puis à descendre, à descendre puis à monter

△ △ △

Un chien croque notre pain aux céréales. Visiblement, cet endroit n'est pas pour lui notre campement, mais appartient au parcours de sa promenade habituelle.

Un jésus en croix, peint en doré, lui dispute passivement son territoire, à deux pas de quelques ruches, heureusement endormies

△ △ △

J'émerge d'un sommeil comateux, habité de rêves remplis de pas et d'épreuves à surmonter, peuplés par des voisins et des membres de ma famille que je ne vois jamais.

Le jour se lève sur la tente, plantée tout juste à la sortie de la station de ski. D'ici quelques jours, les commerces auront fermé leur porte.

Motivés par la pensée que nous serons dans le village d'en bas après deux heures de marche, nous levons le campement plus rapidement que jamais. Le long du sentier, les étapes d'un chemin de croix nous accompagnent, sous verre, dans des abris de plâtre.

Les sculptures et les illustrations de tous genres ont, visiblement, été faites par des artistes amateurs. Jésus ne correspond jamais à l'image qu'on s'en fait. Il a tantôt l'air d'un travesti, tantôt d'un cadavre, et ce, bien avant son sacrifice sur la croix près de laquelle nous avons campé.

En même temps que nous prenons connaissance des différents châtiments, les balises du GR indiquant le temps de marche qu'il nous reste forment un parcours parallèle, aussi lourd de sens

△ △ △

Les rails viennent trancher la vallée dans le sens de la longueur. La ville entière ressemble au quai d'une gare

△ △ △

Personne à la réception du camping.

En une heure, nous nous lavons, je m'épile les jambes, et nous nettoyons les vêtements et la vaisselle. Une voix enregistrée annonce les départs, tandis qu'assise dans l'herbe, j'essuie sur la peau lisse de mes jambes les lingettes d'huile prévues à cet effet et touche avec satisfaction mes cheveux, d'où la couche de gras a disparu

△ △ △

Devant l'office de tourisme, fermé à cette heure, nous étendons une corde. Nos vêtements s'y balancent, semblables aux fanions triangulaires et multicolores suspendus d'un lampadaire à l'autre. On nous dévisage : « Est-ce que vous comptez rester là longtemps? » J'ai l'impression d'être une sans-abri.

Nous franchissons le pont. Le torrent de couleur vert d'eau couvre nos voix et nous oblige à nous répéter. Ma patience s'érode.

Nos vêtements sont étalés sur une balustrade de béton, dans le stationnement où quelques personnes vont et viennent avec un chien ou un enfant, ou seuls. Des bâtisses de plusieurs étages se penchent au-dessus des flots.

Couchée sur un banc, je me laisse aller à ma fatigue, mais sans m'y abandonner tout à fait. Il faut faire les courses après avoir déterminé le trajet des jours suivants, les repas... Où allons-nous dormir?

Et toujours cette montagne qui m'écrase.

Une femme à la voix criarde raconte haut et fort, comme si nous n'étions pas là, que nous lui rappelons son voyage de noces, quand son mari et elle n'avaient plus un rond. Je cris que je suis riche en espérant qu'elle m'entende. La tension se relâche, faisant place à l'épuisement

△ △ △

Dans les allées de l'épicerie, cela sent fort les désinfectants et la lessive. L'espèce humaine a décidément développé de drôles de goûts au fil des siècles.

De nombreux produits semblent conçus pour rendre plus aisée la vie d'un randonneur : soupes en sachets individuels, pâtes à cuisson rapide. Ils sont pourtant destinés à des sédentaires qui n'en ont nullement besoin.

Nous devons tout de suite sortir de leurs emballages volumineux nos achats. La quantité de déchets ainsi produite, en quelques secondes seulement, est déconcertante.

Cherchant pour une autre nuit un endroit où perdre conscience, nous apercevons le long du rail un stationnement, au bout duquel un chemin semble ne mener nulle part : l'endroit parfait pour nous. Entre les monticules de pierres et de terre réinvestis par les mauvaises herbes, la toile est étendue. Une femme promène son chien

△ △ △

Le bruit de la ferraille fait trembler mon sommeil.

La falaise devant moi, blanchie par la nuit, a pris des allures fantômes. Quelques étoiles palpitent faiblement dans le ciel pâle

△ △ △

Derrière les fils électriques passe une volée d'oiseaux qui vont se poser sur un toit. Grâce à leur mouvement, la montagne se manifeste.

À force, j'en suis venue à la considérer comme le ciel et le soleil : allant de soi.

Au moment où nous partons, je réalise que nous avons six heures de montée. Je ris mais d'inquiétude. Vais-je en être capable? En réponse à mes doutes, je décide d'accepter comme il est, d'aimer même, ce dénivelé qui s'apprête à me faire mal, et d'adopter la même attitude bienveillante envers moi.

Au fond, ma peur n'a rien à voir avec la montagne. Elle vient de l'intérieur. Les pas, eux, sont réels

△ △ △

Des cerises pendent en grappe; je m'en emplis les poches. Il y a très peu de chair autour de leur noyau

△ △ △

Trois cascades semblent immobiles, puis se mettent en mouvement alors que j'en approche. Apparaît l'endroit où elles basculent avec violence dans le vide. Ce n'est pas encore leur source

△ △ △

Mes gestes, mes pensées, mes émotions, s'orientent tous vers le même but – l'enjambée – tout en se mettant au diapason de l'environnement, que ce soit le chemin changeant ou les variations brutales de température. Comme une comédienne, je me déleste de mon identité propre, m'abandonne à ce que mon personnage me dicte, mais sans jamais cesser de le regarder faire.

Je ne suis pas pour autant une âme séparée d'un corps.

Double, voire multiple, je reste pourtant une

△ △ △

L'herbe des alpages est désormais rougeâtre. Les pierres semblent glisser au ralenti de la falaise, teintées de vert et de mauve. Des plaques de neige à portée de pied, nous continuons d'avancer, malgré les 1800 mètres gravis depuis ce matin : notre record à ce jour.

Le paysage a changé de visage, et nous aussi

△ △ △

La montagne décide de me laisser passer ou non.

Mon corps décide d'avancer, ou non.

Le mieux que je puisse faire est de ne pas me mettre en travers de leur route

△ △ △

Le chamois se déplace. Ses sabots remuent la pierre. Je l'entends être bousculée sur son passage.

Il se fige, devient à son tour une pierre, puis se remet en marche. Ses quatre pattes se déplacent de manière si calme... Il disparaît derrière la butte.

Sa beauté m'aura redonné la force, ou plutôt la patience de continuer

△ △ △

Le chemin d'éboulis qui descend du col disparaît dans des rochers satinés, sillonnés de profonds plis. Nous suivons les cairns indiquant le tracé autrement indiscernable. En bas, des

dizaines d'autres ont été érigés par des gens qui, comme nous, passaient par là. Les cailloux ont été posés l'un sur l'autre, selon l'envie du moment, les matériaux trouvés, la nature du marcheur.

Pareilles à des êtres singuliers, les sculptures se tiennent à distance les unes des autres, comme si elles avaient besoin de cette frange d'habitat pour vivre. Délicats amoncellements qui cherchent le sol, elles renvoient l'écho de toute la roche alentour, jetée pêle-mêle avec le temps.

Nous décidons de fabriquer notre propre cairn, sachant que, dans quelques minutes, il sortira à jamais du champ de notre perception, tout comme ce paysage précis, ce moment-là. M. apporte de peine et de misère les plus grosses pierres qu'il peut et les pose en équilibre les unes sur les autres. Notre œuvre est la plus imposante. Aucun risque qu'elle ne s'envole!

Les matériaux qui la composent semblent être devenus autres, simplement en ayant été séparés de leurs semblables; eux, toujours à l'« état de nature ». Ce qui était brut l'est encore, mais porte désormais la trace d'une relation, singulière, qui à son tour jette la lumière sur le lien général et intime qui unit toutes choses. L'espace est cette vibration permanente entre elles

△ △ △

Nous franchissons la porte du refuge. Cela sent la nourriture, il fait chaud, des hommes boivent au bar. La nuit coûte une fortune...

Décus, nous remettons nos chaussures tout juste enlevées et repartons vers la limite du parc, car le camping est ici interdit.

Des vaches aux yeux immenses broutent.

Un ruisseau nous sépare de la ferme laitière, où un homme transporte dans une brouette un fromage cylindrique démesuré.

Nous posons définitivement nos sacs plus bas, sur un coin d'herbe qui semble moins verdoyant et que nous espérons, de ce fait, pas trop humide. À une extrémité comme à l'autre du paysage, les sommets nous enveloppent de leur présence. L'un d'eux porte un glacier imposant se démarquant parmi la verdure ambiante. De la vapeur s'élève devant lui, et d'épais nuages gris s'accrochent à sa cime.

Pourvu que nous puissions manger avant la pluie

△ △ △

Dormir tout son saoul, entortillée dans les tissus que gagne l'humidité

△ △ △

Nous plions le contenu de nos sacs, mais nous arrêtons aux tapis de sol.

Une bruine vient frapper délicatement la toile sur laquelle les araignées s'aventurent entre les tâches de moisissure. M. coud une fleur austère sur son chapeau. Je prends des notes.

L'herbe est trempée, le ruisseau ronfle. La vapeur en provenance du col s'est placée entre la haute montagne et nous. Ne reste plus que les pâturages qui s'inclinent, tachetés de vaches blanches et brunes. Dans le creux de la vallée par où s'enfonce le chemin s'écartent les nuages, laissant voir des sommets gris bleu à une éternité de marche

△ △ △

Il y a un fond de tristesse dans cette bourgade qui se vide. La saison touristique a été mauvaise, nous dit-on. La rue principale s'anime quelques heures dans l'après-midi, puis se rendort aussitôt.

« Il faut bien vivre », nous confie un jeune homme, en nous parlant de son travail de couvreur de plancher. Le propriétaire de l'épicerie : « Si je m'en vais, le village meurt. »

Les skieurs ne sont pas près d'arriver. L'ennui s'abat comme l'ombre implacable de la montagne, avec le froid

△ △ △

La nausée me réveille. De longues minutes, je me mets à genou sur un carton posé dans l'herbe. J'attends de vomir, mais ça ne vient pas. Alors je me recouche, la tête du côté de la moustiquaire. L'air frais m'apaise. Nous décidons de rester au village demain, histoire de me reposer

△ △ △

La vapeur s'accroche aux montagnes environnantes, comme si elle ne devait plus les quitter du jour. L'instant suivant, elle s'est entièrement dissipée, laissant place à un ciel parfait dont nous ne profiterons pas.

L'avant-midi est happé par mon sommeil

△ △ △

M. et moi nous disputons comme deux chaussures usées ne voulant pas suivre la même route. Je me ferme. Je suis une pierre, sourde au monde qui m'entoure, inconsciente des autres pierres.

La cascade, en se précipitant, soulève une bruine, qui touche ma surface, l'adoucit et la creuse

△ △ △

À contre-jour, brillante qu'elle est, l'eau semble gelée sur la falaise. Là-bas elle prend plutôt la forme d'un nuage vertical, tellement fin que je pourrais le déchirer... si seulement ma main l'atteignait.

La métamorphose n'est qu'apparente; seul mon point de vue y participe

△ △ △

L'eau qui passe ne revient pas.

C'est pourtant toujours la même, immuable, qu'il neige ou qu'il grêle

△ △ △

Le sommet lointain grossit imperceptiblement à chacun de mes pas. Un versant coulisse vers la gauche; l'autre, vers la droite. On dirait des panneaux peints en vert que des machinistes invisibles mettraient en mouvement pour changer le décor, amorcer le passage d'un tableau au suivant.

Mais la scène n'arrive jamais. C'est sans cesse au spectacle de la montagne que j'assiste, au glissement des différents plans qui, les uns devant les autres, se montrent puis se cachent discrètement, sans même qu'on le remarque, dans une sortie tout à fait réussie.

Ces images ne monteront plus sur les planches. Sitôt disparues, elles sont remplacées, englouties comme les visions précédentes appartenant au chemin derrière soi. N'existe que

l'instant du jeu, les gestes sans chair du paysage, que mon propre mouvement anime en partie, à chaque secousse de mon corps qui monte ou descend d'un cran alors qu'il prend appui sur le sol.

Des sauterelles, quelques animaux aperçus sur la falaise, plus petits qu'elles encore, viennent me rappeler l'extrême réalité de la montagne

△ △ △

Une patte se déplie gracieusement et reste suspendue entre ciel et terre. Tout le corps, en équilibre parfait sur la roche, tend vers le haut, léger. La patte se pose, l'autre se met en branle. Puis la tête de l'animal se tourne. L'espace d'un instant tout se fige. Sauf les nuages, qui continuent leur course avec le vent

△ △ △

La tête renfoncée dans ma carapace, je prends conscience d'être en vie, sur la terre, en cet instant qui m'est donné. D'être la seule maison qui tienne

△ △ △

L'averse cesse. J'entends à nouveau, parmi le silence, le torrent et le frémissement des herbes lumineuses. Les nuages forment un couvercle étanche sur la cuvette où je me trouve. Les pentes grises foncées, rayées d'une verdure maladive qui semble dégouliner sur elles, forment un étrange arc-en-ciel, comme sur une planète dont l'atmosphère serait différemment composée

△ △ △

Nous sortons de la salle à manger du refuge sous la pluie battante et dans la noirceur la plus complète. À l'aveugle, nous escaladons les talus et cherchons la tente. Quand nous y entrons, le fond est imbibé. Nous l'essuyons, gonflons les matelas et isolons les pourtours avec tout ce que nous avons de vêtements imperméables : les duvets ne doivent plus toucher la paroi.

Les éclairs illuminent l'espace à travers mes paupières closes. L'orage s'abat. Les bourrasques, lorsqu'elles retombent, donnent parfois l'impression d'une accalmie, mais la pluie fond à nouveau sur la toile, drue comme la colère

△ △ △

Le matériel a tenu le coup tant bien que mal. Le couvercle de nuages s'est entrouvert. Sur les crêtes, il a laissé le noir saupoudré de blanc.

Le lac, ridé par un vent glacé charriant son lot de gouttes, emprunte une teinte verte et profonde. Sensation rare, je n'ai ni chaud ni froid.

Les sommets se noient dans la grisaille. D'eux, on n'aperçoit plus qu'un chevauchement de parois formant un camaïeu de gris clairs. La pluie, devenue plus dense, a tôt fait de tremper mes mollets, qui se glacent.

À l'abri, nous enfilons nos pantalons. Une forme humaine monte péniblement, recouverte d'un poncho. Une fois son sac volumineux enlevé, elle s'avère être un maigre monsieur qui dit avoir soixante-dix ans... Il se repose sous le rocher, échange avec nous quelques paroles, et repart, d'une absolue fragilité, le vent contre lui

△ △ △

Le sentier devient de plus en plus boueux sous les remontées mécaniques arrêtées. Nous dévalons la pente en glissant plus qu'en marchant.

Il pourrait être n'importe quelle heure

△ △ △

Le chemin sans la contemplation, même furtive, de la montagne se vide de son sens. Il demeure visible à mes pieds, mais il y manque l'espace ouvert par lui devant et derrière, que les nuages ravalent.

La montagne, sans le chemin courant sur ses pentes, se referme elle aussi sur elle-même. Elle n'est plus qu'une image dénuée de possibles

△ △ △

Nous marchons au hasard dans la station de ski pour trouver une porte déverrouillée parmi toutes ces bâtisses désertes. Bien sûr, aucune ne l'est. Le soleil se montre, mais à peine, comme pour nous rappeler moqueusement son absence glaciale.

Nous étendons notre matériel humide et buvons de l'eau chaude dans l'espoir que nos corps recouvrent leurs esprits. Des gouttes se remettent à tomber. Montant en hâte sur un talus avec notre matériel en vrac, nous réassemblons les morceaux de notre abri – notre intérieur – face à la nature appelée à devenir de plus en plus hostile.

Le but de ce que nous faisons se dérobe sous mes pas. Pourquoi marcher au sein d'une nature qui ne veut pas de nous, tout seuls comme des cons?

△ △ △

Quelques nuages isolés s'accrochent encore au ciel. Les sommets ont retrouvé la netteté de leurs contours. Ceux couverts de neige surgissent à l'arrière-plan, sans autre point commun avec les montagnes verdoyantes que la hauteur

Près des granges écroulées et du terrain de football en gazon synthétique, le paysage se renverse dans la flaque qu'a laissée l'orage. Le soleil glisse jusqu'à nous et vient en brouiller le reflet, qu'un vent léger fait trembler. L'image se noie.

Les vaches sont aujourd'hui aussi impassibles qu'hier, quand la nature se déchaînait. Affalées sur le sentier, elles mâchent encore l'herbe. Dans leur monde, il ne semble exister ni mauvais ni beau temps.

La fleur cousue sur le chapeau de M. continue de réagir à la lumière, malgré les jours qui ont passé depuis qu'elle a été cueillie. Elle se ferme quand le ciel se couvre, se rouvre quand les nuages ne sont plus au rendez-vous. En même temps, elle reflète nos humeurs, plus souvent qu'autrement dépendantes des caprices du soleil.

Nous sommes des fleurs qui, sous la pluie, se referment et penchent la tête

△ △ △

Les chemins, les torrents, les routes irriguent la vallée, en hommes, en eau, en nourriture, tel un réseau de veines complexe

△ △ △

Vite le bleu du ciel s'emplit de blanc, comme une toile qui redeviendrait vierge. Mais cette blancheur laiteuse n'est pas la même que celle des sommets d'une éclatante profondeur, quoiqu'elles aient en partage une même vacuité

△ △ △

La pluie d'hier me permet d'apprécier la présence paisible de la montagne aujourd'hui.

La douleur de la montée me fait savourer d'autant les quelques mètres de plat au col.

Les cimes tranchent sur le ciel bleu; les pentes vertes, sur les cimes blanches.

La frontière entre les sommets et les nuages se brouille, comme l'horizon devient parfois indiscernable au large.

Là-bas, la vapeur semble à deux doigts de se précipiter en neige

△ △ △

Tout en haut, les bouillons où naît la cascade.

L'eau tombe comme au ralenti, pareille à des filaments de ouate qui se distendent et se resserrent. Ce mouvement semble détaché de la rumeur violente, comme s'il était voué à se répéter sans bruit

△ △ △

Sur les tablettes de l'épicerie du village, nous ne trouvons que quelques conserves hors de prix qui présentent peu d'intérêt pour la randonnée. Nous faisons donc de l'auto-stop vers la ville la plus proche, située à l'écart de l'itinéraire

△ △ △

Je confie, non sans inquiétude, mon carnet à la poste, avec un disque contenant les photos de voyage prises à ce jour. Nous errons de-ci de-là et nous asseyons près d'une fontaine, pour une fois plus décorative que fonctionnelle. Je suis fatiguée.

Fatiguée de n'être nulle part chez moi, pas même dans les campings où nous passons en catimini pour économiser un peu. De dépendre de la météo et du bon vouloir des gens pour assurer mon bien-être. Ma capacité de contrôler les événements se résume à peu de choses : où je ferai le prochain pas. Et encore! La marche dépend davantage des contraintes extérieures que de ma volonté.

Avec notre pouvoir d'achat réduit – au sens où nous pouvons seulement nous charger de l'essentiel –, j'ai l'impression que les gens nous considèrent un peu comme des sans-abri (ce que nous sommes, en quelque sorte), c'est-à-dire nous considèrent peu. Seuls nos bâtons de marche et la carte bancaire que nous avons le luxe de sortir de temps en temps nous épargnent le statut de paria, en nous concédant celui plus en vogue de « jeunes randonneurs », un peu écartés de la période de l'année et de la portion d'espace normalement réservées à cette activité, tout de même!

Les voyageurs, eux, ont l'habitude de fréquenter les hôtels, d'acheter des souvenirs, d'aller au restaurant, d'utiliser des moyens de transport. Nous n'avons que nos jambes, et nos sacs dont nous déplions le contenu pour en faire un refuge, fragile tissu nous séparant du dehors. Le long du chemin, cette situation revêt un sens profond; nous avons une raison d'être. Mais ici...

Entre le nomadisme et l'errance, il semble qu'il y ait un seul pas à franchir

△ △ △

Nous avons la chance d'être ramenés en voiture dans le village précédent, les sacs lourds de victuailles et de produits pour imperméabiliser nos vêtements, sans oublier une bâche qui, étendue sous la tente, devrait nous permettre de rester au sec

△ △ △

Nos vêtements flottent dans l'ancien lavoir, au centre du village formé par un stationnement vide et un bar fermé jusqu'à dix-sept heures. Hormis cette *infrastructure*, nous avons tout ce que des clochards-randonneurs-écologes de notre espèce peuvent espérer : des toilettes publiques, l'heure grâce au clocher de l'église et des poubelles comprenant le recyclage.

J'enduis de graisse le cuir de mes bottes. Il boit et fonce, redevient lisse, pendant que mes mains calleuses s'affairent.

Les adolescents du coin se rassemblent, quelque peu déconcertés que quelqu'un d'autre squatte leur place. Après des manifestations d'ennui de toutes sortes (cigarettes fumées les unes après les autres, cris, bousculades), ils remontent en selle sur leur scooter en se donnant rendez-vous dans la « grande ville », devant la gare : un endroit où il est toujours de mise de tuer le temps.

Les nuages descendent; d'autres semblent venir d'en bas, de la terre même, comme des naseaux d'une bête endormie. Ils s'amuse à pénétrer les pages du journal, les tissus que j'ai sur le dos, et à freiner le séchage de nos vêtements.

L'église se résume à sa silhouette noyée dans le brouillard.

Nous ignorons ce qui nous attend.

Ne pas penser; en rester au geste que je fais. Il n'y a rien à comprendre. Ou seul un être suprême sait ce qu'il en est ou... la révélation aura lieu quand je serai occupée à tout autre chose, comme il arrive que certaines connaissances mettent des siècles à éclore en soi

△ △ △

Une lumière apparaît derrière la vitrine. Nous rangeons nos choses. Je m'aperçois que M. a fait, sans me le demander! une incision dans mon sac pour qu'une sangle y passe. Cela m'irrite comme s'il avait forcé ma chambre secrète ou, pire encore, lu par-dessus mon épaule.

Nous entrons dans le bar étroit comme un salon. Deux tables sont occupées par un groupe de vieux et un couple.

La serveuse se penche pour poser nos bières. Elle a la peau très pâle d'un spectre. Des cartes postales vieillottes finissent de jaunir sur un support de métal rouillé. Les clients discutent mollement ou s'apostrophent d'une table à l'autre. Le village s'assombrit à travers la vitre.

Les cheveux poivre et sel, l'homme barbu se retourne et nous demande où nous comptons dormir. Nous répondons que nous n'en savons rien. Il nous invite chez lui. J'accepte. Je ne sais pas quoi ajouter; alors je me tais. Une joie immense commence à élargir ma poitrine, pareille au sentiment qui m'envahit au col, devant la magnificence du paysage. Le bonheur de recevoir un don. D'être témoin de la gratuité d'un geste

△ △ △

Le plafond est haut. De rares meubles occupent l'espace, décoré par des souvenirs de voyage : sculptures de bois, narghilés. L'homme nous montre *notre* chambre. La femme nous apporte la literie. Entre les murs de plâtre inégal et barbouillé, j'éprouve un plaisir fou à déplier les draps, qui dégagent une forte odeur de lessive. Je secoue la lourde couverture. Cela me rappelle aussitôt, comme si j'y étais, la sensation suave de se glisser dans un lit.

Au centre des assiettes sont disposés les couverts, sur une serviette de papier rouge

△ △ △

Les fruits n'en finissent plus de s'offrir à nous. Tombés, ils pourrissent. Mes pieds s'y enfoncent. Les guêpes bourdonnent dans le sucre.

Des hameaux sont juchés sur les hauteurs. Autour d'eux, les arbres semblent avoir été coupés pour que les maisons reposent dans une flaque claire de verdure.

Des kilomètres de brillants câbles électriques s'étirent et s'entrecroisent, au dessus de d'autres villages qui dorment au fond de la vallée, comme autant d'îlots.

À nouveau, la montagne s'avance vers nous, s'ouvre. La forêt cède la place à des pâturages, avec leur lot de murets branlants et de chalets de pierres aux volets clos. Sur une grande étendue plate, couverte d'une végétation épaisse, nous étendons la nouvelle bâche.

Les nuages s'auréolent de rose. La lune monte. Tout s'éteint. Quelques clochettes de vaches, lointaines, et le souffle du brûleur se font entendre

△ △ △

Les herbes sont couvertes de rosée, et l'air, gorgé d'une eau froide. Pour l'instant, la lumière s'est seulement acheminée jusqu'au centre de la vallée. Sur un versant, les quelques maisons et les plantes en bénéficient déjà, alors que sur l'autre, les choses et les êtres dorment encore. Les papillons, fermés comme des livres, s'accrochent aux tiges.

Nos mains se glacent au contact des poteaux et de l'eau sur la toile. Nous avons une paire de gants, un gant chacun donc, que nous échangeons pour réchauffer notre autre main. Le soleil avance et nous touche. Les fils d'araignée scintillent, délicats ponts tendus entre les plantes.

Nous partons, rejoignant tantôt l'ombre, tantôt la lumière, selon les inclinaisons de la pente, l'inclinaison de la Terre et la densité de la vie qui s'est implantée par-ci par-là.

Dans le boisé c'est le soir.

Je soulève une pierre pour cacher ma crotte et mon papier de toilette. J'en soulève une autre... Chacune est déjà occupée par l'œuvre plus ou moins récente d'un randonneur, qui l'a dissimulée, comme le font les chats.

Deux vieillards aux cheveux blancs marchent aux côtés de leurs ânes chargés de valises, qu'ils tiennent par la bride

△ △ △

Un moulin à eau miniature tourne à proximité du refuge. J'entre dans la cabane de bois qui abrite la « toilette ». Le plancher percé donne sur le ruisseau, qui lui-même se déverse dans le torrent où plus tôt j'ai rempli ma gourde. Le papier est emporté par le débit

△ △ △

Je marche avec intensité, dans un état second, puis mes jambes s'appesantissent. Je me répète que l'énergie vient par saccades, qu'il en reste toujours, malgré ce que l'on sent ou *croit* sentir.

Les monts s'écartent comme des rideaux de scène. C'est moi qui suis immobile, même en marche, dans l'attente du spectacle qui débutera au col. Derrière la ligne de crête, les hauts et lointains sommets réapparaissent. Des plaques de neige s'étalent sur eux, à la limite entre ciel et terre. Légèreté et lourdeur.

Pendant ce temps la planète vole

△ △ △

À sec, nous nous rendons à une ferme laitière non loin et franchissons allèges les derniers mètres qui nous en séparent. Un gros chien nous accueille en grognant et en jappant. Je fais quelques pas en arrière, sans le fixer dans les yeux, forte des enseignements que nous avons glanés au sujet des chiens gardiens de troupeau (une femme s'est fait mordre récemment).

Le maître sort et nous dit d'avancer. Nous n'obéissons pas. Il se met à nous aboyer dessus à son tour, à nous dire que nous pouvons repartir avec nos bouteilles vides, cela ne l'empêchera pas de dormir! Assoiffés, nous ne rétorquons rien à ses attaques.

Il nous tend nos bouteilles. De manière inquiétante, il est devenu presque aimable et nous demande notre itinéraire en souriant... Nous repartons au plus vite.

La perfidie de cet homme m'a traversée. Parce qu'il était sur son territoire et que nous avions besoin de lui, il a exercé son pouvoir sur nous, qu'il croyait légitime! Je sais pourquoi j'aime être seule en montagne.

Nous, qui comptions boire d'un trait nos bouteilles et les remplir à nouveau, sommes à nouveau rationnés. Nous calculons les gorgées que nous pourrions prendre durant les deux prochaines heures qui nous séparent d'un refuge et avalons deux lampées insuffisantes pour calmer notre soif.

Les vaches bloquent le chemin, debout ou vautrées par terre, les yeux cerclés de mouches. Une fois une de nos bouteilles vide, nous la remplissons à une cascade, peu inspirante malgré sa limpidité en raison des dizaines de bêtes qui défèquent dans les parages. Le chemin disparaît au croisement d'un ruisseau.

La pente n'est pas abrupte, mais n'offre aucune surface plate à nos mollets pleins d'acide lactique qu'aucun liquide ne vient dissoudre

△ △ △

En quittant la tente, je crois pénétrer dans un chapiteau. Une cloison noire et ondulée encercle l'immense espace où je me tiens, encore agrandi par la nuit. Le ciel laisse voir d'innombrables étoiles.

Ici, le décor seul constitue le clou du spectacle. Son immobilité se meut en une intense vibration à laquelle le cosmos participe en entier. Ma peur – celle d'écrire des phrases anodines, d'échouer... à je ne sais quoi d'ailleurs – se dissout au contact de toute cette matière inanimée à des années-lumière de moi, dont je suis pourtant faite.

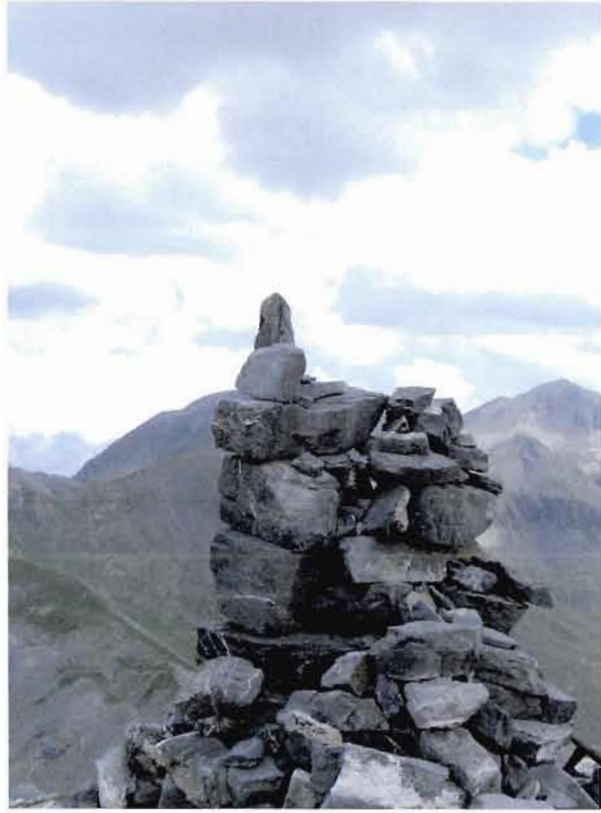
La terre se soulève, tremble, se plisse, s'érode, retourne à elle-même. Les pics les plus acérés finissent en poussière. Qu'est-ce que la plus haute montagne au regard de l'univers qui enfle, de plus en plus vite, en expansion dans rien?

Ma seule certitude est d'être un fragment de tout cela. Un amas d'univers, aussi

△ △ △

Je réalise que la réalité humaine n'est qu'une de celles qui se côtoient sur terre, chaque espèce ayant sa perception des choses, ne serait-ce qu'en raison de sa taille ou du filtre de ses sens. En dehors de toutes ces sensibilités, il y a la réalité en soi, aveugle et sourde, à jamais inaccessible. Pourtant, je suis là à la regarder ne pas se voir, ne pas s'entendre, ne pas se livrer. Au fil des pas, je crois aussi distinguer de ma culture l'animalité qui me fonde. Les conventions, les a priori, les valeurs, les croyances se distancient de mon être, comme les règles d'un jeu auquel je ne jouerais plus.

De manière paradoxale, je me rapproche ainsi de mon humanité, en prêtant à l'univers ma conscience







Soir

Carnet 3

Le ciel bleu cède la place aux nuages, contre lesquels les cimes viennent s'appuyer; puis ils se postent entre les montagnes et nous.

Nous nous disputons sur le chemin qui marche sur un fil, trait serpentant d'un bord à l'autre de la crête, nous qui devrions pourtant être au sommet de la gloire.

Ma tristesse se loge dans les replis de la terre, dans les vallons qui n'en finissent plus de se creuser, là où l'eau se rassemble. Elle s'évapore et revient

△ △ △

Nous sommes deux sur cette voie. Il y a la petite Marie cassée, celle à la voix brisée, quasiment inaudible; et il y a la forte. C'est elle qui gravit les montagnes. Elle dit à l'autre : « Ne t'en fais pas. Je suis là. S'il arrive quelque chose, je t'aiderai. » Et la petite, rassurée, continue de mettre un pied devant l'autre, même si, au fond d'elle-même, elle ne s'en croit pas capable.

L'autre veille sur elle. L'autre est là.

Parfois, la forte la prend sur son dos. Elle fait des exploits. Ses muscles se surpassent. Sa volonté ne connaît pas de limite. Mais arrivée au col, épuisée, elle s'efface. Ne reste plus que la petite, qui se demande comment elle a bien pu arriver jusque-là.

Elle ne réalise pas qu'elle s'est, toute seule, comme une grande, portée jusqu'ici. Qu'elle n'a besoin de personne d'autre

△ △ △

Sans cesse, des objets que j'ai négligés de ranger nécessitent que j'éventre mon sac à nouveau. Il faut dire que nous sommes avec deux randonneurs rencontrés hier, ce qui brise notre cadence habituelle.

Cela faisait longtemps que nous n'étions qu'en vase clos pour tout faire : la nourriture, coupée en parts égales; le lavage où l'un frotte, l'autre tord... Malgré cette proximité, faire l'amour n'a pas été évident. Nous étions soit trop épuisés, soit sales, ou propres mais dégoûtés d'avoir à nous salir, la douche suivante n'étant pas pour bientôt.

Un de nos compagnons de route ne comprend pas que je m'isole pour écrire. Sur le ton de l'humour, il me demande pourquoi je boude. De la même manière, M. m'interrompt encore au milieu de mes phrases. Je perds alors le fil et me mets en colère.

Écrire et marcher dans ces conditions sont peut-être inconciliables

△ △ △

Nous mangeons avant le col, presumant qu'il y aura trop de vent pour que nous puissions nous y arrêter.

Le couple qui nous croise nous soumet à l'interrogatoire de routine : « Depuis combien de temps marchez-vous? D'où êtes-vous partis? Combien portez-vous? Où comptez-vous aller? » Autant de questions pour juger notre performance et peut-être la comparer aux leurs, bien qu'eux-mêmes soient aujourd'hui montés en voiture.

La femme nous a vus, à travers sa fenêtre, marcher sous la pluie. Elle nous a trouvés courageux, dit-elle. Cette phrase gratifiante est aussitôt contredite par une autre : « En même temps, vous pouvez : vous êtes jeunes. »

Encore une fois, nous comprenons que nous ne pouvons attendre de reconnaissance de quiconque, ni des randonneurs de passage, obsédés par les aspects techniques et matériels, ni des montagnards, pour qui nous cheminons sur un parcours normé ayant une forte dimension symbolique. Faire ce GR d'un bout à l'autre a valeur de rite de passage. Parce que nous avons emprunté une variante du trajet (avons contrevenu à la règle sacrée), notre pratique de la montagne se confond maintenant avec une vadrouille dénuée de sens. Nous sommes rejetés par une « tribu » qui n'est même pas la nôtre

△ △ △

Si ce n'était de la balise située au col et des salutations entre marcheurs, échangées dans une nouvelle langue, rien n'indiquerait que nous nous trouvons sur une frontière. Tout autour, la géographie ne parle que de continuité à travers l'espace et le temps sans borne, et de rupture, mais de celle des falaises vertigineuses dégringolant dans le vide, sans nulle oreille pour les entendre.

La séparation de la terre en territoires et des humains en camps adverses et inégaux, qui ne durent jamais qu'un temps, m'apparaît ici dans sa dimension tout illusoire. La montagne est la seule autorité ayant cours. Elle commande chacun des pas qui la foulent, le climat (l'altitude allant de pair avec des degrés Celsius gagnés ou perdus) ainsi que la faune et la flore qui l'habitent.

Le col piétiné par les milliers de marcheurs qui viennent en haute saison, et le chemin élargi jusqu'à conquérir le versant témoignent, soit, des répercussions de l'homme sur l'environnement, mais sa trace s'arrête là.

Aucun drapeau n'a jamais su troubler la paix de la lune

△ △ △

Je pense avoir un caillou sur le devant de ma botte, mais il n'y a rien. Le mal vient de l'intérieur de la cheville, lancinante brûlure qui se fait de plus en plus prégnante et diffuse à mesure que je marche.

M. se rappelle le conseil du père de famille qui nous avait invités à manger : frotter le feuillage de certaines fleurs sur les meurtrissures. Je m'exécute, prends un bain de pied glacé, suivant les conseils de M. cette fois, et étend sur la zone douloureuse de la cendre sacrée ramenée de l'Inde par mon amie S. « Pour les situations difficiles », m'avait-elle dit. Je mélange toutes les magies et les médecines à portée de main, et j'y prête foi, car demain nous avons quatre heures de marche avant de parvenir à la ville.

Le glacier grisâtre se tient devant les nuages tout aussi gris. Le disque argenté du soleil glisse derrière eux. Il surgit et promulgue un instant sa chaleur à mon corps défait. Les cascades serpentent. J'écoute le vent se lever puis se taire. Mes oreilles refroidissent, mais mon visage savoure sa caresse.

La nature tantôt heurte, tantôt soigne, parfois fait les deux du même souffle

△ △ △

Je grimpe sur la colline derrière. Les sapins. Un sentier s'enfonçant dans la montagne. Le *mont tout blanc*. Cela ressemble à un décor en deux dimensions. Mais je suis bel et bien assise dans ce panorama, puisque les nuages perpétuent leur mouvement, que le vent continue de s'emballer dans le pavillon de mes oreilles. Je sais que sur le glacier là-bas, j'aurais froid et de la neige jusqu'aux genoux. Si ça se trouve, j'y mourrais.

Et pourtant, malgré le chemin qui s'y dessine, le paysage conserve quelque chose d'irréel... peut-être parce que, pour une rare fois, j'y prends part comme spectatrice, ni en sueur, ni stressée par l'avancée des nuages ou le trajet qu'il reste à faire.

Après m'avoir fait prendre conscience de mes forces, la montagne pointe maintenant mes limites.

J'arriverai la dernière demain. Je n'aurai pas le dernier mot

△ △ △

À force de me tourner dans un sens puis dans l'autre, mon sac à viande et mon duvet s'entortillent autour de moi, devenue une sorte de larve en train d'éclore. Je me recroqueville dans un coin de façon à laisser libre la place dont M. a besoin pour ranger ses affaires. Comme toujours, j'enfourne le sac de couchage. Le bout a pris l'humidité à cause de la pluie, mais la bâche diminue grandement l'ampleur des dégâts. Je range ensuite mes choses dans leur emballage, en courbant l'échine. Le toit me semble bien bas ce matin, la tente, trop étroite pour deux

△ △ △

Les granges écroulées me rappellent des épaves à moitié enfouies dans le sable et rongées par la rouille, qui se dévoilent avec le retrait de la mer, se cachent à son avancée. Certaines roches pourraient être du bois ayant longtemps été charrié, blanchi par l'eau.

Je fais chaque pas en me concentrant sur ma cheville. Tout mon être tend vers elle. Mon souffle, mes muscles, rien de tout cela n'a d'importance au regard de cette faille sur laquelle mon rythme se cale, je veille.

Tout l'espace bat, que ce soit l'air, la roche ou l'eau, ou mon corps, fait d'air, de roche et d'eau

△ △ △

Là où la montée prend fin, je remercie je ne sais qui ou quoi de m'avoir permis de parvenir jusqu'ici, dans ce paysage de glaciers impossibles. Nos compagnons de route sont loin devant. et j'accepte non pas de perdre, mais de me mesurer à nulle autre que moi. De me fier à mes propres valeurs pour donner une signification à cette expérience, et non pas à celles de mes semblables, plus souvent qu'autrement aveuglés par la peur et l'égoïsme.

Plus encore, je m'en remets à l'amoralité de la montagne, à son caractère *in-humain*. Face à son indifférence la plus totale, je me sens pourtant accueillie, comme si on me manifestait plus d'ouverture que j'en ai jamais été capable à mon endroit.

Le paysage de la défaite est le plus beau qu'il m'ait été donné de voir, car le désir n'y est plus

△ △ △

Les prés exhalent de la fumée, comme des volcans en phase de s'éveiller après un long sommeil.

L'hélicoptère tourne autour du sommet et disparaît dans la vapeur. Le bruit du moteur reste.

Les nuages s'enroulent autour de la pierre. Les vaches paissent mollement, puis se déplacent d'un ou deux pas

△ △ △

Derrière le clocher apparaît la montagne, quand je m'attendais à y voir les nuages et le ciel. Même après tout ce temps passé dans son ventre, je me surprends à la découvrir en levant les yeux

△ △ △

J'aurais cru que me trouver dans une chambre d'hôtel serait merveilleux après tant de nuits passées sous la toile; mais je suis dédaigneuse. Du lavabo bouché qui se vide au compte-goutte en laissant une trace brunâtre sur l'émail, de l'oreiller sans taie, maculé de taches de salive, des couvertures. J'ai l'impression d'être dans la maison d'un étranger qui ne me reçoit pas de bon cœur, mais seulement parce que j'ai de quoi payer.

J'ouvre la porte pour faire entrer l'air frais du dehors.

Sur le balcon, nous préparons à manger pour quatre : les deux randonneurs sont toujours avec nous. Les crêtes tracent une zone de démarcation entre le ciel noir et les montagnes, à peine plus sombres. Je mords dans la viande blanche. J'avale des tomates, des haricots et des petits pois. Il y en a assez. Et même plus qu'il n'en faut!

Nos compagnons nous quittent. Il nous reste encore à laver et à tordre le linge, nous qui préférierions user de nos dernières énergies pour profiter du lit et de la propreté de nos corps. Nous étendons le tout sur les chaises et les cintres, puis nous couchons sur un des deux matelas, la peau douce de l'un touchant la peau douce de l'autre

△ △ △

Le soleil se lève derrière un ciel couvert. Le *mont tout blanc* refuse toujours de se montrer

△ △ △

La langue a changé avec les aliments offerts sur les tablettes. Nous mangeons un sandwich, buvons un café, traînons en ville...

En début d'après-midi, nous partons.

Au moment où j'appuie pour la dixième fois le poids de mon sac et le mien sur ma jambe droite, la douleur à la cheville refait apparition... elle s'en va. Je continue d'avancer.

Elle revient. S'efface. Revient une autre fois, irradiant tout le devant de mon pied. Je m'arrête et pose mon sac.

J'ai peur.

Peur d'entrer dans la montagne, accompagnée de cette douleur, même ténue, même sporadique. Si cela empirait... Si je me retrouvais incapable de marcher là-haut, à des kilomètres d'une route carrossable.

Le rendez-vous conclu avec nos compagnons de route, l'impossibilité de demeurer une nuit de plus dans cet hôtel inhospitalier et cher, l'oisiveté, l'habitude de déterminer les prochaines étapes, de faire le plein ensuite; tout cela avait concouru à ce que ma cheville se fasse discrète.

Le sommet du *mont tout blanc* semble sur le point d'apparaître, mais les lambeaux de nuage continuent de se mouvoir sans jamais s'en défaire.

Marchant en sens inverse, nous passons devant des buvettes, sans y boire

△ △ △

Après avoir expliqué de long en large à mon assurance où, quand, comment et pourquoi j'ai mal, je me rends à la clinique où je reçois un diagnostic de tendinite, paraît-il banal compte tenu du fait que je marche sans arrêt. À la pharmacie, j'achète, comme on me l'a prescrit, des médicaments anti-inflammatoires, une attelle de tissu élastique et un bain de pied dont je comprends mal l'utilité, sans compter que j'ignore comment je parviendrai à en faire usage.

Nous prenons l'autobus vers un camping à partir duquel il sera possible de rejoindre le GR.

À ce croisement de route, en train de faire de l'auto-stop, je me sens pour la première fois *en voyage*, c'est-à-dire un peu n'importe où et sans projet défini.

Mon carnet demeure fermé. L'encre sèche

△ △ △

Nous sommes les seuls campeurs. En haut de l'emplacement, la montagne dentelée se couvre, comme si un dragon exhalait un air fétide et brûlant dans la froidure des cimes.

Ma carte téléphonique me laisse à peine le temps d'enregistrer sur le répondeur de mon frère où ma tendinite et moi nous trouvons.

Je sais que ma voix était lasse. Je regrette de ne pas avoir adopté un ton plus joyeux et rassurant tandis que je bois une bière dans le réfectoire vide. M. est assis devant des photographies noir et blanc de la montagne, sous les cornes d'un bouquetin, mort depuis quand? L'homme de l'accueil rit par intermittence, des écouteurs sur les oreilles

△ △ △

La montagne finit de se terrer. Le monstre est dans sa grotte. Je suis ici à une distance raisonnable de lui

△ △ △

La pluie s'abat sur la toile, de plus en plus violente. Le tonnerre gronde.

Je réalise combien les multiples facettes de la randonnée m'ont occupée les dernières semaines, mesurant le vide que cette trêve crée en moi. Demain, je dormirai, à des lieues de l'espace et du temps; je m'extraurai du paysage, pour mieux y revenir, je l'espère

△ △ △

L'humidité atteint mes fesses. J'imagine l'eau, qui a pénétré le fond de la tente, engorger chaque alvéole du tapis, chaque plume, puis mon drap. Je me rendors, mais sans possibilité de fuir, puisque même mes rêves tentent de composer avec l'humidité grandissante.

Je sors la couverture de survie, la glisse entre le matelas et moi, la rabat et me couvre de mon duvet. Bonne nouvelle : je ne sens plus le textile humecter ma peau, mais la pellicule y adhérer.

Je tourne dans « mon lit », le froissement accompagnant le bruit des gouttes, qui s'espacent. Je n'ai ni faim ni réellement froid; j'en ai juste assez de l'inconfort.

Ma maison laisse filtrer l'espace extérieur. Forcée à la sédentarité, voilà que même elle m'est interdite

△ △ △

Le clapotis continu de la tuyauterie. Les lavabos étincelants. Je prends une douche en veillant à remplir la bassine; elle s'achève trop vite. Je saupoudre du produit, qui ne se dissout qu'à moitié, et trempe mon pied. L'eau est tiède et en quantité insuffisante pour atteindre ma cheville.

Je me confonds avec les fragments épars de mon bagage, taches de couleur sur la porcelaine blanche. Je suis moi-même un tissu humide et chiffonné qui passe le temps. Je lis tous les

textes explicatifs qui composent notre guide, note les endroits où je suis passée et ceux où j'aurais dû me rendre, hier, aujourd'hui, le long d'un trajet qui n'est plus que fantasmé... Je ne sais pas du tout ce que nous allons faire. Entre mon pied, le matériel qui s'effiloche, les conditions inclementes... Je sais pourtant que je ne suis pas encore allée au bout de mon projet. Y a-t-il un bout? Y a-t-il même un projet?

Je n'ai pas réussi à rencontrer la montagne par le langage. D'ailleurs, comment l'aurais-je pu? Je ne connais rien au vocabulaire que les scientifiques ont inventé pour en décrire les différents aspects, rien à celui que les montagnards ont forgé en y vivant. Je ne suis pas des leurs.

Je ne connais que quelques mots, venus d'un tout autre monde, d'une existence en ville, entre les murs de maisons façonnées par mon père, les pages des livres et les clôtures de la cour où ma mère ôtait les mauvaises herbes.

J'ai connu une sorte d'enfermement créatif.

J'ai d'abord perçu les paysages entre les parois de mon propre corps. J'y ai exploré avant l'heure l'immensité et la profondeur de la mer, les contrastes de la montagne. Mes paysages intérieurs d'eaux et de pierres.

Puis les mots sont venus me séparer de l'espace en le nommant. L'appeler.

Je suis petite. Je marche sur l'asphalte familier du trottoir et des ruelles. Sitôt arrivée à la campagne, je n'emprunte plus que quelques itinéraires, comme si cet espace inconnu ne pouvait être parcouru davantage. J'apprivoise la nature par petites touches : l'herbe sous la plante des pieds, le flot de la rivière où je me baigne, les fourmis qui marchent sur mes mains, le bois qui brûle, le bois que mon père travaille. Le lac que je contemple, si je me risque à y nager, c'est en en touchant le fond. Le quai n'est jamais loin.

La distinction entre ville et campagne se brouille. Je reconnais la pierre dans la brique et les hangars de tôle. Je réalise que l'espace est ouvert, que les frontières existent, mais ne sont pas celles que je croyais. Les limites viennent du dehors, de l'environnement même, de mon corps qui s'y frotte.

Mes frontières intérieures s'effritent à leur contact. Je peux aller où je veux. J'irai.

Ouvrir des chemins qui me ressemblent

△ △ △

La montagne est cachée dans la brume. La pluie n'en finit plus de rider les flaques. Mes pieds demeurent gelés, ce qui va de soi, car je suis immobile

△ △ △

Il y a ces cimes inaccessibles, à la fois magnifiques et effrayantes, peut-être encore habitées par les monstres d'autrefois. Il y a ces courbes douces qui se perdent dans la lumière, empruntant à toutes les tonalités de la couleur et du noir. Il y a ces pentes qui glissent dans la vallée, couvertes d'arbres minuscules formant un tapis de mousse. Il y a ces cascades qui se lancent dans le vide, sans penser.

On dirait, parfois, que la montagne n'est pas faite pour qu'on y aille.

En partant du point le plus lointain où mon regard peut se porter, je parcours l'espace jusqu'à mes orteils. Je tourne la tête à gauche puis à droite. Tissu de sons, de vent, de froid ou de chaleur, il m'enveloppe, aussi présent dans ses pleins que ses vides; me pénètre par tous les pores, à un rythme qui dépasse mon entendement.

Je continue de cheminer sur le sentier. Rien de plus réel que cette terre battue dont je sens la texture, que ces cailloux auxquels mes semelles se plient, que mes muscles, mes rotules et mes tendons qui s'adaptent, non sans effort, à la géographie du terrain. Mes yeux jaugent les obstacles à venir, et le reste de mon corps poursuit l'analyse. Cela va si vite.

Les mouvements ne se succèdent pas; c'est un long mouvement ininterrompu mais infiniment décomposé. Je chasse à mesure l'espace derrière moi. Il ne sera plus jamais le même. L'instant n'a lieu qu'une fois.

Quand la matière – mon corps, le chemin – me laisse un répit, je lève la tête, et le spectacle réapparaît, animé par son propre mouvement, et le mien, qui le fait se déplacer sans précipitation. Là-bas, cela demeure immobile, dirait-on : comme une île au milieu de la tempête.

Mes yeux se rivent à nouveau au sol. Les objets s'y bousculent malgré la lenteur de ma marche. Chaque changement m'est perceptible, à la fois en dedans et en dehors. Du dedans et du dehors

△ △ △

Le brouillard continue de stagner devant les plus hautes cimes, que je sais âpres et enneigées, donnant l'impression que les montagnes ne mesurent pas plus de mille mètres, mais les nuages se déchirent un à un sur un côté de la vallée et au dessus de notre tente. Ma bonne humeur revient.

Peut-être les feuilles n'ont-elles jamais cessé de doucement, mais j'étais trop occupée à courir du bâtiment des toilettes au sac de couchage pour y prêter attention. Les jours passés ici ont consisté à effectuer ce va-et-vient, à observer l'état du ciel, à faire chauffer de l'eau, à attendre le repas suivant et, plus souvent qu'autrement, à n'attendre rien du tout.

À présent, les événements décident à notre place. Le camping ferme ses portes demain. Nous avons assez de nourriture pour tenir durant les deux journées de marche nous séparant du prochain point de ravitaillement, assez d'argent en liquide pour y faire des courses et, surtout, assez confiance en mon tendon, que je tenterai de ne pas mettre à trop rude épreuve, en marchant durant des demi-journées, le temps de voir comment il réagira

△ △ △

La lune roule sur la ligne de crête découverte. En face, les nuages ont enfin déserté les sommets. Il n'en reste qu'un pan, peau de chagrin qui s'accroche toujours à la roche, qui n'en veut plus. Contre le ciel bleu marine parsemé d'étoiles, rares pour l'instant, les montagnes se découpent en noir et blanc comme des dessins à l'encre de chine, comptant une infinité de traits. La plume semble parfois avoir buté contre la fibre, laissant s'échapper une lourde goutte que le papier aura bu sans attendre.

Ce que le lavis des derniers jours a gagné en détails, il l'a perdu en pouvoir d'évocation. Le mystère révélé demeure pourtant une énigme.

Le *mont tout blanc* illumine le ciel

△ △ △

Je m'éveille, incapable de digérer l'énorme repas huileux que nous avons mangé. Comme la posture allongée ne semble pas appelée à améliorer ma condition, je m'assois et sors.

La lourde table de bois est tirée avec grand bruit devant un lavabo. Je m'assois dessus en espérant vomir. Des larmes s'abattent dans les verres de mes lunettes. J'aperçois à travers elles le reflet de mon visage, tordu par l'écœurement.

Une luminosité emplit la pièce, des pointillés texturent l'atmosphère, que gagne l'obscurité. Une bouffée de chaleur me submerge... De peur de m'évanouir seule ici, de me cogner contre la porcelaine et ne plus me relever, je m'enfuis dehors.

Je me loverai dans les bras de M. Je serai chez moi

△ △ △

Du champ roussi s'envole le pollen blanc, comme si nos duvets s'étaient vidés. Il fonce vers nous à chaque bourrasque. Le vent se change en bise. Les particules d'eau semblent se solidifier au contact de l'air et pénètrent les os.

Les nuages se nichent au fond de la vallée, perpendiculaires aux montagnes, aujourd'hui hostiles malgré le soleil et l'azur.

Je ne suis nulle part parmi elles. Je ne suis plus à la hauteur. Ma poitrine me brûle. Comment fait-on pour partir?

Réfugiée dans le restaurant d'à côté, les mains collées à la tasse brûlante, je laisse l'eau refroidir et la chaleur s'infiltrer dans ma chair en provoquant des spasmes qui vont s'espaçant, s'atténuant. Je risque un œil dans le guide, et étudie le trajet d'aujourd'hui et de demain... sans parvenir à le concevoir

△ △ △

Un homme lance sa ligne dans le torrent, la cigarette aux lèvres.

La douleur ressurgit.

Nous nous mettons à rêver. De la côte, de la mer, d'un camion avec un matelas, une lampe et une table pour écrire le soir. Nous parlons de ma cheville. Du dénivelé de demain – neuf cent mètres.

De ma cheville.

Pas à pas, nous acceptons que ce soit la fin. Dans la vallée escarpée, sous le ciel sans nuage, pendant que l'automne avance.

Tout s'efface : le chemin, les souvenirs du voyage, à quoi ressemble la montagne là-haut?

△ △ △

Nous rebroussons chemin. Un conducteur nous prend et nous ramène vers la ville où nous étions arrivés à pied quelques jours plus tôt, nous qui sommes habitués à passer, à partir pour ne pas revenir. La voiture aussi tourne en rond, s'embourbe dans les sens interdits, va et vient.

Nous embarquons dans un autobus à destination d'un village proche en espérant qu'une autre voiture nous y fera passer la frontière. Le véhicule se remplit d'enfants qui terminent l'école

△ △ △

Je vois la montagne se refermer. Elle me recrache, telle l'eau dans un vallon.

Je demeure aplatie entre un versant et l'autre, sans possibilité de m'y creuser un passage.

Je ne pourrai plus emprunter son chemin, m'élever, au fil de l'effort, lui prêter mon mouvement, parvenir au col et être saisie, d'un coup, par son étendue. Les pans du décor se rabattent déjà sur la scène, qui gagne en épaisseur l'équivalent d'un livre.

Même si je n'ai pas cessé de me déplacer, j'ai l'impression de quitter un seul endroit, un espace intime, comme si les montagnes étaient avant tout *la* montagne, singulière et définie; mienne. Mais radicalement autre

△ △ △

Nous faisons la tente pour la dernière fois, efficaces comme jamais, rodés.

Il reste une représentation à la pièce, serait-ce dans un théâtre quasi vide

△ △ △

La route proche m'éveille. La vallée est remplie de brouillard, empruntant, semble-t-il, sa forme aux reliefs. Ils sont intangibles, mais un sommet s'élève au-dessus du voile, comme pour faire un geste qui ne s'adresserait à personne...

Cette apparition est la preuve que nous sommes encore ensemble, la montagne et moi, malgré la distance qui se creuse.

Je suis grande (oserais-je dire forte?) désormais. Au fil des départs, j'ai appris que, hors du champ de ma perception, les êtres et les choses, invisibles et lointains, ne disparaissaient pas; que la montagne continuera d'exister si je m'en sépare, puisque de tous temps je l'ai portée en moi, tout comme elle a porté le poids de mon corps. Et continuera de le faire, peu importe l'apparence qu'elle viendra à revêtir.

En somme, ces reliefs ne sont qu'un des visages du réel

△ △ △

Nous ne savons que faire. Lever le camp ou laisser notre matériel en bataille? Pour aller où?

△ △ △

Je passe devant les boutiques aux côtés des autres visiteurs. Les vitrines me renvoient notre image. Tous ces corps, costumés selon leur pays d'origine, l'activité qu'ils pratiquent, leur âge, leur niveau social... J'appartiens maintenant à la face humaine et grimaçante de la montagne : l'industrie des sports d'été et d'hiver à son comble. À moins que ce ne soient mes propres yeux qui recommencent à décoder l'environnement selon des filtres trop humains, moi qui ne réduise mes semblables à leurs apparences...

À l'endroit où le glacier s'arrête, son rebord se soulève comme pour former des dents d'écume. On dirait qu'une vague furieuse s'abat sur la ville, sans bouger. En réalité, malgré son glissement, le glacier ne cesse de perdre du terrain en se retirant vers les cimes. Bientôt, il n'en restera que les affiches vendues aux touristes ou les panneaux explicatifs dans les musées

△ △ △

Contre toute attente, nous retrouvons nos compagnons de route. Ils ont réussi leur tour du *mont tout blanc*. L'un des deux nous invite chez lui.

Je lève le camp en prenant très peu de précautions. Les matières textiles ne sont pas compressées au maximum; les vêtements propres côtoient les sales; certains objets semblent soudain dénués d'utilité et, du même coup, de valeur : la couverture de survie, la bâche, deux contenants de desserts nous ayant servi de gobelets. Peu importe, je garde tout et me refuse à considérer comme des reliques ces choses pour lesquelles j'éprouve de l'affection. Ne m'ont-elles pas permis, aussi modestes soient-elles, de créer de toutes pièces l'abri que chaque soir j'accrochais à la terre?

Ce ne sont pas tant les objets que les gestes qui y sont rattachés, appelés à ne plus se reproduire matin midi et soir, qui me manquent au moment même où je les fais.

Au théâtre, une action a valeur de parole. Je suis comme une comédienne près de perdre la voix, incarnant pour la dernière fois son rôle

△ △ △

L'instant bascule tandis que les montagnes ne cessent de fuir, la vallée, de s'écarteler; la route serpente, serpente, creuse des tunnels dans la falaise, tend des ponts de béton au-dessus du vide.

Je suis précipitée vers ma destination





POSTFACE

Parfois, dans la vallée, je me suis sentie aussi éloignée de la montagne qu'un marin étendu sur la plage s'ennuyant de la pleine mer. Ma motivation à remonter était obscure. Elle était bien sûr liée à ma soif de grands espaces et de solitude, mais s'apparentait aussi à une sorte de fascination, mêlée de peur.

Une fois dans la montagne, j'avais hâte de retrouver le prochain village, pour me ravitailler et me reposer... Mais pas seulement pour cela. Je ne sais pas pourquoi au juste les toits m'attiraient irrésistiblement quand j'apercevais leur silhouette au loin, pourquoi le clocher me rassurait à mesure que je m'en approchais, comme si je m'étais apprêtée à rentrer chez moi.

En vérité, aucune de ces maisons n'était la mienne. Je ne connaissais personne. J'obtenais malgré tout, dans ce lieu habité que l'homme avait d'abord conquis, puis façonné, la certitude d'être toujours vivante parmi les vivants, au sein d'une forme de communauté idéale. Je pouvais alors me bercer de l'illusion que le monde correspondait à cet espace délimité, plutôt qu'à l'univers sans bord, d'où l'on s'efface peu à peu. Quand là-haut nul regard ne témoignait de mon importance, ni même, seulement, de ma présence ici-bas.

De retour dans la montagne, le fait d'habiter sur terre apparaissait pour ce qu'il était : un état précaire sur une pente glissante. Le milieu menaçait soit de m'engloutir, soit de m'expulser comme un corps étranger. Le frottement des pieds avec la matière, la forme du chemin à travers le paysage venaient toutefois résorber ces craintes et créer en moi un vide salutaire.

Voir les choses telles qu'elles étaient m'en libérait, étrangement.

La toile que je tendais jour après jour était la peau me permettant d'entrer en contact avec les éléments en m'en distanciant, soit d'être *touchée* par eux. La montagne se faisant habitable,

j'en venais à réaliser que je n'étais pas plus à la maison dans ma ville natale ou dans un village inconnu de la vallée que là-bas, au sud de nulle part, bien au-dessus du niveau de la mer.

Cela ne revenait pas à dire que je ne serais jamais chez moi, toujours en quête d'une origine à jamais perdue; mais plutôt que, peu importe l'endroit, il y aurait cette friction entre le dedans et le dehors; cette relation entre l'intime et le plus lointain, le plus inhumain. Une tension et une communion : un mouvement oscillatoire... certains diraient *tao, qi, souffle, prana*.

Les mots importent peu. Il y a un chemin.

Montréal, 2010

DEUXIÈME PARTIE

LES PIEDS SUR TERRE

*Nous n'avons pas de géographie de rechange
ni d'autre sol, et ce sont depuis toujours, sur
la même planète, les mêmes territoires qui vont
des jardins aux charniers.*

Viviane Forrester

L'Horreur économique, 1996

Toucher

À l'origine de mon projet de carnets, il y a un chemin en montagne, non pas imaginaire ou symbolique, mais bien réel. Je l'ai choisi dans le but d'explorer comment se développerait ma relation à cette géographie plus grande que nature.

Parallèlement, l'espace s'est imposé comme sujet de réflexion, avec ses exigences et ses implications propres. En effet, il ne s'agit pas d'un objet comme un autre. « [N]otre expérience, plus vieille que toute opinion, [étant] celle d'habiter le monde par notre corps¹ », je doute même qu'il s'agisse d'un « objet », puisque l'espace ne saurait être mis à distance et décortiqué jusque dans ses derniers retranchements. Il impose par sa nature même des limites à la pensée, conserve sa part de mystère, de la même manière que notre identité nous échappera toujours en partie de par son caractère mouvant et le fait, tout simple, que ce soit la nôtre.

Ainsi en est-il de l'espace, qui est d'abord et avant tout *le mien*, celui où j'ai vu le jour. Pour moi, qui depuis toujours constate mon appartenance au monde sensible, l'espace se révèle

¹ Maurice MERLEAU-PONTY, *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 48.

dans sa dimension existentielle. « Lieu d'une expérience de relation au monde² », il réintègre dans sa définition à la fois l'esprit et le corps, comme toute chose vécue, complexe, traversée autant par les pensées que par les sens et les émotions³. Il est lié au langage donc, qui très tôt nous apprend à dessiner les contours de nos mondes intérieur et extérieur, tend des ponts entre l'un et l'autre.

Sur un plan plus concret, l'espace « peut exister à diverses échelles géographiques, d'une chaise appréciée ou d'une pièce à une ville, un pays, continent (sic) ou même à la terre⁴ ». En outre, il est toujours un « lieu pratiqué⁵ ».

L'espace allait de pair avec la marche dans mon cas, étant donné la nature même de la moyenne montagne et ma sensibilité : j'accède à une qualité de présence supérieure en éreintant mon corps au fil de cet exercice répétitif, où mes pensées s'épuisent elles aussi. Mais dans le cadre d'une autre expérience, la pratique de l'espace pourrait, voire devrait se confondre avec un type de déplacement différent, pouvant aller jusqu'à la contemplation et l'immobilité.

Ce qui importe, c'est que la présence en un lieu débouche sur une relation avec celui-ci. Quand il y a cette relation, le mouvement entre le sujet et l'objet, ou plutôt le mouvement qui anime le sujet et l'objet – les traverse l'un l'autre – devient manifeste; et l'écriture peut se mettre en branle. Non pas que je n'aie pu écrire avant d'avoir atteint ce stade, mais en amont, l'écriture conservait le même rôle que la marche : mettre à distance le mental.

² Marc AUGÉ, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 103.

³ Voir Jean-Marc GHITTI, *La parole et le lieu : Topique de l'inspiration*, Paris, Éditions de Minuit, 1978, p. 72-73. Ce passage aborde la triple exclusion (celle du lieu, de l'esprit et du corps) sur laquelle repose l'espace moderne.

⁴ Antoine S. BAILLY (dir. publ.) et Renato SCARIATI, « 15. L'humanisme en géographie », in *Les concepts de la géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 20.

⁵ Marc AUGÉ, p. 103. Augé s'appuie ici sur la pensée de Michel de Certeau, qui lui-même s'inspire, dans ses deux tomes de *L'invention du quotidien*, de la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty.

En somme, de la création à la pensée, en passant par – en pénétrant sous – la mince peau de la tente, je me suis proposé d’explorer cette évidence qui ne va pourtant pas de soi : mon habitation, ma « résidence sur la terre⁶ ». Pour ce faire, j’en ai appelé à une posture théorique qui ne prétend pas, vous l’aurez compris, adopter une distance critique par rapport à son champ de recherche. Parce que tout sujet pensant est d’abord incarné, j’ai plutôt revendiqué le fait de m’adonner à « une pensée caressante⁷ », vagabonde sans être errante, en quête d’un « rapport sensible et intelligent à la Terre⁸ ».

Bifurcation

Un parcours étant ce qu’il est, plus souvent qu’autrement semé d’embûches, le chemin de grande randonnée n° 5, sillonnant les Alpes, a dû céder la place à un autre, situé sur le rivage breton, plus facile à appréhender pour mon tendon irrité par les multiples ascensions et descentes, sac au dos. Mes carnets ne gardent pas ouvertement la trace de cet autre paysage... si ce n’est de manière prémonitoire, comme si je savais, sans le savoir, que le chemin emprunté me mènerait tôt ou tard vers *ce* rivage. Alors même que mes pas dans les hauteurs m’étaient comptés, certaines images relatives à la mer, telles les îles et les épaves, sont venues se superposer au paysage réel, fait de sommets et de granges écroulées, avant de laisser une trace ténue dans l’espace du texte. Motifs éparpillés comme autant de maigres indices, insuffisants pour résoudre le mystère de leur apparition, à 1 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, quand l’herbe, faute d’eau, se change en roche.

⁶ Pablo NERUDA, *Résidence sur la terre*, Paris, Gallimard, 1972, 224 p.

⁷ Michel MAFFESOLI, *Éloge de la raison sensible*, Paris, La Table Ronde, 2005, p. 150.

⁸ Kenneth WHITE, *Le Plateau de l’Albatros*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1994, p. 25.

Retour

La rencontre de ces deux environnements n'aurait toutefois rien pour surprendre les historiens des sensibilités, qui savent que l'intérêt pour le paysage montagneux s'est développé conjointement avec l'attrait pour la mer : « Tout se passe comme si l'artialisation cheminait de conserve, ou plutôt au même rythme, dans les deux dimensions, l'altitude et le large⁹ », et ce, à travers l'essor de l'esthétique du sublime, qui s'est affirmée à la fin du XVIII^e siècle. Cela n'étonnerait en rien, non plus, les géographes, qui, adoptant la perspective de l'histoire géologique, voient dans les Montérégiennes (pour prendre un exemple plus près de nous) rien de moins qu'un archipel. Selon cette perspective scientifique, des vagues battaient jadis les flancs du mont Royal. Bien avant l'arrivée des premiers hommes par le détroit de Béring, l'emplacement actuel de ma ville natale se confondait avec les fonds marins. Avant moi, le déluge.

Va-et-vient

L'anticipation de la mer alors que je me trouvais en montagne allait donc de pair avec une mémoire à la fois culturelle, géologique et intime. L'imaginaire européen relatif au paysage avait traversé l'Atlantique pour me pénétrer à mon insu; la vision des reliefs alpins me rappelait de manière intuitive les bouleversements qu'avait connus la planète au fil des millénaires; enfin, je me souvenais de la mer pour l'avoir côtoyée en Bretagne. J'avais connu ses rythmes, ses odeurs, le toucher de son vent; y avais rencontré des gens que je connaissais, semble-t-il, depuis toujours. Pendant quelques années, j'avais fait des allers-retours entre les continents européen et américain (autrefois rattachés l'un à l'autre, hantés tous deux par mes ancêtres) pour ne pas perdre de vue l'homme que j'aime, mais aussi – maintenant je le sais – pour aller au-devant de moi-même, en suivant une trajectoire réconciliant mes origines et mon avenir. Ce projet est le point qui termine cette ligne, le dernier pas avant le suivant.

⁹ Alain ROGER, *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard, 1997, p. 100. Je reviendrai sur le terme « artialisation ».

Glissement

La tente a revêtu un statut particulier dans le processus d'appropriation du paysage. Passant peu à peu, sur le plan symbolique, de la *maison* à la *chambre*, de la chambre au *corps*, du corps à l'*être*, puis de l'*être* à l'*univers*, elle a rapproché les points les plus opposés en apparence : l'intérieur et l'extérieur, l'infiniment petit et l'infiniment grand, l'horizontalité et la verticalité, le nomadisme et la sédentarité; le paradoxe le plus significatif étant sans nul doute lié au fait qu'au cœur d'une nature aussi anonyme puisse naître un espace intimiste. Lieu où évoluent les objets et les gestes du quotidien, « demeure du temps¹⁰ », cet espace, d'abord domestique, a ensuite permis, à travers toutes ses déclinaisons, l'établissement d'une relation de connivence avec la montagne. M'a donné la clé pour apprendre à habiter là.

Oscillation

Malgré la relation d'intimité, frôlant parfois la fusion, que j'entretenais avec la géographie, cette dernière n'a jamais cessé de me maintenir sous tension. Le fait d'être blottie contre l'espace à un instant donné, comme un embryon dans sa matrice, n'était pas le signe que la nature avait été apprivoisée. À tout moment, celle-ci pouvait à nouveau me sembler insensible comme un roc, et ma peau se retourner vers l'intérieur dans l'attente d'une accalmie. Mais au fil des épisodes de « possession [ou] de dépossession de [moi, de moi] et du monde¹¹ », l'abri s'est mêlé de manière de plus en plus inextricable à la géographie, de telle sorte que, quand le voyage s'est terminé, *j'ai eu l'impression de quitter un seul endroit, comme si les montagnes étaient avant tout la montagne, singulière et définie*, et ce, même si je n'avais pas cessé de me déplacer.

¹⁰ Jacques BRAULT, « Tonalités lointaines (sur l'écriture intimiste de Gabrielle Roy) » (printemps 1989), p. 390.

¹¹ *Ibid.*, p. 389.

Passage

Les montagnes que j'ai foulées ont laissé en moi une trace, au sens où elles m'habitent désormais, où j'y ai laissé une part de moi, ne serait-ce qu'une période de ma vie. Toutefois, les lieux qui les composent n'étaient, et ne sont toujours pas le fait d'un quelconque attachement. Ils ne m'appartiennent pas, comme le reflète l'absence de toponymes dans mes carnets. Nommer un territoire, n'est-ce pas un premier pas vers sa conquête? Le choix de la forme fragmentaire est aussi tributaire de cette pratique singulière du passage qui est celle de la randonnée en montagne, dont on a trop souvent une image idéalisée, et pour cause : « Jean-Jacques [Rousseau] préf[érait] de loin [...] la montagnette et les prés à vache du bord du lac Léman, plutôt que la haute montagne¹². » Un de ses successeurs, le médecin Johann Gottfried Ebel, a perpétué cette vision déformée à travers son guide *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse* (1795), où on peut lire que « ces sortes de courses [dans les montagnes] sont fatigantes; mais [...] moins que celles que l'on fait dans les plaines¹³ »! La réalité est tout autre.

Pointillé

La marche en moyenne montagne, qui est loin d'être une promenade de santé, contraint plus souvent qu'autrement au mutisme. Ainsi, chaque parole a été gagnée au prix d'un silencieux effort, dont les carnets conservent la trace à travers la forme fragmentaire – par définition elliptique. Celle-ci consiste donc moins en des énoncés visant à « la fragmentation pour elle-même » qu'en des « morceau[x] frappé[s] d'inachèvement » en raison des impératifs du temps, du climat, du corps, etc¹⁴. Aussi les fragments parlent-ils de cette impossibilité de

¹² Jacques CRICKILLON, *Oberland, montagne romantique*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2000, p. 22.

¹³ Claude REICHLER, « Le marcheur romantique et la phénoménologie du chemin », in *Marche et paysage*, Genève, Éditions Métropolis, 2007, p. 37

¹⁴ Roger MUNIER, *Contre-jour*, Saint-Pierre-la-Vieille, Roger Munier et Atelier La Feugraie, 1999, p. 57.

maîtriser l'espace, de quelque manière que ce soit, y compris par le langage. Ils s'accordent de ce fait à l'acte de percevoir, lequel se caractérise lui aussi par la discontinuité, car « chaque fragment du monde [...] montre une certaine façon qu'il a de répondre et de vibrer sous l'attaque du regard [...] »¹⁵. « [Cette] logique allusive du monde¹⁶ » œuvre non seulement entre chaque impression, mais aussi en chacune d'entre elles, car, « [s]i je veux regarder un objet, je le [fais] par touches successives¹⁷. » Les fragments mettent en relief le fait que le réel résiste à toute représentation et à toute perception. Autrement dit, ils laissent voir leurs failles.

Traits

Sans espoir de capter dans sa totalité la montagne, j'ai tout de même poursuivi ce but inatteignable en prenant des notes comme on trace des esquisses, « premiers instantanés textuels [...] épinglés sur le coup pour ne pas [qu'ils] échappe[nt] à la mémoire¹⁸ », consistant à décrire la montagne à travers un style que je voulais des plus sobres, pour lui faire le moins possible ombrage. Quoiqu'il s'agisse de prose, j'ai systématiquement, de manière quasi obsessive, raturé toutes les allitérations, rimes et répétitions, et cassé le rythme de certains passages au cours des phases de réécriture, poursuivant ainsi le travail amorcé lors de cette prise de notes. L'écriture, et l'espace imaginaire qu'elle ne manquait pas de créer, devait naître au plus près de l'espace concret (même si je n'étais maintenant plus en sa présence) dans une sorte d'hommage rendu au réel. « [O]n ne peut faire abstraction de la

¹⁵ Maurice MERLEAU-PONTY, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p. 88.

¹⁶ *Ibid.*, p. 91.

¹⁷ Alexandre HOLLAN, *Je suis ce que je vois*, Cognac, Le temps qu'il fait, 1991, p. 22.

¹⁸ Louis HAY (dir. publ.), « L'amont de l'écriture », in *Carnets d'écrivains I*, Éditions du CNRS, 1990, p. 12.

réalité, de ce qui sert de support à la perception¹⁹ », écrit Andrée A. Michaud au sujet de la fiction. Pour moi, dont la démarche se situait à l'autre bout du spectre, soit dans la saisie d'une expérience, d'un environnement existant, cette évidence s'imposait encore plus. Je ne faisais pas de la création littéraire. Crée-t-on jamais quelque chose? Je recréais une « matière préexistante²⁰ », à l'aide d'un langage lui-même à refaire.

Exploration

J'ai cédé à la tentation de la comparaison quand des motivations profondes m'y poussaient. Ainsi en est-il des rapprochements entre la montagne, le théâtre et la peinture. À la manière des images relatives à la mer, elles convoquaient une mémoire multiple, ce qui leur conférait une légitimité, le droit de venir « parasiter » la description de la montagne. En effet, les arts dramatique et plastiques avaient toujours été partie prenante de ma vie. De façon aussi importante que la littérature, ils avaient occupé mes heures jusqu'à l'âge adulte, participant à la construction de ma vision du monde et façonnant ma sensibilité. D'autre part, d'un point de vue plus culturel qu'intime, le vocabulaire lié à l'une ou l'autre de ces disciplines artistiques était apparu dans le processus d'appropriation du paysage montagneux. En effet, les personnes habitées par le *premier sentiment de la montagne* (1730-1760) en Occident s'étaient heurtées à un obstacle de taille : « L'art de rendre la nature [était] si nouveau que les termes mêmes n'en [étaient] pas inventés²¹. » Cela avait forcé leurs successeurs à développer un langage pour tendre des ponts vers cette altérité alors radicale, en empruntant notamment

¹⁹ Andrée A. MICHAUD, « Deux dans un : défier les lois du nombre », in *L'Atelier de l'écrivain II*, Montréal, Département d'études littéraires de l'UQAM, s.d. (à paraître)

²⁰ *Ibid.*

²¹ Jacques-Henri-Bernardin DE SAINT-PIERRE, *Voyage à l'Isle de France*, Lettre XXVIII et dernière; cité dans Jean-Claude POLET (dir. publ.), *Gestation du Romantisme 1778-1832*, in t. 10 de *Patrimoine littéraire européen*, Paris et Bruxelles, De Boeck et Larcier, 1998, p. 157.

des termes à l'univers dramatique : « on voit se dérouler devant soi cet immense amphithéâtre de montagnes²² », écrivait ainsi Victor Hugo dans son *Fragment d'un voyage aux Alpes* (1825).

Avancée

En ce qui concerne la peinture, le cas est plus exemplaire encore étant donné que « la philosophie romantique donn[ait] [...] une place privilégiée à la peinture de paysage [, qui] dev[int] ainsi le modèle des autres arts²³ ». Qui plus est, cette dernière « utilis[ait] un langage dont le principe [était] parfaitement analogue à celui de la Création²⁴ [...] », toujours selon le romantisme. Avoir recours à son langage pour parler de la nature allait donc de soi, comme l'illustre ce passage de Chateaubriand : « Qu'on me permette [...] d'énoncer une vérité triviale. Il faut une toile pour peindre : dans la nature le ciel est la toile des paysages [...] »²⁵. Ces *vérités* propres à cette époque, je les ai reconduites dans mes propres carnets, tandis que j'étais à mon tour en train d'entreprendre un cheminement pour apprivoiser la montagne et la faire entrer dans mon langage trop étroit, acquis en ville. Suis-je tombée dans les clichés en réactualisant ce bagage culturel? Peut-être. Je n'avais ni le talent ni la maturité d'un Eugène Guillevic, capable de presque s'effacer devant les choses pour leur céder la parole. Toutefois, m'inscrire en rupture par rapport à toute une tradition littéraire qui relègue la nature au statut de décor, en donnant préséance à l'Homme, à sa société, à sa psychologie; cela, je pouvais le faire.

²² Victor HUGO, *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, Club français du livre, 1970, p. 1825.

²³ Paule RICHARD, « *Ut naturae pictura poesis* : Le paysage dans la description littéraire au début du XIX^e siècle », *Revue des Sciences humaines*, vol. 80, n° 209 (janvier-mars 1988), p. 128.

²⁴ *Ibid.*, p. 136.

²⁵ François-René DE CHATEAUBRIAND, « Le Mont-Blanc : Paysages de montagnes », in *Œuvres complètes de M. le Vicomte de Chateaubriand*, t. 13, Paris, Pourrat Frères, 1805, p. 133.

Régression

Les comparaisons entre la montagne et les monstres ou dragons sont apparues en fin de parcours, quand j'étais rejetée dans la vallée à cause de ma tendinite. C'est comme si la montagne, précédemment comparée à de *vieux mammouths allongés* ou *au corps d'une bête endormie*, s'était éveillée, avait recouvré le potentiel de peur irrationnelle qu'elle portait en elle malgré les siècles d'apprivoisement en ce qui concerne l'Occident, malgré le mois en ce qui a trait à ma randonnée. Parfois presque humanisée, si l'on en croit la comparaison avec la *figure burinée d'un vieillard*, la montagne, en réanimant en moi une peur venue de loin, a basculé dans l'univers des contes et des légendes, du surnaturel, qui, loin d'être le propre de l'enfance, est aussi, et surtout, celui de l'humanité primitive et impuissante que chacun porte en soi. À l'origine, les Alpes étaient présentes dans l'horizon mental comme un espace maudit : « Parmi les légendes alpines, la plus vivace et celle que l'on peut suivre le mieux [...] est l'apparition de dragons, souvent ailés, cachés dans des cavernes ou au fond des lacs²⁶. » Maudites, les montagnes le sont redevenues à mesure qu'elles m'étaient interdites, que mon campement ne pouvait plus s'y ancrer.

Circulation

À l'office de tourisme, une fois, j'ai reconnu *l'établi* de mon père, me suis vue en train d'en *peler l'arête*. Puis, le son d'un torrent m'a parlé d'une rivière de mon enfance, de mes pieds au sortir de l'eau, depuis longtemps séchés. Une brèche s'était ouverte dans le présent. Non loin d'une roulotte, une nuit, la voix d'un enfant dont j'avais oublié jusqu'à l'existence s'est lovée dans ma voix. Au gré d'une sensation, d'une vision, d'un sentiment, d'autres passages se sont creusés entre les fragments de la montagne et les lieux de ma mémoire. « [L]a série de ces rencontres [entre un temps qui passe et un temps qui ne passe pas], ou de ces répétitions

²⁶ Philippe JOUTARD, *L'invention du mont Blanc*, Paris, Gallimard-Julliard, 1986, p. 17.

nouvelles, [...] [a] instaur[é] le temps interne d'une expérience analytique²⁷ ». Ou plutôt, la rencontre de ces deux éternités de nature différente, la mémoire du passé et celle du présent, a permis que remontent à la surface ces lieux-dits de mon enfance, dont ma maison, ouverte sur quelques réalités extérieures, à travers lesquelles j'avais connu mes premiers contacts avec la nature, qu'ils fussent concrets ou imaginaires.

Enracinement

Rentrer chez soi, c'est aussi rentrer *en* soi, par un chemin que l'écriture emprunte et fait advenir simultanément. Malgré les années révolues et les transformations qu'elles avaient induites, tant dans ma manière de m'exprimer que dans celle de penser et de percevoir, j'ai retrouvé comme intacte la personne que j'avais été... et que j'étais, quelque part, encore. Je me suis *re-trouvée* dans des lieux condensés, chacun contenant la sédimentation de plusieurs jours ordinaires de ma vie d'enfant. Les endroits où – à travers lesquels – je m'étais constituée comme sujet depuis mon plus jeune âge s'étaient fossilisés, calcifiés en moi. De gré *et* de force, ma sensibilité en était venue à épouser les contours de cette chambre, de cette poupée, de ce poêle à bois, de cette ombre, même, projetée jour après jour au même endroit d'un mur. À ces lieux j'appartenais, et vice versa. Même si entre l'époque de cette voix et aujourd'hui, l'espace avait grandi jusqu'à signifier la terre entière avec l'univers qui l'englobe, toutes mes expériences demeuraient tributaires d'une architecture initiale, maintenant confondue avec celle de ma propre intériorité.

Déménagement

Moi qui voulais m'effacer comme sujet pour laisser toute sa place à la montagne; qui me croyais en exil, dans un environnement en tous points différent de mon quartier natal; qui

²⁷ Sylvie LE POULICHET, « Le temps qui passe et le temps qui ne passe pas », *La lettre du grape*, n° 53 (sept. 2003), p. 23.

croyais porter un bagage de dix-sept kilos; j'avais apporté dans les Alpes ma maison familiale, bagage intangible, mais ô combien structurant! à la manière d'un colon qui quitte son village, après avoir déterré ses morts pour qu'ils viennent avec lui.

Topos, le terme utilisé pour décrire certaines phrases ou certains concepts stéréotypés [...], est un mot grec qui signifie en réalité "endroit" – l'idée étant que nous revenons à des tournures de phrase ou à des habitudes de pensée familières avec autant de soulagement que nous rentrons chez nous [...].²⁸

De soulagement, oui, mais aussi de peine et de crainte, parfois. N'en déplaise à Bachelard, la maison familiale n'appartient pas qu'à « l'imagination du repos²⁹ »!

Éclosion

Je me trouvais donc à l'intérieur des murs de ma maison familiale, sans y être jamais entrée. J'ai écouté la voix de cette enfant tandis qu'elle me possédait. Qu'avait-elle à me dire que je ne savais déjà? Rien. Elle me permettait simplement de distinguer ce qui m'appartenait de ce qui venait des autres, et que de ce fait je pouvais leur rendre sans remords. Son rôle n'était pas de m'apprendre quoi que ce soit, mais de porter au jour quelque chose d'enfoui et d'informe, que je connaissais. Son rôle, l'enfant ne pouvait le jouer sans que je ne le lui permette en me taisant, plus que cela, en faisant silence, c'est-à-dire en habitant pleinement le présent. Au fil du chemin. Au contact de la montagne. Comme on médite. L'hommage que je voulais rendre au réel, c'est à moi que je l'ai rendu, grâce à la montagne : *Face à son indifférence la plus totale, je me suis pourtant sentie accueillie, comme si on me manifestait plus d'ouverture que j'en avais jamais été capable à mon endroit.*

²⁸ Daniel MENDELSON, *L'étreinte fugitive*, Paris, Flammarion, 2009, p. 52.

²⁹ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 51

Contemplation

L'écriture et la marche, entendue comme un tout, m'a fait cheminer vers ce silence, les contraintes extérieures étant si importantes qu'elles m'obligeaient à prendre des notes sur ce que je pouvais, quand je le pouvais, et venaient parfois à bout de mes mécanismes de censure. La montagne m'obligeait à un constant décentrement ou exercice d'humilité auquel participait l'approche descriptive. Même quand l'écriture semblait se porter vers mon état physique et psychique (l'un ne va pas sans l'autre), elle induisait toujours par sa seule médiation une distance éclairante entre moi et moi, ma subjectivité et l'espace :

[I]l y a deux voies dans la phénoménologie romantique du chemin : l'une dans laquelle c'est le monde qui s'ouvre, se donne à connaître comme apparaît de ses phénomènes dans une intuition supérieure de la conscience ; l'autre où le sujet se découvre à lui-même à l'aide de figures qu'il reconnaît [...] dans le monde.³⁰

Porter attention à quelque chose, quelqu'un, c'est déjà y faire attention, lui faire une place en soi. Je devais marcher et écrire sans relâche pour libérer cet espace où l'Autre, en moi et en dehors, pourrait être entendu. J'ai entrouvert une fenêtre, que j'ai ouverte sur le dehors un peu plus à chaque pas.

Reprise

L'écriture – l'écoute de l'enfant par l'écrivaine – a opéré « [p]our que ce qui *ne cesse pas* soit lié dans la parole et le silence [...] »³¹. Elle a été l'instrument de ce « transfert [qui] actualise ce qui *ne cessait de venir* sans avoir lieu³² », sans avoir *de lieu*. Je notais mes souvenirs pour

³⁰ Claude REICHLER, p. 56-57.

³¹ Sylvie LE POULICHET, p. 29.

³² *Ibid.*

ne pas les oublier; dès lors, ma mémoire se voyait transformée par leur matérialisation. De morbide³³, la répétition était devenue créatrice. Le contenu latent avait trouvé, dans le texte, l'espace où se reposer à l'intérieur d'une forme, où se fixer enfin. Ces souvenirs ont, depuis, disparu dans les blancs entre les fragments. Peut-être seront-ils à nouveau tirés de l'oubli un jour. Peut-être pas...

Au moment présent, reprenons le parcours qui m'a menée jusqu'ici. Ce retour en arrière ne sera bien sûr que factice, car on ne revient jamais deux fois au même endroit.

Qu'on le veuille ou non, l'espace demeure le lieu de l'éternel devenir.

L'espace moderne

La pensée scientifique, « sorte de vision surplombante qui à l'instar de la déité établit des distinctions, fait des classifications, nomme, et donc conceptualise les choses et [leurs] relations³⁴ », instrumentalise l'espace. La terre y apparaît comme une ressource au service de l'homme, à exploiter, à transformer, avec les conséquences que l'on connaît : trente pour cent de la biodiversité est aujourd'hui disparue.

De façon paradoxale, même le terme « environnement », couramment utilisé dans le discours écologiste, semble autant mettre en relief la *distance* entre l'homme et son milieu que les interactions qui s'y nouent, et nous rappelle ainsi notre condition d'êtres scindés. « [P]lus de lieu qui nous fonde, mais le *milieu* qui nous environne », écrit l'anthropologue Georges-

³³ C'est Sigmund Freud qui a défini la répétition pathologique, qui pourrait se résumer comme une reprise du même en vue du même, menant à un assujettissement de la vie à la mort. Voir *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Éditions Payot, 1968, 280 p.

³⁴ Michel MAFFESOLI, p.164-165.

Hubert Radkowski au sujet des nomades nouveau genre que nous serions devenus, « [vivant] sous le signe de la séparation, sous le signe de l'étendue³⁵ ». Notons que cette séparation entre l'homme et l'espace gangrène aussi notre rapport à nous-mêmes, le corps et l'esprit se voyant à leur tour mis à distance l'un de l'autre.

La révolution copernicienne a amorcé ce passage entre un monde clos, où le milieu comme centre, origine – soit le lieu – était roi, et l'univers sans borne que l'on connaît aujourd'hui... sans le connaître, puisqu'il est intangible. Mathématisable, indifférencié, l'*espace moderne*, qui constitue une étendue *conçue* plutôt que perçue, semble avoir sculpté la terre à son image, la planète étant désormais frappée à son tour par l'abstraction et la généralisation.

Cet espace recouvre une réalité qui existe dans et par l'esprit du sujet qui la pense. Chez André Lalande, par exemple, l'espace est « un milieu idéal, caractérisé par l'extériorité de ses parties³⁶ ». Cette définition, où des unités fondamentales, séparées les unes des autres, se côtoient à l'intérieur d'un ensemble abstrait, est absolument nécessaire à la science, qui se plaît à calculer et à mesurer les objets qu'elle a sous la main. De manière semblable, l'espace se résume pour Kant à « une représentation nécessaire *a priori* » et n'est pas « une propriété des choses en soi »³⁷. Dans ce contexte, l'espace ne constitue aucunement la résultante des phénomènes; ce sont plutôt eux qui sont tributaires de cette représentation pour advenir, tout comme le sont les relations entre ces mêmes phénomènes. Selon Bergson enfin, l'espace est « infini et indéfiniment divisible³⁸ ». Cette dernière définition semble rapprocher le philosophe du cartésianisme.

³⁵ Georges-Hubert DE RADKOWSKI, *Anthropologie de l'habiter*, Paris, PUF, 2002, p.156-157.

³⁶ André LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2006; cité dans *Le Petit Robert électronique*, version 2.2.

³⁷ Immanuel KANT, *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 2001 [1944], p. 56-58; cité dans Christine DUPOUY, *La question du lieu en poésie*, New York, Rodopi, 2006, p. 57-58.

³⁸ Henri BERGSON, *La pensée et le mouvant*, PUF, 1998, p.160.

Néanmoins, Bergson s'en différencie lorsqu'il affirme qu'« il n'y a guère d'autre définition possible de l'espace » que « la conception d'un milieu vide homogène »³⁹. La conception de l'espace fait de celui-ci le « résultat d'une médiation⁴⁰ » : il est le fruit de l'entendement. À l'inverse, l'intuition, chez ce penseur, a pour objet l'immédiat, soit le fait que le réel puisse se révéler, sous une apparence intelligible, sur-le-champ, sans l'intermédiaire de la pensée. L'espace est bien divisible et étendu, comme le prétendait Kant; tandis que la matière, qui s'en distingue, est indivisible et inétendue, tout comme la conscience (l'une et l'autre se situant du côté de l'immédiateté). C'est l'espace qui nous ferait croire le contraire, puisqu'il « sépare [...] la conscience d'elle-même⁴¹ », fait écran au réel à la manière d'un filtre, d'un filet, que nous imposons à la matière pour pouvoir agir, soit avoir une prise sur elle. Un tel raisonnement permet de surmonter l'aporie dualiste, selon laquelle le sujet et l'objet seraient inconciliables en raison de leur nature différente; thèse qui a rendu inexplicable le fait que la conscience et la matière se rencontrent pourtant lors de l'acte de percevoir.

L'histoire d'une séparation

Selon Kenneth White, cette séparation entre l'homme et l'espace ne date pas d'hier. Dans *Le Plateau de l'Albatros*, l'auteur en relate les étapes en suivant le cours de ce qu'il nomme « l'autoroute [...] de l'Occident⁴² », aux fondements duquel se trouvent, comme toujours, Platon et Aristote. Dans le même ordre d'idées, j'ajouterais que le désir de dépassement de la subjectivité afin d'ériger l'objet de connaissance en dehors des limitations de l'esprit prend lui aussi racine à l'époque de l'Antiquité grecque.

³⁹ Henri BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 2001, p. 70.

⁴⁰ Frédéric WORMS, *Présentation d'Essai sur les données immédiates de la conscience*, *op. cit.* Disponible au <http://www.puf.com> (25 avril 2010).

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Kenneth WHITE, p. 21

Ainsi, dans la désormais célèbre *Allégorie de la caverne* de Platon, les apparences sont trompeuses : le « suprasensible ou intelligible est caractérisé par le “monde des Idées”, tandis que le sensible est composé de copies, de prototypes, d’imitations des Idées⁴³ ». Platon, pour se soustraire au monde des apparences, pose donc les bases de l’idéalisme comme posture philosophique. Dès lors, les Occidentaux feront le choix de s’affranchir de la matière pour se libérer de la relativité des points de vue.

Au Moyen Âge, le discours religieux chrétien vient substituer Dieu à l’Idée platonicienne. Comme elle, Dieu préexiste au monde physique, qu’il a créé à l’usage de l’homme avant de se retirer dans d’autres sphères. « [Q]u’il [l’homme] *domine* sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre », peut-on lire dans le verset 26 de la *Genèse*⁴⁴. La terre étant un lieu de souffrance, un pâle reflet du paradis terrestre que la divinité nous avait offert, la seule échappatoire réside désormais dans le paradis céleste.

La Renaissance, quant à elle, voit le retour de Platon et d’Aristote ainsi que de toute une mythologie (« ces naïades des sources, ces dryades de la forêt ») qui « invite à une reprise contact panique » avec l’environnement⁴⁵, mais tout en confinant ce dernier à la sphère du merveilleux. Le monde matériel y recouvre tout de même un peu ses droits. L’âge des découvertes, pour sa part, offre de nouveaux espaces, une matière inédite qui déborde des cadres de pensée habituels, issus du christianisme et du classicisme. Cette matière concerne la géographie mais aussi les hommes, étranges, qui l’habitent. Toutefois, l’ouverture des explorateurs à ce matériau est relative, puisque c’est à travers le prisme des croisades et du commerce qu’ils perçoivent le Nouveau Monde.

⁴³ RAPHAEL, *Initiation à la philosophie de Platon*, Paris, Éditions Accarias-L’Originel, 1996, p. 19.

⁴⁴ *L’Ancien Testament*, trad. par Augustin CRAMPON, 1923, chap. 1, verset 26. Disponible au http://jesusmarie.free.fr/bible_crampon_plan.html (14 avril 2010).

⁴⁵ Kenneth WHITE, p. 22.

À l'époque moderne, le cartésianisme, reposant sur le paradigme sujet-objet, s'impose comme pensée dominante. Au fil de sa progression, « le sujet devient de plus en plus sujet [...] et l'objet de plus en plus objet, d'où s'ensuit la séparation totale de l'être humain et de la Terre⁴⁶ ». Le monde physique, l'Occident avait commencé de s'en séparer au début de son histoire. Toutefois, la modernité est la première à avoir proposé, pour atteindre l'objectivité, de restreindre la nature à cet espace moderne, précédemment défini. De manière paradoxale, « la science des nombres et des figures, qui, chez les Grecs, s'[était] construite par rupture avec le monde physique, trouve désormais dans ce monde le lieu de son règne⁴⁷ ». Il y a là un paradoxe, mais aussi un principe de continuité, que permet d'éclairer la notion de « nature ».

Chez les Anciens Grecs, « la nature » existe déjà. Anne Cauquelin⁴⁸ nous rappelle qu'Aristote la conçoit de manière anthropomorphique, comme « une bonne maîtresse de maison⁴⁹ » garante de la distribution des ressources entre les êtres, chacun de ceux-ci vivant dans l'environnement lui correspondant (plaine, mer, montagne...). Ce monde naturel n'est pas celui des phénomènes, mais celui du *logos*, qui rassemble et ordonne tous les éléments, abstraits comme concrets. Augustin Berque⁵⁰, quant à lui, rappelle que « vers le VI^e siècle avant notre ère [...] la pensée ionienne [avait séparé] de la mythologie les phénomènes naturels et ainsi [commencé] à penser la *phusis* au sens qui, peu à peu, engendrer[ait] la "science de la nature" : la physique⁵¹. »

C'est donc cette séparation originelle qui est venue, des siècles plus tard, prendre la forme d'un joug à l'égard du monde matériel. De manière différente, par exemple, la pensée

⁴⁶ *Ibid.*, p. 23.

⁴⁷ Jean-Marc GHITTI, p. 68.

⁴⁸ Anne CAUQUELIN, *L'invention du paysage*, Paris, PUF, 2000, 180 p.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 36.

⁵⁰ Augustin BERQUE, *La pensée paysagère*, Paris, Archibooks et Sautereau Éditeur, 2008, 111 p.

⁵¹ *Ibid.*, p. 40.

chinoise s'est développée à partir de ses principes primitifs, de son mythe cosmologique, ce qui a permis à une philosophie comme le taoïsme de voir le jour, où « l'homme imite la Terre; la Terre imite le ciel; le ciel imite le Tao [la Voie]; le Tao imite sa nature⁵² ». Ainsi, la Terre a conservé son essence sacrée. Dans ce contexte culturel, la nature n'a jamais été confondue avec un concept semblable à celui de notre espace moderne, terrain de jeu de la science, ni ne s'est « détaché[e] du champ moral et politique⁵³ », soit éthique. Mais cela est une autre histoire.

Le romantisme : une tentative de rapprochement

En Occident, le romantisme constitue une première réaction à la séparation douloureuse entre le sujet et la nature. Soulignons que « romantique » vient du mot de langue anglaise *romantic* (provenant lui-même du terme *roman*). Il est popularisé en France au cours du XVIII^e siècle par l'entremise notamment des *Saisons*⁵⁴ de Jacques Thomson, des réflexions que suscite la mode du jardin à l'anglaise et de la traduction de l'œuvre de Shakespeare. Ce néologisme vient qualifier les répercussions de paysages, que l'on pourrait *a posteriori* qualifier de sublimes, sur la sensibilité d'un sujet. Alors que « le paysage classique exaltait, à travers le primat de la forme et de la limite, le règne de la raison⁵⁵ », l'esthétique et l'expérience romantiques du paysage mettent l'accent sur le débordement, le désordre, l'imagination, l'affectivité. Le mot se rapporte à des paysages autant littéraires ou artistiques que naturels, et désigne un type d'effet, l'effet romantique, ainsi qu'une catégorie esthétique qui se distinguera peu à peu de celles du pittoresque et du poétique.

⁵² Lao TSEU, *Tao-tô-King*, chap. 25; cité par Raphael PETRUCCI, *La philosophie de la nature dans l'Art d'Extrême-Orient*, Paris, Librairie You Feng, 1998, p. 20.

⁵³ Augustin BERQUE, *La pensée paysagère*, *op. cit.*, p. 40.

⁵⁴ Jacques THOMPSON, *Les saisons*, Paris, F. Louis, 1800. 248 p.

⁵⁵ Michel COLLOT, *Paysage et poésie*, Paris, Librairie José Corti, 2005, p. 23.

Dans ses *Rêveries du promeneur solitaire*⁵⁶ (1781), Rousseau use indistinctement des termes « romanesque » et « romantique » pour désigner les sites de prédilection « où le rêveur solitaire a connu l'expérience d'une fusion totale entre la conscience et le paysage, l'imaginaire et le réel⁵⁷ ». C'est que, au départ, le terme « romantique », en phase d'entrer dans l'usage, cohabite aussi avec celui de romanesque, et certaines de leurs acceptions respectives se chevauchent. La définition du premier adjectif se verra une première fois encadrée par la publication en 1798 du *Dictionnaire de l'Académie française*. Le mot se rapporte alors exclusivement à des éléments spatiaux : « Des lieux, des paysages qui rappellent à l'imagination les descriptions des poèmes et des romans⁵⁸ ». Il viendra ensuite qualifier et des lieux et des personnages.

En 1801, Chateaubriand propose, dans le *Génie du christianisme*⁵⁹, une poétique moderne où « romantisme, paysage, poésie et description⁶⁰ » ont partie liée. Il y récuse les modèles de l'Antiquité et des classiques pour faire l'éloge du paysage en tant qu'expression de la nature débridée. Il blâme les Anciens de n'avoir eu recours au paysage que de manière accessoire, mettant toujours le tableau de mœurs des hommes ou des dieux au premier plan de leurs préoccupations et de leur art, le paysage étant ainsi relégué au rôle de décor : « les anciens ont peint les mœurs, nous peignons les choses⁶¹ ».

Chateaubriand considère donc que la description doit suivre le mouvement de la perception et dépeindre les objets que celle-ci embrasse. La description romantique revêt aussi un caractère

⁵⁶ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Le livre de poche, 2001, 223 p.

⁵⁷ Michel COLLOT, *Paysage et poésie*, *op. cit.*, p. 25.

⁵⁸ *Dictionnaire de l'Académie française*, 5^e éd., 1798. Disponible au http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?p.13:56./var/artfla/dicos/ACAD_1798/IMAGE/ (9 novembre 2009).

⁵⁹ François René DE CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme*, 2 t., Paris, G-F, 1966.

⁶⁰ Michel COLLOT, *Paysage et poésie*, *op. cit.*, p. 27.

⁶¹ François René DE CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme*, *op. cit.*, p. 313 et suivantes.

sacré et s'oriente autant vers le visible que vers l'inconnu inhérent au paysage. Plutôt que de prétendre à une quelconque objectivité, le poète romantique use ouvertement de sa subjectivité, c'est-à-dire insiste sur « le point de vue du contemplateur et la participation affective de l'énonciateur⁶² », étant à la fois l'un et l'autre.

Senancour adopte une perspective semblable à celle de Chateaubriand. En effet, dans son essai *Du style dans les descriptions*⁶³ (1811), il lie étroitement description et paysage. Pour lui, comme pour son personnage, Oberman, l'effet romantique présuppose : la solitude du sujet, nécessaire pour nouer un contact plus direct avec la nature, l'harmonie du site doublée d'une nature demeurée à l'état sauvage, la grandeur des lieux jointe à la simplicité, le caractère inattendu mais paisible du paysage. Senancour s'efforce de nommer non seulement les paysages inconnus, mais aussi l'effet qu'ils produisent sur lui, ce qui révèle la dimension éminemment relationnelle de l'expérience paysagère. Devant cette altérité radicale qu'est la nature, il doit réinventer la langue qu'il emploie et la rendre étrangère, c'est-à-dire, à l'intérieur même du code langagier, fuir les conventions, « à commencer par les mots rares, les périphrases précieuses et les métaphores stéréotypées [...] qui entravent le travail de l'imagination⁶⁴ ».

Les figures d'analogie sont réservées, pour que le style siée à la description paysagère, à l'expression de l'harmonie qui règne entre les différents éléments du paysage, ainsi qu'entre celui-ci et le cœur de l'homme. L'accent est d'autre part mis sur « les ressources musicales de la poésie [...] pour traduire les harmoniques et les résonances particulières du paysage⁶⁵ ». Chez Senancour, la perception sonore et les sentiments qu'elle suscite viennent donc déclasser le modèle pictural du paysage, accordant le primat à la vue.

⁶² Michel COLLOT, *Paysage et poésie, op. cit.*, p. 30.

⁶³ Étienne PIVERT DE SENANCOUR, *Oberman*, Paris, G-F, 2003, 572 p.

⁶⁴ Michel COLLOT, *Paysage et poésie, op. cit.*, p. 33.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 34

Le paysage comme objet théorique

Le paysage, tout comme l'espace où il prend forme, n'est pas un objet abstrait, inerte. Pour preuve, ma rencontre avec le paysage effectif a précédé ma réflexion à son sujet, m'a donné envie d'y réfléchir. « Quelle naïveté ! » répliqueraient certains penseurs, Alain Roger en tête. Ce dernier aurait tôt fait de m'expliquer que si je n'avais pas conscience de cette irréalité intrinsèque du paysage, les « modèles de vision⁶⁶ » qui gouvernaient ma perception n'en étaient pas moins à l'œuvre, quoique trop familiers pour que j'en remarque la présence. Cette opération capable de faire d'une géographie quelconque un paysage digne d'être apprécié sur le plan esthétique, Roger l'appelle « "artialisation" *in visu*⁶⁷. » Il marque de la sorte ses distances par rapport à une « artialisation » qui s'effectuerait *in situ*, laquelle mettrait l'accent sur l'environnement naturel plutôt que sur le sujet de la perception et son bagage. Selon cette perspective historique et culturelle, avant le développement à la Renaissance d'une pensée et de représentations – picturales, littéraires – du paysage, celui-ci n'aurait tout simplement pas existé. Tous ne s'entendent pas sur le moment exact de cet avènement, observant les prémisses du paysage dans telle ou telle œuvre, mais rares sont ceux qui mettent en doute le fait que cette naissance ait eu lieu. Soulignons que cette croyance en l'immatérialité originelle du paysage vient justifier le principe de distance, pour ne pas dire la séparation épistémologique, qui fonde nombre d'études sur le sujet.

En effet, plusieurs disciplines, comme l'histoire des sensibilités, où s'inscrit Roger, s'attachent à étudier le paysage, chacune d'entre elles dessinant un objet singulier; et l'on a coutume de dire que le paysage prend forme au point de convergence de ces différentes perspectives, et qu'il naît pour ainsi dire de leur entrelacement. Sur le plan théorique, une telle affirmation apparaît comme alléchante et fédératrice. Toutefois, j'ai parfois l'impression

⁶⁶ Alain ROGER, *Court traité du paysage*, op. cit., p. 98.

⁶⁷ Alain ROGER, « Du "pays affreux" aux sublimes horreurs », in *Le paysage et la question du sublime*, Catalogue d'exposition (Valence, Musée de Valence), Paris, Seuil, 1997, p. 189.

que le paysage y perd toute consistance, et que certains penseurs, en croyant lui faire honneur, mettent davantage en valeur la rhétorique propre à leurs champs d'étude respectifs. Dans le sillage de cette critique, Augustin Berque se demande même si « le fait de penser le paysage ne pourrait pas être, en fin de compte, adverse au paysage⁶⁸ ». En effet, comme il le fait remarquer, on n'en a jamais autant parlé qu'aujourd'hui et, parallèlement, on ne l'a jamais autant détruit. La réflexion sur le paysage, telle qu'elle s'est développée à partir de la Renaissance, aurait sonné le glas de ce dernier, dans la mesure où le nommer, le penser, c'était d'ores et déjà s'en séparer, l'abstraire. Mort qui aurait ensuite graduellement pris forme dans l'espace réel avec l'industrialisation croissante, avant d'être constatée par certains penseurs, comme en témoigne la tenue dans les années quatre-vingt du colloque *Mort du paysage?*⁶⁹

De là, il n'y a qu'un pas à faire pour affirmer que la pensée *au sujet du* paysage, quoique érudite, quoique souvent riche de sa transdisciplinarité, rate en tout ou en partie son objet, devenant de ce fait inopérante pour créer des paysages où il fait bon vivre. Bien sûr, loin de moi l'idée que le discours sur le paysage soit le principal coupable de cette destruction, loin de moi aussi l'idée que le paysage soit mort (il en reste de très beaux que j'ai eu la chance de côtoyer). Néanmoins, on peut sans conteste affirmer que notre relation au paysage effectif est, elle, moribonde.

Le paysage de l'histoire de l'art

Parmi les disciplines qui se penchent sur le paysage, l'histoire de l'art occupe une place de choix, infléchissant sa définition pour de nombreux penseurs, dont Anne Cauquelin, figure phare de la pensée du paysage. Dans *L'invention du paysage*, l'auteure fait, comme il est courant, concorder la création du paysage avec son apparition en peinture à la Renaissance,

⁶⁸ Augustin BERQUE, *La pensée paysagère*, op. cit., p. 10.

⁶⁹ François DAGONET (dir. publ.), *Mort du paysage?*, Seyssel, Champ Vallon, 1982, 238 p.

alors que les artistes développent rien de moins qu'« une sorte de machine à regarder le paysage⁷⁰ », et ce, à travers une autre célèbre invention, celle de la perspective (ayant pour corollaire le motif de la fenêtre). Selon elle, c'est parce que la peinture sollicite le sens de la vue, garant à notre époque d'une certaine vérité, que l'on peine à admettre l'existence de cette machine. Pour nous en convaincre, Cauquelin nous rappelle que la peinture, quand elle avait une fonction discursive, ne sollicitait pas la vue, mais plutôt la raison. L'apparition de la perspective serait venue éclairer le lien entre les objets tout en permettant de mettre en relation deux ordres distincts : l'un narratif, relatif à la compréhension; l'autre perceptif, ayant trait à la vision, ce dernier ayant ensuite graduellement pris le pas sur la fonction discursive de la peinture. Le paysage se serait ainsi imposé.

Cauquelin cite en exemple de ce passage entre une peinture à thème et une peinture sans sujet *La tempête* (1507 env.) de Giorgione. Le paysage y domine la toile. La peinture s'y met en scène. On assiste à « la naissance conjointe du paysage et de la peinture⁷¹ », affirme-t-elle. Mais de quel paysage s'agit-il? Irrémédiablement face au spectateur et à distance, ce paysage réside en un condensé de nature, prisonnier d'un cadre mais qu'ouvre un horizon. Dans ce cas, le paysage est complètement tributaire de la peinture et de ses techniques; il est d'abord une représentation.

De manière semblable, Mathieu Kessler, dans son ouvrage *Le paysage et son ombre*⁷², affirme que la peinture de paysage prend pour modèle le pays qui, avant elle, avait échappé à la représentation, de telle sorte qu'une image s'interpose soudain entre le spectateur et le pays. Néanmoins, le paysage n'est pas la simple imitation d'un espace réel ou « naturel », rappelle-t-il. Il a ses codes : perspective éloignée, absence de hiérarchie entre les lieux représentés, lieux privilégiés comme la fontaine, présence d'un horizon. Regarder un paysage

⁷⁰ Anne CAUQUELIN, p. 67.

⁷¹ *Ibid.*, p. 79.

⁷² Mathieu KESSLER, *Le paysage et son ombre*, Paris, PUF, 1999, 87 p.

consiste, selon Cauquelin, à contempler cet entrelacs ou cette superposition de formes appartenant à notre culture et qui, à la manière de filtres dont la présence est inéluctable, façonnent notre perception, nos goûts, nos pratiques de l'espace, etc. Dans cette optique, le paysage n'est pas le lieu privilégié d'un rapport authentique avec le monde naturel, pas plus qu'il n'a existé de tout temps. Il est un artifice, le fruit d'une construction rhétorique.

Sans infirmer le moment de la naissance du paysage, Berque ajoute toutefois une nuance importante à la définition qui en résulte, et où l'homme occupe une place centrale au détriment de l'espace : « que le paysage existe – qu'on le regarde, qu'on le représente, qu'on se le représente – n'est pas en soi la preuve qu'il y ait pensée *paysagère*, c'est-à-dire qu'il y ait identité entre le fait de penser et le fait qu'il y ait paysage⁷³ ». Ainsi, la représentation du paysage par un mot, une image ne serait pas nécessaire à son existence ni au développement d'une sensibilité et d'une pensée à son égard. Aussi la thèse de Cauquelin, qui consiste à déduire de l'invention de la perspective celle du paysage en soi semble-t-elle restrictive, et ce, même s'il est certain que la perspective a permis l'avènement d'un mode de représentation singulier, d'une forme qui « enveloppe l'ensemble de nos constructions mentales de telle façon que nous ne saurions voir qu'à travers son prisme⁷⁴ ».

Ces réflexions m'amènent donc à formuler autrement l'affirmation de Cauquelin en parlant plutôt de la naissance conjointe d'une *peinture sans sujet* et de la *représentation* du paysage, en Occident du moins. Cette reformulation continue d'affirmer l'importance du paysage dans l'histoire de l'art : devant un paysage représenté, le spectateur n'est plus appelé à décrypter une histoire ou des mythes; la forme picturale y élargit sa propre palette et prend le pas sur le contenu. Ainsi, le paysage participe effectivement au processus d'autonomisation de la peinture, bien en amont de la photographie qui « [arrivera] à point pour libérer la peinture de

⁷³ Augustin BERQUE, *La pensée paysagère*, op. cit., p. 9.

⁷⁴ Anne CAUQUELIN, p. 29-30.

toute littérature, de l'anecdote et même du sujet⁷⁵ », selon Picasso. « Montrer ce que l'on voit⁷⁶ », qui est le propre de la peinture de paysage, aura alors cédé la place à une peinture débarrassée de toute représentation, en d'autres mots où « *what you see is what you see*⁷⁷ », comme l'exprimera le peintre américain Frank Stella. En outre, l'affirmation de l'interdépendance entre l'invention de la représentation du paysage d'une part, et celle d'une peinture sans sujet d'autre part remet la peinture à sa juste place de manière à ce que son prisme d'analyse ne vienne plus oblitérer l'indépendance, évidemment relative, du paysage à son égard. Mathieu Kessler partage cet avis lorsqu'il affirme que l'« approche perspective [est] superficielle et réductrice⁷⁸ ». Le paysage ne peut donc être réduit au domaine de l'histoire de l'art, même si celle-ci, en en faisant son objet de réflexion, en dessine certains contours, met au jour une de ses facettes.

La pratique de l'espace

Dans *Le paysage et son ombre*, Kessler se propose pour sa part d'explorer la généalogie philosophique du paysage ainsi que sa « logique sensible⁷⁹ », critiquant la perspective de l'histoire de l'art et de l'esthétique. Il débute d'abord sa réflexion en douceur, définissant à son tour le paysage suivant son acception classique, laquelle « privilégie la vision du spectateur sur l'appréhension concrète du lieu par le voyageur » et définit le paysage comme un objet de « pure beauté »⁸⁰. Kessler nous rappelle ainsi, à l'instar de certains historiens de l'art, que le paysage apparaît dans la peinture flamande au XVI^e siècle et connaît son plein

⁷⁵ Georges BRASSAÏ, *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, 1964, p. 60.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 70.

⁷⁷ Bruce GLASER, « Questions à Stella et Judd », in *Regards sur l'art*, Paris, Éditions Territoires, 1979, p. 58.

⁷⁸ Mathieu KESSLER, p. 14.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 1.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 11.

essor avec les impressionnistes, tandis que son invention accompagne l'autonomisation de la peinture. Mais sa posture est autrement originale. Kessler s'intéresse à une pratique de l'espace plus englobante, qui sollicite non seulement la vue mais aussi tous les sens, et où la *mobilité du sujet* – son cheminement – retrouve sa place.

Kessler prend ainsi ses distances par rapport à la vision kantienne, qui prête au pays réel un caractère utilitaire et au paysage représenté une dimension contemplative. En outre, il réhabilite le substrat du paysage : le pays. Le *paysage* redevient de cette manière un objet de contemplation. Aussi Kessler déduit-il de cette posture une « éthique du paysage⁸¹ », caractérisée par une attitude d'accueil à son égard. Son approche concilie un intérêt pour la morale ainsi que pour les phénomènes au sein d'une seule et même éthique, qu'il qualifie d'impure.

Cette prise de position ne peut être comprise que si l'on jette un coup d'œil du côté de Kant, à qui Kessler a consacré sa maîtrise. En effet, la pureté à laquelle il s'oppose tire sa source de l'esthétique développée par le philosophe idéaliste et qui se caractérise par une « insistance à réduire la part de la nature brute pour exalter celle d'une subjectivité purifiée⁸². » Selon cette théorie, l'expérience du sublime n'appartient pas au caractère sublime de l'objet (soit aux phénomènes), mais à celui du sujet, qui, s'il est un *génie*, saura transposer son expérience dans des œuvres d'art.

D'autre part, le sublime a, pour Kant, un rôle éthique : il lance une passerelle entre le sujet et la morale. Comment ce mouvement opère-t-il? Tout d'abord, la nature brute, sauvage, heurte l'homme. Devant cette altérité radicale, ce dernier se voit forcé de s'avouer vaincu et de renoncer à son désir de maîtriser l'environnement. Dans un second temps, toutefois, l'homme, dont la capacité à connaître la nature a été ébranlée par l'expérience sublime,

⁸¹ *Ibid.*, p. 3.

⁸² Pierre HARTMANN, *Du Sublime*, Strasbourg, PUS, 1997, p. 75. Notons que cette purification s'opère dans la seconde théorie kantienne du sublime, soit lors de l'écriture de la *Critique de la faculté de juger*.

accède à un autre plan de réalité, à un niveau de connaissance supérieur. Dans le monde de la Raison, il se trouve débarrassé des impératifs de l'existence, à l'abri de l'altérité : « Au projet de la maîtrise technique se substitue l'expérience de la supériorité morale⁸³ ». Cette morale pourrait déboucher sur une mystique si elle ne se cantonnait pas à la rationalité la plus totale.

À l'inverse, Kessler fonde sa morale à même le monde sensible. Chez lui, le paysage, en perdant de son caractère idéal, gagne en complexité. Il est à la fois un microcosme, l'homme et la cité prenant pied dans le pays, et un macrocosme, dans la mesure où il est un univers en soi, à l'image de l'univers. Sa mesure est d'une part physique, car le spectateur doit être suffisamment proche et loin de lui pour l'appréhender, et d'autre part finale, au sens kantien⁸⁴, le paysage étant une fin en soi. Au contraire, dans la théorie kantienne du sublime, le paysage a un rôle fonctionnel. Il initie à la vie morale, comme je l'ai montré. Enfin, Kessler ne substitue pas au monde sensible celui des Idées, comme le faisait Kant dans le sillage de Platon⁸⁵. Il accepte que le paysage et ses phénomènes déroutent, et que le sujet vive cette déroute jusqu'au bout.

Pour mettre en lumière ses éléments de définition, Kessler se penche sur différentes pratiques de l'espace donnant lieu à autant de catégories spatiales, de la plus concrète (celle qu'il préconise) à la plus impalpable. Cet inventaire permet de cerner ce que peut être une « relation esthétique au lieu concret⁸⁶ ». En voici les principales figures. Le *voyageur* (ou *promeneur*) est le jouisseur de paysage le plus talentueux de par son attitude non intéressée et sa disponibilité sensorielle. Son parcours n'a d'autre but que le bonheur, l'expérience la plus riche possible de la vie, « la compréhension esthétique du lieu, indépendamment d'une visée

⁸³ *Ibid.*, p. 68.

⁸⁴ « Le but final est celui qui n'en suppose aucun autre, comme condition de sa possibilité. » Immanuel KANT, *Critique du jugement* suivi des *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, t. 1, Paris, Librairie philosophique de Ladrangé, 1846, p. 139.

⁸⁵ Rappelons que Kant reprend le « noumène » de Platon, soit la réalité intelligible, pour lui substituer le « noème », l'objet de conscience.

⁸⁶ Mathieu KESSLER, p. 14.

pratique⁸⁷ ». Le *touriste* quant à lui suit un parcours prédéterminé où les *sites*, comme les impressions et les pensées, sont convenus. Son but est de s'assurer que ses représentations de l'espace correspondent à celui-ci. À défaut d'adhérer à l'eudémonisme du voyageur, il cède à l'hédonisme et à la consommation, et ne se situe jamais à une juste distance du paysage, trop près, ou jouissant de panoramas dénués de profondeur.

L'*explorateur* pour sa part (parcourant une *terre*) ne considère pas plus que le touriste « le pays comme un écoumène singulier⁸⁸ », soit un espace habitable de la terre. Aussi sa participation au paysage est-elle minime. Comme le touriste, il n'est donc pas altéré au fil de sa pratique de l'espace. Néanmoins, contrairement à lui, l'explorateur demeure tenté par la découverte, une découverte scientifique dans son cas. L'*aventurier*, intervenant après la reconnaissance de la terre par l'explorateur et avant sa récupération touristique, entretient une relation étroite avec le *pays*. Toutefois, celle-ci est pragmatique plutôt qu'esthétique, car il cherche à tirer profit de l'espace. Le *conquérant*, enfin, est une sorte d'aventurier dont les visées politiques par rapport au *pays* se trouvent cautionnées par un discours rationnel. De manière générale, l'étude de ces figures met en relief le fait que l'espace est tributaire de l'attitude adoptée à son égard (intéressée ou non, liée à tel ou tel but). Le paysage constitue donc une réalité, mais qui n'apparaît pas à tous, ce qui rejoint la *théorie du génie*, partie prenante de la philosophie du sublime⁸⁹.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 17.

⁸⁹ Avec Boileau et Longin commence de s'esquisser la théorie du génie : celui qui produit les grandes œuvres a un don particulier. Chez Kant subsistera ce caractère sublime, seul apte à faire l'expérience de la sublimité. Dans ses *Observations*, le philosophe montre ainsi que l'être sublime est psychologiquement fragile, et que la frontière est mince entre son état et la folie. Voir Pierre HARTMANN.

Néanmoins, Kessler ne considère pas que le sublime est d'abord « inscrit dans le caractère du sujet et n'[attend] qu'un coup de pouce de la nature pour se manifester⁹⁰. » L'expérience paysagère est d'abord le fait du paysage, même si elle est l'apanage du voyageur, le seul à avoir une attitude authentique par rapport à l'espace, selon l'auteur. Comme toute catégorisation, celle-ci demeure réductrice. En effet, Kessler, malgré son intention de réhabiliter l'expérience concrète du paysage, semble oublier que le voyageur n'entretient jamais avec l'espace une relation strictement désintéressée, ne serait-ce que lorsqu'il cherche un lieu abrité pour se reposer. En cela, Kessler s'inscrit donc dans la continuité de Kant, qui croyait que « la dictature de l'instinct d'auto-conservation [pouvait] être dépassée⁹¹ » quand le sujet quittait le plan de l'entendement pour rejoindre celui de la morale. Kessler croit pour sa part que ce dépassement a lieu quand le sujet quitte le champ de l'*intérêt* à l'égard du paysage.

Dénier au paysage son caractère utilitaire, c'est d'abord réduire la relation esthétique au lieu, puisque celle-ci se nourrit de la relation pragmatique. Par exemple, la nécessité de ne pas se perdre en montagne attire l'attention sur la carte, dont la lecture enrichit à son tour la perception du paysage réel. Ensuite, une telle distinction ampute l'homme d'un aspect essentiel de sa condition, voire de sa dimension ontologique. Selon Heidegger « être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter⁹² ». La terre est donc avant tout pour l'homme un espace *vital*. À tout moment, et même quand il n'en a pas conscience, le marcheur (comme tout être humain) demeure dépendant de l'espace qu'il traverse pour assurer sa survie. S'il demeure dépendant, c'est parce qu'il n'y a pour ainsi dire aucune

⁹⁰ *Ibid.*, p. 75.

⁹¹ *Ibid.*, p. 69.

⁹² Martin HEIDEGGER, « Bâtir, habiter, penser », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 173.

séparation entre la subjectivité et l'espace : « tout ce qu'on voudrait poser en dehors de lui [l'espace] est par là même en rapport avec lui, et donc en lui⁹³ ». Une relation non intéressée présupposerait un rapport d'extériorité, bien entendu illusoire.

Ces considérations ne sont pas sans rappeler celles du géographe Éric Dardel, qui inaugura, dans son ouvrage *L'homme et la Terre*⁹⁴ (1952), le champ d'études des géographies humaniste et culturelle. Dardel y mène une étude critique de la géographie en remettant en question le modèle dominant des sciences naturelles et, surtout, réfléchit à la manière dont nous habitons la terre. Pour lui aussi, la géographie est constitutive de l'« être de l'homme⁹⁵ ». La terre est le « sol ou [la] base de l'existence humaine⁹⁶ », c'est-à-dire le lieu de l'existence conçue comme déplacement et expérience signifiante, et constitue les fondements de l'existence, de telle sorte que la liberté s'exerce selon ses contraintes. De plus, elle a un « fond obscur⁹⁷ », ce dernier aspect ayant partie liée avec l'expérience du temps et l'inéluctabilité de la mort, mise en lumière par Heidegger. Enfin, la terre est un « paysage »⁹⁸, soit un trait culturel, ce qui rejoint le propos des historiens de l'art et des sensibilités.

La relation *esthétique* à l'espace n'est donc qu'une des facettes de la pratique du paysage, toute pratique de l'espace se trouvant par défaut tributaire de « la nécessité, du besoin et du manque⁹⁹ » – du désir. La distinction à faire n'est pas entre relation esthétique ou pragmatique à l'espace, mais entre les différents buts poursuivis à son égard, les différentes

⁹³ Maurice MERLEAU-PONTY, *La Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1976, p. 333.

⁹⁴ Éric DARDEL, *L'homme et la terre*, Paris, Éditions du CTHS, 1990, 200 p.

⁹⁵ Jean-Marc BESSE, « Entre géographie et paysage, la phénoménologie », in *Voir la terre*, Arles, Actes Sud / ENSP / Centre du paysage, 2000, p. 130.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 143-144.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 144.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 143.

⁹⁹ Mathieu KESSLER, p. 71.

attitudes possibles, allant de l'humilité la plus totale au désir de maîtrise le plus violent. Ainsi, l'explorateur, sorte de géographe de terrain qui « cartographie une terre qui n'est pas encore vraiment reconnue¹⁰⁰ », peut parallèlement jouir d'une perspective esthétique occupant une place plus qu'accessoire dans sa démarche, contrairement à ce que Kessler affirme.

Dans un tout autre ordre d'idées, Kessler apporte un élément structurant quant à ma réflexion sur l'origine des paysages. Il s'agit de l'espace « vécu avant toute transposition picturale du pays opérée par le promeneur ou le peintre¹⁰¹ ». Selon cette perspective, je peux présumer que le premier écrivain de montagne ou des rivages avait d'abord été un voyageur au sens où Kessler l'entend, qui avait su apprécier le paysage sans que ne lui ait été fournie au préalable une quelconque catégorie esthétique pour ce faire. À l'inverse, Anne Cauquelin soutient plutôt que les paysages seraient, à un moment donné de l'histoire des sensibilités, *inventés* : « Force est d'admettre [...] l'importance de l'art dans cette fabrication¹⁰². »

Si la littérature a été première dans l'invention de la montagne et du rivage – ou plutôt de leurs représentations – d'après l'auteure, ce sont les paysagistes (peintres et artisans de parcs et jardins) qui auraient ensuite conféré une réalité et une vérité à ces espaces jusque-là ignorés. Toujours selon Cauquelin, « les réponses sont circulaires. [...] [S]i le peintre produit un modèle [...] le jardinier-démiurge produit à son tour une réalité qui sera modèle pour le peintre paysagiste¹⁰³. » Puis les artistes de tout acabit s'empareraient des représentations de l'espace, qui gagneraient alors en popularité d'abord chez l'élite, ensuite chez tout un chacun, jusqu'à transformer profondément les pratiques mêmes de l'espace.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 17.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 27.

¹⁰² Anne CAUQUELIN, p. 81.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 83-84.

Kessler, pour sa part, déplace le problème. Dès lors, il n'est plus question de la généalogie des paysages : de l'antériorité d'une discipline artistique par rapport à une autre, d'une œuvre par rapport à une autre. Ces débats peuvent bien entendu se poursuivre, car ils ont un intérêt du point de vue de l'histoire de telle ou telle discipline, mais leurs conclusions n'influent en rien sur l'origine en tant que telle des paysages qui, eux, préexistent à leur représentation par leur enracinement dans le pays concret. À cette argumentation, Cauquelin répondrait peut-être que, depuis l'Antiquité, des codes avaient été formés, codes qui ont poussé le voyageur à son insu sur les routes. Mais pourquoi une pratique de la marche en nature et une sensibilité paysagère s'étaient-elles aussi, et bien avant, développées en Orient dans des cultures tout à fait différentes de celles de l'Occident? En réponse à cette interrogation, Kessler propose l'existence de « déterminismes géographiques et physiques¹⁰⁴ » transculturels, inhérents à la montagne ou à la mer, par exemple. Et si ces déterminismes échappaient, pour une large part, à la réflexion? Si on ne pouvait les appréhender qu'avec une sorte d'intelligence sensible, convoquant les multiples dimensions de notre être?

La quête d'une relation I

À ce stade de ma réflexion, il me semble important de rappeler que le postulat de la primauté de la matière sur les représentations du paysage ne consiste pas en une exclusion du paramètre culturel. Ce postulat inclut celui-ci mais à un autre niveau. Quand Cauquelin assimile le paysage à une notion et à une perception, Kessler croit le pays antérieur à l'une et à l'autre. De manière semblable, Blandine Saint-Girons affirme que, « si *de facto* toutes sortes de modèles perceptifs, émotionnels et langagiers tissent notre relation à lui [au paysage], reste un sentiment extraordinaire de présence à soutenir¹⁰⁵ ». La posture de Berque permet d'éclairer et d'approfondir ce point de vue, puisqu'il retrace la trajectoire que nous

¹⁰⁴ Mathieu KESSLER, p. 25.

¹⁰⁵ Michel COLLOT, Françoise CHENET et Blandine SAINT-GIRONS (dir. publ.), *Le paysage : État des lieux : Actes du colloque de Cerisy*, Éditions Ousia, 2001, p. 513.

effectuons en présence du paysage, trajectoire qui ne diffère évidemment pas de celle que nous suivons devant n'importe quel phénomène : 1) le niveau ontologique physique (la planète); 2) le niveau vivant (la biosphère); puis, 3) le niveau humain (l'écoumène). Berque réordonne ainsi ces « modèles » dont Saint-Girons fait mention. Le langage et les émotions, de l'ordre de l'écoumène, reposent ainsi sur les perceptions, appartenant à la biosphère. Les perceptions reposent elles-mêmes sur cette « présence », première, qui est celle de la terre.

Berque nous permet de cette manière de sortir du dualisme dont Cauquelin demeure pour sa part prisonnière, aussi utile et pertinente que soit son analyse sur l'histoire des formes (car l'avènement de nouvelles constructions mentales conserve, à son niveau, son rôle dans la perception de l'espace). En effet, dès le premier chapitre de son ouvrage, Cauquelin prend position « contre » les approches phénoménologiques qui, selon elle, feraient du paysage un espace originaire : « Nous saurions [...] que ce que nous avons appris à voir est la partie immergée d'un fond que nous appelons "Nature". C'est ce "fond" que la phénoménologie [...] fait apparaître comme premier, au-delà des constructions qu'il aurait suscitées¹⁰⁶. » Et l'auteure de considérer comme contradictoire l'affirmation de la culture (de l'histoire des formes) d'une part, et celle d'une nature première et inaliénable d'autre part.

S'il est vrai qu'une certaine phénoménologie « a déjà porté son investigation sur l'espace pré-réflexif, celui d'avant la représentation », devenant ainsi la cible « des partisans du constructivisme et de la déconstruction¹⁰⁷ », il me semble réducteur de cantonner le champ de la phénoménologie à cet espace originaire. Merleau-Ponty définit par exemple la perception « comme un accouplement [du] corps avec les choses¹⁰⁸ ». Cet accouplement, cette connivence, est une manière de concevoir autrement le rapport à la réalité, en assouplissant les oppositions entre sujet et objet, nature et culture.

¹⁰⁶ Anne CAUQUELIN, p. 21.

¹⁰⁷ Jean-Marc GHITTI, p. 65.

¹⁰⁸ Maurice MERLEAU-PONTY, *La phénoménologie de la perception*, *op.cit.*, p. 369.

Dans cet ordre d'idées, la nature n'est pas antérieure aux constructions culturelles. Celles-ci se situent plutôt à l'intersection du corps et de la matière, et poursuivent en quelque sorte « l'opération expressive du corps¹⁰⁹ » qui débute dans la perception. Selon la phénoménologie, le paysage se situe même « dans une entr'expression du subjectif et de l'objectif qui est le propre de la vie réelle¹¹⁰ ». Cette vision a des parentés avec celle de Berque, car elle reconnaît une continuité entre les « choses » (la planète), le « corps » (la biosphère) et la culture (l'écoumène), quoique la hiérarchisation entre les niveaux ontologiques physique et vivant y semble absente, et que la relation entre sujet et objet semble assouplie mais non pas complètement abolie.

Rappelons aussi que, s'il y a hiérarchisation entre les différents niveaux, il n'y a pas ordonnancement dans le temps. Ainsi, lorsque Saint-Girons écrit que « le paysage est [...] d'abord une *entité vivante* qui se développe en nous et hors de nous¹¹¹ », il faut y voir une primauté et non pas une antériorité de la matière. Dans les faits, l'expérience n'est pas décomposable, mais immédiate, comme Bergson l'a mis en lumière. Elle forme un tout, comme l'instant où elle s'inscrit. De ce point de vue, Cauquelin a raison de dire que l'on perçoit les phénomènes à travers des sortes de « plis¹¹² », la perception s'effectuant à travers tous ces plis à la fois.

Vers une éthique du paysage I

L'idéalisme philosophique, donnant lieu à une coupure entre le paysage (idéal) et l'environnement (matériel), mène à des conclusions lourdes de conséquences, et pas

¹⁰⁹ Maurice MERLEAU-PONTY, *La prose du monde*, op. cit., p. 117.

¹¹⁰ Jean-Marc BESSE, p. 136.

¹¹¹ Blandine SAINT-GIRONS, p. 513.

¹¹² Anne CAUQUELIN, p. 22.

seulement sur le plan théorique. En effet, puisque le paysage est une « réalité » subjective, tout espace pourrait en devenir un pour peu que l'homme invente des catégories lui permettant d'en faire une appréciation d'ordre esthétique. Si l'on pousse ce raisonnement à l'extrême, les dépotoirs, par exemple, deviendraient beaux si nous apprenions à en jouir. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'en ce moment même, certaines personnes sont réduites à vivre dans ces « lieux précaires¹¹³ », qu'elles n'arriveront jamais à trouver beaux, et ce, pour la simple et bonne raison qu'il ne s'agit pas de lieux habitables, où elles puissent espérer que leur quotidien s'enracine de façon durable. Dépossédées au sens où elles « se sav[ent] privé[es] de lieu¹¹⁴ », elles se voient refuser une dimension essentielle du temps – la durée –, soit la possibilité de s'inscrire dans un passé et un avenir. Leur présent dérive, sans port d'attache, dans une sorte d'éternité que j'imagine cauchemardesque, rythmée par les arrivages de déchets, la sempiternelle collecte parmi les rebuts.

Qui osera leur dire qu'elles habiteront un jour une œuvre d'art, quand quelques artistes leur auront donné les clés d'interprétation nécessaires? Dépourvu de cette « habitabilité psychique » dont parle Simon Harel (en écho au psychanalyste Donald W. Winnicott), c'est-à-dire de cette « potentialité [qu'a en principe le] lieu » de faire se déployer la psyché, un dépotoir ne deviendra jamais beau¹¹⁵. Cet environnement hostile interdit effectivement l'établissement d'une relation affective entre le sujet et son monde. Qui plus est, la psyché du sujet est liée à un corps, qui ne saurait se résumer à la perception visuelle. Ainsi, même si le regard parvenait à apprivoiser ce lieu précaire, ce dont je doute fort, les autres aspects du mal-être physique (bruits, odeurs, faim, soif) n'en seraient pas évacués pour autant. Si un « lieu habité est, de fait, conquis de haute lutte¹¹⁶ », il semble possible de parler, en ce qui concerne certains d'entre eux, de combat perdu d'avance.

¹¹³ Simon HAREL, *Espaces en perdition*, Tome I, Montréal, Les Presses de l'Université Laval, 2008, 234 p.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 143.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 101.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 11.

Par contre, pour peu qu'on y ait jamais réellement mis les pieds, l'on pourra apprécier esthétiquement la *représentation* de lieux précaires : les photographies d'Edward Burtynski, par exemple, dans le film *Paysages fabriqués*¹¹⁷ (2006), montrant des espaces naturels de la Chine transformés par l'homme et le mode de production industriel qui s'y impose à un rythme effréné. Une telle appréciation se fait toutefois au prix de l'espace concret. La distance ainsi posée entre le spectateur et le sujet de l'œuvre autorise par exemple un critique à parler de ce documentaire comme d'« une magnifique *peinture* de la laideur industrielle¹¹⁸ ». Cette affirmation révèle clairement que le paysage en question est une représentation; tandis que l'antinomie met en relief le principe d'esthétisation inhérent à cette même représentation. La laideur ne peut être magnifiée que dans la mesure où sa matérialité est représentée, neutralisée par la pellicule photographique.

Si des gens se risquent dans de tels lieux – comme des « touristes suicidaires¹¹⁹ » à travers les ruines de villes dévastées par la guerre – et y voient une quelconque beauté, ce sera à condition d'avoir la certitude de n'être que de passage, de ne jamais y habiter « pour de vrai ». Ils joueront alors à vivre dans ces paysages en pièces, comme s'il s'agissait de représentations, paysages desquels ils pourront à tout moment décider de partir comme on s'éveille d'un mauvais rêve; quand d'autres continueront de chercher dans ces lieux de quoi manger, boire, se couvrir. Ce mode d'appréciation esthétique n'est pas sans rappeler celui du sublime, où cohabitaient l'horreur et le délice lors d'une observation faite « avec un certain éloignement physique¹²⁰ ». Encore une fois, c'est une certaine distance (celle que confère le fait que ce ne soit pas chez soi) qui permet l'appréciation, alors que l'immersion complète dans l'environnement ferait obstacle au plaisir.

¹¹⁷ Jennifer BAICHWAL, *Manufactured Landscapes*, DVD, 90 min.

¹¹⁸ Voir la bande-annonce du documentaire. C'est moi qui souligne.

¹¹⁹ Jean-Didier Urbain a commenté ce phénomène des voyages à risque lors d'une entrevue accordée à la radio de Radio-Canada dans le cadre de la sortie de son livre. Voir *Le voyage était presque parfait*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2008, 556 p. Entrevue disponible au <http://www.radio-canada.ca> (14 novembre 2009).

¹²⁰ Michel DELON (dir. publ.), « Sublime », in *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 1014.

Le travail de Burtynski participe tout de même d'une entreprise de lucidité. L'artiste montre, sans discours politique sous-jacent, l'échelle à laquelle se déroulent les transformations qui affectent l'environnement planétaire, à travers des photographies de différents espaces relatifs au cycle de vie des produits que nous consommons, des sites d'extraction aux dépotoirs, en passant par les manufactures où les hommes s'usent, comme la terre qu'ils exploitent. Aussi belles que soient ces images, sur le plan esthétique s'entend, elles ne balaient pas l'horrible réalité qui les a fait naître, mais la pointe plutôt. Les photographies permettent ainsi au public de prendre connaissance, ne serait-ce qu'à travers un médium, de l'existence des dépotoirs de ferraille ou de produits électroniques; des nouveaux quartiers de Shanghai, surréalistes; du chantier du barrage des Trois-Gorges, qui rappelle une zone bombardée, mais est pourtant le fruit de la volonté humaine, comme le souligne le photographe¹²¹ : paysages fabriqués où l'on chercherait en vain les traces d'une nature intacte. Malgré cela, il s'agit bel et bien de paysages, non pas parce qu'ils répondent à certains critères esthétiques, comme Cauquelin ou Roger l'entendent, mais tout simplement parce qu'ils *existent*, quelque part sur terre¹²².

Comme nous venons de le voir, faire l'économie de la réalité du paysage peut mener à des actions lourdes de conséquences sur le plan environnemental. Un paysage réduit à sa seule dimension symbolique, et de ce fait tout entier tributaire de la subjectivité humaine, ne peut-il pas être indéfiniment transformé – sur le plan matériel cette fois – sans que cela ne pose de problème éthique, tout cela pour répondre aux besoins réels et factices d'une humanité de plus en plus peuplée, qu'un désir insatiable tient en laisse alors qu'elle se croit maîtresse de l'univers? Autrement dit, si le monde n'a aucun autre sens que celui qu'on lui attribue, s'il n'a pas de sens *en soi*, qu'est-ce qui nous empêche d'en inventer un, et puis un autre, et puis un autre... jusqu'à ce que la terre soit devenue totalement méconnaissable et invivable, et que tout paysage naturel ait disparu de sa surface?

¹²¹ Voir le documentaire.

¹²² Ces paysages pourraient un jour être au pas de nos portes, scénario que Jacinthe Laforce explore dans son roman jeunesse d'anticipation : *Cité Carbone*. L'auteure y met en scène les Palettes, un village-dépotoir aux portes de Montréal où habitent les laissés-pour-compte du capitalisme. Voir « *Cité Carbone* suivi de *De justice et de justesse* », Montréal, mémoire de maîtrise, UQAM, 2008.

La quête d'une relation II

Bien évidemment, je ne cherche pas à minimiser ou à nier le rôle de la subjectivité dans la constitution du paysage, et ce, en prétendant que l'on puisse accéder sans intermédiaire à un en-soi de la matière. En effet, « il n'y a pas de sens à chercher "l'espace lui-même" en deçà de sa représentation¹²³ ». Croire que l'on puisse s'effacer au point de porter « une âme transparente¹²⁴ » qui permette d'entrer directement en contact avec la matière relève d'un leurre. « [E]n Orient, [la] logique du lieu tend à fondre l'homme dans son environnement, alors que la science les sépare radicalement¹²⁵ » en Occident. Berque se méfie pour sa part de ces deux approches. En effet, la fusion affranchit, en apparence, l'homme de sa subjectivité, mais au fond ce dernier la troque pour une autre, ignorante d'elle-même cette fois, à la manière de l'« objectivité des [peintres] classiques [qu'ils croyaient] [...] justifiée par le fonctionnement *naturel* de nos sens et fondée sur l'*évidence* de la perception¹²⁶ ». Est alors reconduit de manière insidieuse le rapport sujet-objet.

De plus, à supposer que cette fusion serait possible, elle ne m'aiderait en rien à renouer avec la terre. La fusion, soit l'assimilation de l'Autre à soi, est tout sauf une relation. En effet, si l'on postule qu'il y a un rapport d'identité entre la terre et l'homme, l'une et l'autre se confondent, cessent de dialoguer. À l'inverse, si l'on soutient que la terre et l'homme sont de nature différente, comme la *Genèse* ou la pensée moderne l'on affirmé, l'on instaure une hiérarchisation. Dans ce dernier cas, on constate le joug que l'homme fait actuellement subir à la nature. La solution se situe plutôt entre ces deux approches, l'homme étant à la fois distinct de la nature et semblable à elle. À partir de là, il s'agit de conclure un nouveau pacte avec le monde sensible : ni égalitaire, ni égocentrique, mais teinté d'humilité.

¹²³ Jean-Marc GHITTI, p. 65.

¹²⁴ Anonyme japonais, *Voyage dans les provinces de l'Est*, Paris, Le promeneur, 1999, p. 60.

¹²⁵ Michel COLLOT, « Pour une poétique du paysage », in *Lieux propices*, Québec, Québec Presse, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 272.

¹²⁶ Maurice MERLEAU-PONTY, *Le Visible et l'invisible*, op. cit., p. 76. C'est moi qui souligne.

Pour établir un tel contrat, il nous faut opérer un renversement de perspective qui consiste en un décentrement de l'homme au profit de la matière, en mettant en évidence que ni une subjectivité outrancière ni une fusion illusoire entre le sujet et l'objet ne constituent une réponse à la séparation entre l'homme et la terre. Admettre la matérialité intrinsèque du paysage signifie-t-il que la pensée ne puisse pas ou plus s'y attarder? Bien sûr que non. Que resterait-il à la réflexion si le monde lui était refusé? Cela signifie plutôt que la pensée pourra à nouveau s'intéresser à la terre et, de ce fait, mieux répondre à la question de l'habitation. Car l'espace moderne ne peut pas nous éclairer sur ce qu'est *habiter*. Ses caractéristiques ne sont ni à la mesure de l'homme ni à l'image de son expérience : espace infini, quand le champ de présence de chacun est restreint; espace idéal, quand notre premier contact avec le monde a lieu par l'entremise de la sensibilité, émotions et sens confondus; espace extérieur, distant à la fois de soi et du monde, alors qu'habiter, n'est-ce pas « être sur terre¹²⁷ » et, jusqu'à un certain point, être *en* elle?

Car « si la science nous apprend beaucoup de choses, elle ne nous apprend pas de quoi elle parle et où se situe ce dont elle parle¹²⁸ ». Voilà ce qu'il nous reste à explorer. En guise de réponse, Kenneth White propose de fonder, à travers la géopoétique, une culture planétaire autour de la terre, le seul motif qui puisse unir des gens du monde entier. Sans croire en la possibilité d'une culture mondiale, ni dénier aux cultures nationales leur pertinence à notre époque, comme le fait White, je crois néanmoins que chaque culture nationale gagnerait à intégrer la terre à ses valeurs fondamentales de façon à ce que nous puissions jeter des ponts entre différentes identités¹²⁹, entre la nature et nous-mêmes, et renouer avec ce qui, en nous, appartient à la nature. Il s'agit donc de fonder sur terre un *monde*. Si Kenneth White définit

¹²⁷ Martin HEIDEGGER, p. 174.

¹²⁸ Eugène GUILLEVIC, *Vivre en poésie*, Pantin, Le temps des Cerises, 2007, p. 11.

¹²⁹ C'est ce qu'a déjà commencé à faire un organisme comme l'UNESCO, à travers l'élection d'un patrimoine mondial naturel ou culturel.

ce dernier comme « ce qui émerge du rapport entre l'esprit et la terre¹³⁰ », je parlerais pour ma part de ce qui émerge du rapport entre le *corps* et la terre, l'esprit surgissant au point de contact entre eux. Ce rapport, cette relation aujourd'hui moribonde a transformé le monde en son contraire. Faute d'amour, une partie du monde est devenue immonde. Que ferons-nous maintenant pour rendre à la terre sa beauté et sa fertilité, que contient pourtant l'étymologie de « monde », comme le souligne White? Surtout, que nous abstiendrons-nous de faire?

Pour renouer avec le paysage et l'espace où il prend forme, on se doit de développer « une toute nouvelle façon de penser » à son égard, comme l'affirme Burtynski, qui soutient par ailleurs que le problème posé par les profondes transformations que nous faisons subir à la terre ne saurait se résoudre de manière manichéenne. D'où la nécessité d'explorer cette pensée de la relation, cette « autre logique : celle du tiers inclus, et d'une pensée non-dualiste¹³¹ ». À la manière du paysage ou de l'espace qui sont le lieu d'une relation existentielle entre le sujet et le monde, la « pensée paysage¹³² » met l'accent sur l'interaction entre le sujet et l'objet de la pensée, sans pour autant les fusionner ni les mettre sur un pied d'égalité. Si l'on applique cette forme de pensée au paysage même, l'on se trouve à opérer un renversement salutaire, c'est-à-dire à considérer le paysage comme antérieur à toute pensée qui lui est relative en y reconnaissant avant toute chose la présence de la terre. Blandine Saint-Girons ne soutient pas autre chose lorsqu'elle écrit que « le paysage est [...] d'abord une *entité vivante* qui se développe en nous et hors de nous¹³³ ». En d'autres mots, le paysage n'est pas en premier lieu tributaire de la subjectivité, puisque l'on perçoit « à partir du monde » plutôt qu'« à partir de soi¹³⁴ ».

¹³⁰ Kenneth WHITE, p. 25.

¹³¹ Michel COLLOT, « Pour une poétique du paysage », *op. cit.*, p. 272-273.

¹³² Michel COLLOT, « La pensée paysage », in *Le paysage : État des lieux*, *op. cit.*, p. 498-511.

¹³³ Blandine SAINT-GIRONS, p. 513.

¹³⁴ Michel COLLOT, « Pour une poétique du paysage », *op. cit.*; cité par Berque dans « Logique du lieu et génie du lieu », in *Logique du lieu et œuvre humaine*, Augustin BERQUE et Philippe NYS (dir. publ.), Bruxelles, Ousia, 1997, p. 202.

La posture de Saint-Girons est partagée par Berque, selon qui « le paysage n'est pas dans un regard sur des objets, [mais] dans la réalité des choses¹³⁵ ». En ce sens, Berque dit préférer au terme d'*invention* du paysage, par trop constructiviste selon lui, celui de *naissance*, qui relègue au second plan la subjectivité, et transfère le principe vital du paysage aux choses « objectives » plutôt qu'au regard porté sur elles. Dans ce contexte, si invention du paysage il y a, ce ne peut être que dans le sens étymologique de « faire venir (*in-venire*) au jour ce qui existe, et est déjà là¹³⁶ ». Observé dans cette perspective, le paysage s'enracine enfin dans la terre, sa véritable nature¹³⁷.

Vers une éthique du paysage II

Il s'agit maintenant de prendre conscience de notre habitation de la terre, que l'habitude a malheureusement fait sombrer dans l'oubli, tandis que des nouvelles présageant l'apocalypse nous parviennent, encore abstraites et lointaines, croit-on. Réchauffement planétaire, fonte des glaciers et des neiges éternelles, montée du niveau des océans. Quand le regard même de l'homme est mis en péril (la disparition des habitats et des espèces menaçant la sienne propre), les limites de la subjectivité se font manifestes. Le temps est proche où la croyance en la supériorité de l'homme ne nous abritera plus. Irrémédiablement, on habite la terre, espace que l'on sait maintenant fini. Selon Philippe Nys, l'image de la terre vue du ciel, c'est-à-dire l'avènement de la terre comme paysage, a infligé à notre espèce une « blessure narcissique » inguérissable dans la mesure où l'homme s'est découvert, à l'instar des autres

¹³⁵ Augustin BERQUE, *La pensée paysagère*, op. cit., p.47.

¹³⁶ Michel MAFFESOLI, p.171.

¹³⁷ Le paysage n'avait jamais réellement quitté la Terre, mais une certaine pensée du paysage, elle, l'avait fait.

espèces, comme *mortel*, comme « un élément parmi d'autres dans une histoire des éléments géologiques¹³⁸ ». Visiblement, cette découverte révolutionnaire n'a pas suffi pour que l'humanité s'incline devant ce qui la dépasse et lui prête littéralement vie.

Deux représentations en ont découlé : une pré-moderne, l'autre moderne. La première relègue la terre comme paysage au statut d'une « image de plus, représentative de cet esprit scientifique et abstrait¹³⁹ », la terre étant de ce point de vue considérée comme une planète de plus, plutôt que comme la seule où l'humanité puisse vivre. Qui plus est, cette représentation vient renforcer la vision selon laquelle l'homme serait « maître et possesseur de la nature¹⁴⁰ », celle-ci s'étendant maintenant jusqu'aux confins d'un univers en expansion, autant dire infini, qui semble décupler encore le pouvoir de l'humanité sur elle. Inversement, l'interprétation moderne, soit scientifique, de cette image de la terre est qu'il s'agit d'une étape cruciale dans le processus de mathématisation de la nature et de l'homme. Tandis que la précédente représentation mettait l'accent sur la fusion entre l'homme et la nature, celle-ci présuppose la distanciation toujours croissante du sujet et de la matière. Dans les deux cas – fusion ou distanciation –, la relation à la terre est évacuée. L'image de la terre vue du ciel, aussi percutante qu'elle soit, n'a donc pas permis de renouer avec notre planète, au contraire. Ironiquement, l'on cherche maintenant des traces de vie sur d'autres planètes tout en tuant à petit feu la seule où il nous soit donné de vivre.

Ces deux représentations sont venues nourrir notre apathie, tout simplement parce que l'expérience de notre habitation de la terre peinait à s'y reconnaître, que l'imaginaire de la terre vue du ciel restait cantonné à sa sphère; bref, que la subjectivité avait depuis longtemps été chassée du champ scientifique. Les conditions de l'établissement d'un nouveau pacte avec la terre sont maintenant à chercher ailleurs : dans la sensibilité humaine singulière au contact

¹³⁸ Philippe NYS, « Paysage et représentation : La terre comme paysage », in *Le paysage et ses grilles : Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Montréal, L'Harmattan, 1996, p. 138.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 139.

¹⁴⁰ *Ibid.*

de la matière, plutôt que dans une pensée désincarnée, déracinée. Bien que l'homme aux plans individuel et collectif soit appelé à disparaître comme les autres espèces (dans un avenir rapproché si l'humanité poursuit sur sa lancée), bien qu'il ait avec celles-ci la terre en partage, il n'appartient pas à une espèce comme une autre. Outre son pouvoir de destruction inégalé, l'homme est le seul qui ait su inventer l'art, la culture et la science, le seul aussi qui fasse preuve de *compassion* à un degré aussi aigu, quatre traits spécifiques à l'humanité mis en relief par Hubert Reeves¹⁴¹ et qui disparaîtraient avec elle.

Ces différentes caractéristiques ne sont pas à placer sur le même plan. Comme les humains l'ont appris à leurs dépens, le développement de la science pour elle-même peut mener aux actes les plus barbares. Il en va de même pour l'art, qui, tout comme la science, doit se baser sur la compassion, d'autres diraient sur la dimension éthique, pour ne pas s'éloigner de la réalité et cautionner des aberrations ou y conduire. Partant de ce constat, il ne suffit pas de faire des œuvres dogmatiques ayant pour seul sujet la « terre en danger », ce qui entraverait le principe même de la création, et serait récupéré par ceux-là mêmes qui, pour faire la promotion de voitures, se plaisent à nous les montrer en train de chevaucher le sommet d'une montagne, devant un panorama justement splendide parce qu'aucune voiture ne s'y rend...

Grâce à l'humanité, l'« univers [...] [a] pr[is] conscience de lui-même¹⁴². » Nous voilà désormais responsables du sens de la terre, mais pas de n'importe quel sens pour autant. La matérialité de la terre, sa présence, nous oblige à réinventer le sens qui la rendra habitable, qui respectera les contraintes de la planète comme celles des autres espèces : « L'être humain est le gardien du monde, le gardien du sens [...] il s'agira de préserver les conditions, pour la pensée comme pour l'action, d'une habitation humaine de la terre¹⁴³ ». L'écriture peut

¹⁴¹ Le physicien Hubert Reeves a fait mention de ces différents aspects lors de la conférence qu'il a donnée le 16 octobre 2007, dans le cadre des *Belles soirées de l'Université de Montréal*.

¹⁴² Hubert REEVES, *Poussières d'étoiles*, Paris, Seuil, 1984, p. 23.

¹⁴³ Jean-Marc BESSE, p. 144.

participer à cette quête, qui en est aussi une d'identité. En effet, puisque nous ne sommes pas la mesure de la création mais à son image, la connaissance de soi passe par celle des choses.

Engagement

Mes carnets s'inscrivent dans la sphère sociale comme un contre-discours par rapport à la pensée dominante, scientiste et néolibérale, en témoignant de ce que la pratique du paysage peut nous apprendre sur nous-mêmes quand nous cessons d'instrumentaliser l'espace : la terre ne nous appartient pas; c'est nous qui lui appartenons, avons une dette envers elle. Je me plais à croire que ma parole, en se mêlant à des milliers d'autres voix, participe à un mouvement plus vaste, qui peu à peu érige un rempart contre la destruction planétaire. Qu'en donnant à percevoir une relation renouvelée à la terre, ce mouvement la fait peu à peu advenir. Que la beauté de la nature s'impose, jour après jour, comme une valeur fondamentale de l'humanité... J'aimerais que ces vœux soient réalité, mais en vérité je suis plutôt pessimiste; même si je crois qu'il ne faut pas cesser pour autant de penser, mais surtout d'agir dans toutes les sphères de notre vie, y compris celle de la création, pour tenter d'améliorer le sort de la terre, duquel le nôtre dépend.

Reflet

Je ne cherche pas à créer, mais plutôt à témoigner de ce qui est là, par l'entremise du langage. Cela suppose que je fasse moi-même un travail pour renouer avec le monde physique, matériau à partir duquel je peux m'adonner à cette répétition du réel. La marche fait naître les pensées qui, ensuite, se matérialisent par l'écriture, et mes pérégrinations dans ces deux espaces bien réels (le paysage et la page) me permettent d'approfondir ma relation à la terre. Je ne cherche pas tant à parler de cette relation à mon lecteur qu'à lui donner un lieu, soit

l'espace du texte, où il puisse nouer la sienne propre. Je suis pourtant forcée d'admettre qu'aucune lecture ne saurait se substituer à la fréquentation effective d'un paysage, car la pratique de l'espace a partie liée avec le silence, qui se situe en deçà du langage.

Arrêt sur image

La contrainte a été constitutive de cette aventure. M'inscrire à la maîtrise pour m'obliger à mener à terme un projet d'envergure sur le plan de la création. Marcher en montagne pour me forcer à écrire, malgré le fait que la *petite Marie cassée, celle à la voix brisée, quasiment inaudible, ne s'en croyait pas capable*. Apparemment, l'autre était là pour lui prouver le contraire. Peu importe la peur, le manque d'inspiration, il fallait tracer des mots. Pas le temps de se relire. Le paysage n'attendrait pas que je me sente prête. Cet ensemble de paramètres astreignants, on ne peut plus concrets, je l'avais choisi pour faire face à une autre contrainte, beaucoup plus insidieuse et, de ce fait, difficile à combattre : l'autocensure induite par le manque de confiance en soi. Quand je retravaillais, encore et encore, mes carnets, j'étais confrontée aux mêmes difficultés qu'en montagne. Je me voyais souffrir en marchant comme en écrivant, me comparer aux autres randonneurs et aux autres auteurs, me libérer de l'esprit de compétition pour aussitôt y replonger. *Je n'ai pas réussi à rencontrer la montagne par le langage*, pouvais-je lire à chaque réécriture. Néanmoins, j'avais l'impression, et je l'ai encore, que mes carnets avaient compris quelque chose que, moi-même, je n'avais pas encore réalisé.

Ratures

Les contraintes que je me suis posées, sur le plan formel cette fois, ont porté fruit dans la mesure où elles me poussaient à trouver d'autres façons de m'exprimer et, donc, faisaient en sorte que je tende vers la concision. Elles ont ainsi donné aux carnets une tonalité, caractérisée par une certaine retenue stylistique; une pudeur qui m'a permis, je crois, de ne

pas perdre de vue la montagne. Par contre, je crains que, en tenant sans cesse l'écriture en bride, ces contraintes, parfois un peu arbitraires d'ailleurs, n'aient empêché la forme de s'épanouir... Mais le fait qu'elle ait été brimée ne va-t-il pas de pair avec la nature de l'expérience? J'ai préféré couper dans le matériau initial (mes notes), le façonner comme on sculpte une roche, plutôt que de broder autour, mais j'ignore si cela a produit l'effet voulu. J'ai aussi été torturée par la question des attentes de mon lecteur imaginaire, dont celles d'être jusqu'à un certain point divertie, qui me semblait inconciliable avec mon projet : tourné vers l'espace plutôt que vers le temps et, par le fait même, très pauvre en événements. Enfin, me demandai-je, la description de la montagne, dans mes carnets, est-elle signifiante? Ai-je fait fausse route en misant à ce point sur la dénotation, en agissant comme si les mots étaient ce qu'ils désignent?

Transformation

Malgré tous mes efforts pour demeurer fidèle à l'expérience, le texte ne l'est pas. Sur le plan de la diégèse, oui, il est véridique; je n'ai rien inventé. Néanmoins, tout récit est une fiction. Par exemple, au début dominait le récit singulatif (pour reprendre le concept de Genette), soit le fait de raconter une fois ce qui avait lieu une fois, puis est apparu le récit anaphorique, où le nombre de fois où l'événement est narré correspond à sa fréquence réelle, ce qui est venu mettre en œuvre le principe de répétition. Alors que j'avais cru que la redondance, inhérente à la randonnée, permettrait à certains motifs de ressortir et d'acquérir rien de moins qu'une dimension poétique, elle a donné lieu à une sorte de piétinement, rendant futiles les fragments en les noyant dans un trop-plein de détails. En particulier, les aspects triviaux de la randonnée (qui sont pourtant les plus cruciaux lorsqu'on est en montagne) perdaient de leur signification dès lors qu'ils étaient surexploités, soit parce qu'ils semblaient vulgaires, soit parce qu'ils faisaient tomber à plat des passages plus réflexifs ou contemplatifs; tandis que dans la réalité, il n'y avait pas de telles séparations entre les différents plans d'existence. Dans ce cas-ci, la transmission « fidèle » de l'aventure commandait une dose de transgression à son égard, soit encore davantage d'ellipses.

Chute

J'ai dû accepter que mon expérience et moi accédions à une forme de fiction, que nous soyons, en quelque sorte, magnifiés par le langage. Par exemple, je trouvais ridicule la façon dont je décrivais les épreuves que je rencontrais. Elles me semblaient soudain racontées de manière pompeuse, alors qu'elles avaient été si râpeuses, comme l'environnement qui les avait suscitées. J'éprouvais aussi des réticences à m'adonner à des réflexions qui, je le savais, n'auraient pas pu se développer dans l'environnement montagneux. Il a donc fallu que je consente au fait que l'expérience soit seulement le substrat de l'écriture, et que, même si elle me servait de point de référence ou d'ancrage, je devais aussi aller où le texte souhaitait maintenant me mener. Ainsi j'ai dû faire une croix sur les souvenirs qui avaient ressurgi au fil de la marche. Paradoxalement, même si leur écriture avait eu une charge émotive beaucoup plus importante que celle des fragments, ils n'étaient pas nécessairement pertinents dans les carnets. De cette façon, j'ai fait une découverte salvatrice : l'écriture et l'émotion peuvent être dissociées. Il est possible de traiter le langage comme un matériau, de le considérer avec détachement; de manière semblable, pour que la montagne soit appréciée pleinement, mon être et cette dernière devaient être mis à distance.

Effacement

Sur le plan de l'expérience, il m'était possible de vivre des instants de béatitude, des sortes d'épiphanies où *ma disparition jetait sur mon existence un calme inégalé*. Mais l'écriture de cet état m'en séparait, en convoquant une instance énonciatrice à travers le langage – par définition temporel; à l'inverse de l'espace, qui a partie liée avec l'éternité. La marche comme pratique méditative peut générer l'écriture, mais pas l'accompagner. Il m'a donc fallu renoncer à ce que ma voix soit celle d'un « regard pur ». Maintenant, je ne chercherai plus à évacuer ma sensibilité singulière de mon travail, mais plutôt à l'explorer : quels sont les éléments qui la brouillent, la déforment ou l'aiguisent? Ultimement, je réalise que le désir de m'effacer au profit de la montagne n'était pas seulement motivé par un projet esthétique,

mais découlait aussi d'une difficulté à prendre la parole, d'une sorte de pudeur qu'il me fallait surmonter. Enfin, cette démarche m'a appris qu'à travers mon intérêt pour la nature, c'est la perception du réel, celle de l'homme au sens large, qui m'intéressait; car sans sa conscience, la terre ne révélerait pas sa beauté. Sans une mise en forme du réel, à travers l'art notamment, elle n'accéderait pas non plus à la signification.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Écriture

A. MICHAUD, Andrée. « Deux dans un : défier les lois du nombre ». In *L'Atelier de l'écrivain II*. Montréal : Département d'études littéraires de l'UQÀM, s.d. (à paraître)

BARTHES, Roland. *L'empire des signes*. Coll. « Les sentiers de la création ». Genève : Éditions d'Art Albert Skira, 1970, 151 p.

DORION, Hélène. *Sous l'arche du temps : Essai*. Coll. « L'écritoire ». Montréal : Leméac, 2003, 85 p.

GUILLEVIC, Eugène. *Vivre en poésie ou l'épopée du réel : Entretien avec Lucie Albertini et Alain Vircondelet*. Pantin : Le temps des Cerises, 2007, 237 p.

HAY, Louis. « L'amont de l'écriture ». In *Carnets d'écrivains I : Hugo, Flaubert, Proust, Valéry, Gide, du Bouchet, Perec.*, sous la direction de Louis HAY, p. 7-22. Coll. « Textes et Manuscrits ». Paris : Éditions du CNRS, 1990.

HOLLAN, Alexandre. *Je suis ce que je vois : Notes sur la peinture et le dessin*. Cognac : Le temps qu'il fait, 1991, 128 p.

LEJEUNE, Claire. *Âge poétique, âge politique : Essai*. Montréal : Éditions de l'Hexagone, 1987, 103 p.

WARREN, Louise. *Bleu de Delf : Archives de solitude : Essai*. Coll. « Essai ». Montréal : Typo, 2006, 128 p.

Fragment

HEYNDELS, Ralph. *La pensée fragmentée*. Bruxelles : P. Mardaga, 1985, 208 p.

MICHAUD, Ginette. *Lire le fragment : Transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*. Coll. « Brèches ». LaSalle : Hurtubise, 1989, 320 p.

MUNIER, Roger. *Contre-jour suivi de Du fragment*. Saint-Pierre-la-Vieille : Roger Munier et Atelier La Feugraie, 1999, 67 p.

Nomadisme et habitation

ANZIEU, Didier. *L'enfant et sa maison : Quinzième journée scientifique du Centre de guidance infantile de l'Institut de puériculture de Paris*. Paris : Les Éditions ESF, 1988, 155 p.

AUGÉ, Marc. *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Coll. « La librairie du XXI^e siècle ». Paris : Seuil, 1992, 149 p.

BOUVET, Rachel, André CARPENTIER et Daniel CHARTIER (dir. publ.). *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : Les modalités du parcours dans la littérature*. Paris : L'Harmattan, 2006, 255 p.

BRAULT, Jacques. « Tonalités lointaines (sur l'écriture intimiste de Gabrielle Roy) ». *Voix et Images*, vol. 14, n° 3 (printemps), 1989, p. 387-398.

BRETON (LE), David. *Éloge de la marche*. Coll. « Essais ». Paris : Métailié, 2000, 176 p.

CERTEAU (DE), Michel. *L'Invention du quotidien : 1. Arts de faire*. Paris : Union générale d'éditions, 1980, 375 p.

CERTEAU (DE), Michel, Luce GIARD et Pierre MAYOL. *L'Invention du quotidien : 2. Habiter, cuisiner : Nouv. éd. rev. et augm.* Coll. « Folio essais ». Paris : Gallimard, 2006, [1994], 448 p.

DUPOUY, Christine. *La question du lieu en poésie : Du surréalisme jusqu'à nos jours.* New York. Rodopi, 2006, 306 p.

GILLET, Alexandre et Bertrand LÉVY (dir. publ.). *Marche et paysage : Les chemins de la géopoétique.* Genève : Éditions Métropolis, 2007, 269 p.

JOURDAN, Michel et Jacques VIGNE. *Marcher, Méditer.* Coll. « Espaces libres ». Paris : Albin Michel, 1998, 204 p.

HAREL, Simon. *Les lieux précaires de la vie quotidienne.* T. I de *Espaces en perdition.* Coll. « Intercultures ». Montréal : Les Presses de l'Université Laval, 2008, 234 p.

RADKOWSKI (DE), Georges-Hubert. *Anthropologie de l'habiter : Vers le nomadisme.* Paris : Presses universitaires de France, 2002, 166 p.

SOLNIT, Rebecca. « Deuxième partie : L'appel de la nature ». In *L'art de marcher*, p. 111-225. Coll. « Babel ». Arles : Actes Sud, 2002.

URBAIN, Jean-Didier. *Le voyage était presque parfait.* Paris : Éditions Payot & Rivages, 2008, 556 p.

WHITE, Kenneth. *Le Plateau de l'Albatros : Introduction à la géopoétique.* Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1994, 362 p.

Paysage et montagne

BACHELARD, Gaston. « Chapitre VII : Le rocher ». In *La Terre et les rêveries de la volonté*, p. 175-194. Coll. « Les Massicotés ». Paris : Librairie José Corti, 2004, 381 p.

BAICHWAL, Jennifer. 2006. *Manufactured Landscapes*. Prod. Gerry FLAHIVE, Peter STARR, Nick PENCIER et Daniel IRON. Toronto : ONF, Mercury Films et Foundry Films. DVD, 90 min, son couleur.

BERQUE, Augustin. *La pensée paysagère*. Coll. « Crossborders ». Paris : Archibooks et Sautereau Éditeur, 2008, 111 p.

———. *Les raisons du paysage : De la Chine antique aux environnements de Synthèse*. Vanves : Éditions Hazan, 2004, 190 p.

BERQUE, Augustin et Philippe NYS (dir. publ.), *Logique du lieu et œuvre humaine*. Bruxelles : Ousia, 1997, 277 p.

BESSE, Jean-Marc. « Entre géographie et paysage, la phénoménologie ». In *Voir la terre : Six essais sur le paysage et la géographie*, p. 115-145. Arles : Actes Sud / ENSP / Centre du paysage, 2000.

BOUVET, Rachel. *Pages de sable : Essai sur l'imaginaire du désert*. Montréal : XYZ, 2006, 204 p.

BUYSENS, Danielle, Bernard DEDARDIEUX et Claude REICHLER. *Voyages en détails : Chemins, regards et autres traces dans la montagne*, sous la direction de Danielle BUYSENS et Claude REICHLER. Grenoble : Institut de géographie alpine, 1999, 142 p.

CAUQUELIN, Anne. *L'invention du paysage*. Paris : Presses universitaires de France, 2000, 180 p.

COLLOT, Michel. *Paysage et poésie : Du romantisme à nos jours*. Coll. « Les Essais ». Paris : Librairie José Corti, 2005, 441 p.

———. « Pour une poétique du paysage ». In *Lieux propices : L'énonciation des lieux / Le lieu de l'énonciation dans les contextes francophones interculturels*, sous la direction de Simon HAREL et Adélaïde RUSSO, p. 270-280. Coll. « Intercultures ». Québec : Québec Presse, Presses de l'Université Laval, 2005.

COLLOT, Michel, Françoise Chenet et Blandine SAINT-GIRONS (dir. publ.). *Le paysage : État des lieux : Actes du colloque de Cerisy* (Cerisy, 30 juin-7 juillet 1999). Coll. « Recueil ». Bruxelles : Éditions Ousia, 2001, 544 p.

CORBIN, Alain. *L'homme dans le paysage*. Paris : Les éditions Textuel, 2001, 190 p.

DAGONET, François (dir. publ.). *Mort du paysage?: Philosophie et esthétique du Paysage*. Coll. « Milieux ». Seyssel : Champ Vallon, 1982, 238 p.

DARDEL, Éric. *L'homme et la terre : Nature de la réalité géographique*. Paris : Éditions du CTHS, 1990, 200 p.

JOUTARD, Philippe. *L'invention du mont Blanc*. Paris : Gallimard-Julliard, 1986, 217 p.

KESSLER, Mathieu. *Le paysage et son ombre*. Coll. « Perspectives critiques ». Paris : Presses universitaires de France, 1999, 87 p.

MILANI, Raffaele. *Esthétiques du paysage : Art et contemplation*. Le Méjan : Actes Sud, 2005, 238 p.

NYS, Philippe. « Paysage et représentation : La terre comme paysage ». In *Le paysage et ses grilles : Actes du colloque de Cerisy-la-Salle* (7-14 septembre 1992), Françoise CHENET (comp.), p. 131- 141. Montréal : L'Harmattan, 1996.

PETRUCCI, Raphael. *La philosophie de la nature dans l'Art d'Extrême-Orient*. Paris : Librairie You Feng, 1998, 160 p.

RICHARD, Paule. « *Ut naturae pictura poesis* : Le paysage dans la description littéraire au début du XIX^e siècle ». *Revue des Sciences humaines*, vol. 80, n° 209 (janvier-mars), 1988, p. 125-142.

ROGER, Alain. *Court traité du paysage*. Paris : Gallimard, 1997, 199 p.

S. BAILLY, Antoine et Renato SCARIATI. « 15. L'humanisme en géographie ». In *Les concepts de la géographie humaine*, sous la direction d'Antoine BAILLY, p. 213-222. Coll. « U ». Paris : Armand Colin, 2004.

WHITE, Kenneth. *Onze vues des Pyrénées* suivi de *Poétique de la montagne*. Montélimar : Voix d'encre, 2002, 88 p.

Philosophie et théorie de l'espace

BACHELARD, Gaston. *La poétique de l'espace*. Coll. « Quadrige ». Paris : Presses universitaires de France, 2009 [1957], 224 p.

BERGSON, Henri. *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Coll. « Quadrige ». Paris : Presses universitaires de France, 2001, 352 p.

———. *La pensée et le mouvant*. Coll. « Quadrige ». Paris : Presses universitaires de France, 1998, 640 p.

COLLOT, Michel et Jean-Claude MATHIEU (comp.). *Espace et poésie : Actes du colloque Rencontres sur la poésie moderne* (Paris, 13-15 juin 1984). Coll. « Littérature ». Paris : PENS, 1987, 175 p.

DELON, Michel (dir. publ.). « Sublime ». In *Dictionnaire européen des Lumières*, p. 1013-1016. Paris : Presses universitaires de France, 1997.

GHITTI, Jean-Marc. *La parole et le lieu : Topique de l'inspiration*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1998, 260 p.

HARTMANN, Pierre. *Du Sublime (de Boileau à Schiller)*. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 1997, 189 p.

HEIDEGGER, Martin. « Bâtir, habiter, penser ». In *Essais et conférences*, p. 170-193. Coll. « nrf, Les essais LXC ». Paris : Gallimard, 1958.

KANT, Immanuel. *Critique de la faculté de juger*, sous la direction d'Alain RENAUT. Paris : Aubier, 1995, 540 p.

———. *Critique de la raison pure*. Coll. « Quadrige ». Paris : Presses universitaires de France, 2001 [1944], 640 p.

———. *Critique du jugement* suivi des *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*. T. 1. Paris : Librairie philosophique de Ladrangue, 1846, 40 p.

LALANDE, André. *Dictionnaire technique et critique de la philosophie*. Coll. « Quadrige dicos poche ». Paris : Presses universitaires de France, 2006, 1376 p.

LÉVINE, Éva et Patricia Touboul (comp.). *Le corps*. Coll. « GR Corpus ». Paris : Garnier-Flammarion, 2002, 234 p.

MERLEAU-PONTY, Maurice. *La Phénoménologie de la perception*. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1976, 560 p.

———. *La prose du monde*. Paris : Gallimard, 1969, 216 p.

———. *Le Visible et l'invisible*. Paris : Gallimard, 1964, 360 p.

RAPHAEL. *Initiation à la philosophie de Platon*. Paris : Éditions Accarias-L'Originel, 1996, 156 p.

ROGER, Alain. « Du "pays affreux" aux sublimes horreurs ». In *Le paysage et la question du sublime*. Catalogue d'exposition (Valence, Musée de Valence, 1^{er} octobre au 30 novembre 1997), Chrystèle BURGARD (cons.), p. 187-197. Paris : Seuil, 1997.

Préromantisme et romantisme

CHATEAUBRIAND (DE), François-René. *Génie du christianisme*. 2 t. Paris : Garnier-Flammarion, 1966.

———. « Le Mont-Blanc : Paysages de montagnes ». In *Œuvres complètes de M. le Vicomte de Chateaubriand*. T. 13, p. 124-142. Paris : Pourrat Frères, 1805.

CRICKILLON, Jacques. *Oberland, montagne romantique; Engadine, montagne symboliste : Nietzsche, Rilke, Thomas Mann, Hermann Hesse, Segantini*. Coll. « Paroles d'Aube ». Tournai : La Renaissance du Livre, 2000, 94 p.

Dictionnaire de l'Académie française. 5^e éd. 1798. Disponible au http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?p.13:56./var/artfla/dicos/ACAD_1798/IMAGE/ (9 novembre 2009).

GUYOT, Alain et Roland LE HUEN. *L'itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand : L'invention du voyage romantique*. Coll. « En toutes lettres ». Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 310 p.

GUYOT, Alain et Chantal MASSOL (comp.). *Voyager en France au temps du romantisme : Poétique, esthétique, idéologie*. Coll. « Bibliothèque stendhalienne et romantique ». Grenoble : Ellug, 2003, 399 p.

HUGO, Victor. *Œuvres complètes*. T. 2, sous la direction de Jean MASSIN. Paris : Club Français du livre, 1970, 1027 p.

PIVERT DE SENANCOUR, Étienne. *Oberman*. Paris : Garnier-Flammarion, 2003, 572 p.

POLET, Jean-Claude (dir. publ.). *Gestation du Romantisme : 1778-1832*. In T. 10 de *Patrimoine littéraire européen*. Paris et Bruxelles : De Boeck et Larcier, 1998, 1153 p.

REYMOND, Évelyne. *L'Alpe romantique*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 1988, 154 p.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Coll. « Classiques de Poches. Paris : Le livre de poche, 2001, 223 p.

THOMPSON, James. *Les saisons : Nouv. éd., entière, revue, corr., et complète*. Paris : F. Louis, 1800, 248 p.

Répétition

BARDÈCHE, Marie-Laure. *Le principe de répétition : Littérature et modernité*. Paris : L'Harmattan, 1999, 237 p.

BELLEFEUILLE (DE), Normand. « Lancers légers (vingt propositions et sept a parte pour un art poétique de la répétition) ». In *Lancers légers*, p. 23-38. Montréal : Éditions du Noroît, 2001.

CHAOUACHI, Slaheddine et Alain MONTANDON (comp.). *La répétition*. Clermont-Ferrand : Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, 1994, 333 p.

DELEUZE, Gilles. *Différence et répétition*. Paris : Presses universitaires de France, 1968, 411 p.

EDWARDS, Michael. « Création et répétition ». In *L'acte créateur*, sous la direction de Robert ELLRODT, Gilbert GADOFFRE et Jean-Michel MAULPOIX, p. 143-158. Coll. « Écriture ». Paris : Presses universitaires de France, 1997.

———. « Sur un vers de Wordsworth ». In *Ombres de lune : Réflexions sur la création littéraire*, p. 117-131. Montpellier : Éditions Espaces, 2001.

FREUD, Sigmund. *Au-delà du principe de plaisir*. Paris : Éditions Payot, 1968, 280 p.

- HAMEL, Jean-François. *Revenances de l'histoire : Répétition, narrativité, modernité*. Coll. « Paradoxe ». Paris : Éditions de Minuit, 2006, 234 p.
- OUELLET, Fernand. *En forme de trajet : Essais*. Coll. « Chemins de traverse ». St-Hippolyte : Éditions du Noroît, 1996, 195 p.
- PASSERON, René (dir. publ.). « Poïétique et répétition ». In *Création et répétition*, p. 9-20. Paris : Éditions Clancier-Guénau, 1982.
- POULICHET (LE), Sylvie. « Le temps qui passe et le temps qui ne passe pas ». *La lettre du grape*, n° 53 (septembre), 2003, p. 23-30.
- RIVARD, Yvon. « Les enfants de la lumière ». In *Personne n'est une île : Essais*, p. 59-75. Coll. « Papiers collés ». Montréal : Boréal, 2006.

Ouvrages divers et œuvres littéraires

- L'Ancien Testament, trad. par Augustin CRAMPON, 1923, 1560 p. Disponible au http://jesusmarie.free.fr/bible_crampon_plan.html (14 avril 2010).
- ANONYME JAPONAIS. *Voyage dans les provinces de l'Est*. Paris : Le promeneur, 1999, 115 p.
- BONNEFOY, Yves. *Les planches courbes*. Coll. « nrf, Poésie / Gallimard ». Paris : Gallimard, 2006, 133 p.
- BOUVIER, Nicolas. *Journal d'Aran et d'autres lieux : Feuilles de route*. Paris : Payot, 1990, 171p.
- BRASSAÏ, Georges. *Conversations avec Picasso*. Paris : Gallimard, 1997 [1964], 384 p.

BRAULT, Jacques. *Au fond du jardin : Accompagnements*. Montréal : Le Noroît, 1996, 140 p.

DILLARD, Annie. *Apprendre à parler à une pierre : Expéditions et rencontres*. Coll. « Fictives ». Paris : Christian Bourgois Éditeur, 1992, 215 p.

———. *Pèlerinage à Tinker Creek*. Coll. « 10 / 18 ». Paris : Christian Bourgois Éditeur, 1990, 392 p.

GLASER, Bruce. « Questions à Stella et Judd ». In *Regards sur l'art américain des années soixante*, p. 53-64. Paris : Éditions Territoires, 1979.

GUILLEVIC, Eugène. *Sphère suivi de Carnac*. Coll. « nrf, Poésie / Gallimard ». Paris : Gallimard, 2003, 216 p.

HANDKE, Peter. *Le poids du monde*. Paris : Gallimard, 1980, 324 p.

JACCOTTET, Philippe. *Paysages avec figures absentes*. Paris : Gallimard, 1976, 181 p.

LAFORTE, Jacinthe. « Cité Carbone suivi de *De justice et de justesse* ». Montréal : Mémoire de maîtrise, UQÀM, 2008. Disponible en ligne par Archipel au <http://virtuose.uqam.ca> (25 avril 2010).

MAFFESOLI, Michel. *Éloge de la raison sensible*. Paris : La Table Ronde, 2005, 278 p.

MENDELSON, Daniel. *L'étreinte fugitive*. Paris : Flammarion, 2009, 284 p.

NERUDA, Pablo. *Résidence sur la terre*. Coll. « nrf, Poésie / Gallimard ». Paris : Gallimard, 1972, 224 p.

PESSOA, Fernando. *Poèmes païens*. Paris : Christian Bourgois Éditeur, 1989, 330 p.

PONGE, Francis. *Œuvres complètes*. 2 t. Coll. « Bibliothèque de la Pléiade ». Paris : Gallimard, 2002.

PRAJNANPAD, Svami. *Les yeux ouverts : Lettres à ses disciples*. Tome 2. Paris : Éditions L'Originel, 1989, 175 p.

REEVES, Hubert. *Poussières d'étoiles*. Paris : Seuil, 1984, 195 p.